REVUE ROUMAINE

Revue mensuelle de culture et civilisation roumaines
Paraît en français, allemand, anglais et russe
AGENCE ROUMAINE DE PRESSE «AGERPRES» – RÉDACTION DES PUBLICATIONS POUR L'ÉTRANGER «LA ROUMANIE»
Rédaction: 1, Piața Scînteii, 71341 Bucarest – Romanie, B.P. 33 – 28, tel. 17.60.10, telex 11 272

Rédacteur en chef:
GEORGE G. POTRA

Rédaction: VALENTIN F. MIHĂESCU, IULIAN NEACȘU, CONSTANTIN PRUT, ȘERBAN STATI
Version française assurée par: ANCA COSĂCEANU, PETRE CRĂINICIANU, ELENA DAN *(correction)*, HÉLÈNE ELLI, OLGA GALAȚANU, TEODOR SAULEA, MICAELA SLĂVESCU *(chef de version)*, RADU TOMA, RODICA MARIA VALTER.
Maquette: DOINA-ȘTEFANIA SAUCĂ

Sur la couverture:
IOAN CHIȘU:
Hymne à la Roumanie (huile sur toile)

REVUE ROUMAINE 1

XXXIXe ANNÉE 1985

Sommaire

POP SIMION	3	L'Instance suprême

VISAGES DE LA ROUMANIE

PAUL ANGHEL	5	En relisant le livre de mon pays
VASILE NICOROVICI	10	La Capitale au travail • Nous sommes eau et éclair
TRAIAN COȘOVEI	19	Les Jeunes aux Portes de Fer
PAVEL PERFIL	25	Un rêve est devenu réalité
ION ANDREIȚĂ	33	Marin de terre
ROMULUS LAL	41	Parcourant une route . . . • Opération métro
ILIE PURCARU	58	La Terre de notre enfance
GYÖRGY BEKE	66	La Caution de la beauté
EUGEN SECELEANU	71	Si j'obtiens le prix Nobel
MIHAI PELIN	74	Le Puits de Vela • Le Musée vivant
NICOLAE CRISTACHE	80	Retour • Des gens « au chaud » et des gens « au froid »
SÎNZIANA POP	88	Les Peintres de Vulturești • La Structure du Nord
IULIAN NEACȘU	99	Un homme très occupé

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

ARTUR SILVESTRI	104	Assumer le réel
MARINA PREUTU	111	Paysage et devenir
NICOLAE ULIERIU	114	Le Documentaire roumain

ATTITUDES

FLORIN CONSTANTINIU, MIHAIL IONESCU	120	« Kritika » . . . et son attitude élogieuse à l'égard d'un passé réprouvé par l'histoire (I)

LIVRES

La Nation roumaine (Constantin Gheorghe – 128)

L'Architecture, un mode d'existence (Vlad Papu – 130)

NOS COLLABORATEURS

L'Instance suprême

L'écrivain roumain d'aujourd'hui ne connaît pas une autre manière de vivre et d'écrire qu'en accord avec l'instance suprême de morale et de dignité de sa nation — le Pays. L'invitation, plusieurs fois formulée par le président Nicolae Ceaușescu et qu'il a récemment souligné au XIIIe Congrès du Parti Communiste Roumain en novembre 1984, de se placer au centre de l'actualité brûlante de son époque, de son pays, de sa foi, me semble viser la vertu essentielle du destin d'un écrivain. C'est une invitation opportune, en parfait accord avec l'impulsion intérieure qui l'anime, celle qui provient de la fibre, de la grâce, de la substance la plus intime — la seule qui puisse engendrer l'œuvre. L'écrivain roumain d'aujourd'hui, digne de ce nom, ne joue pas et n'a jamais joué avec les cordes de résonance de sa vocation: il a été, qu'on le lui ait demandé ou non, en consonance avec son époque, son pays, sa foi. Il se définit par tous les éléments de sa vie et de sa mission, par une infatigable participation civique à la vie des gens. Pourquoi cela ? Parce que l'écrivain a les instruments perceptifs à sa mesure: à sa vie d'homme parmi les hommes il ajoute l'étude fouillée de son environnement et sa responsabilité à l'égard de la parole écrite. Peut-il parfois se tromper ? Bien sûr ! Mais en ce cas la parole tombe dans le vide, elle n'est pas entendue, et ne rencontre qu'indifférence, et l'émetteur en est averti à temps. Il n'existe pas d'écrivain authentique qui ne sache pas s'il a ou s'il n'a pas raison. Ce raisonnement exprime, assurément, le credo intérieur de celui qui écrit ces mots.

Le baromètre et, à la fois, le juge du travail, d'un écrivain est le public, pris en tant qu'entité amalgamée. C'est là qu'il faut chercher l'instance la plus sévère, la plus révolutionnaire, la plus prise en considération, — dans les couches de continuité de l'opinion publique. Celui qui ne tient pas compte des formes cristallisées par le temps de l'opinion publique sera rendu muet tôt ou tard, parce qu'il ne sera plus ni entendu ni écouté. Celui qui défie l'opinion publique ainsi décantée disparaît dans le désert de sa propre erreur. Le mensonge a des jambes courtes, en art plus particulièrement. C'est la loi qui opère entre vérité et non-vérité, entre le durable et l'éphémère.

L'écrivain désire assurément, la durabilité de ses livres, de son nom, de la communication avec ses semblables. Assez fréquemment, son émission se heurte à la surdité du monde qui l'entoure. La cause peut être facilement détectée: c'est le mensonge, dit ou écrit. Le parler mensonger est condamné à mort avant même qu'il ne soit émis par les cordes vocales, le style, la machine à écrire. Au contraire, les vérités percutantes de l'époque, du pays, de la foi dans l'avenir heureux de la

nation, tombent invariablement dans le champ fertile de la réception en profondeur, germent dans l'esprit de nos pareils, ont la chance de la durée.

Aujourd'hui est aujourd'hui, et demain est demain. L'avenir est toujours plus important que le présent. L'avenir est l'obsession rédemptrice même de l'aujourd'hui. La certitude de tout avenir est le présent sur lequel il se fonde. L'avenir de la Roumanie s'appuie sur nos épaules, notre pensée, nos sentiments à nous, ceux d'aujourd'hui, qui vivons, travaillons, bâtissons et exprimons notre pays en cette époque fertile en réalisations comme aucune autre de l'histoire passée de la Roumanie, une époque commencée il y a deux décennies et que nous pouvons véritablement nommer, avec légitime fierté, selon son fondateur, l'Époque Ceaușescu. L'envergure et la durabilité de l'avenir de la Roumanie découlent de l'envergure et du sérieux des bâtisseurs. Et l'écrivain se trouve parmi les bâtisseurs, nous ne devons pas l'oublier: ni nous, ni les autres. Car la profondeur, la vérité, la sagesse, la bonté et la beauté de la Roumanie socialiste de l'avenir seront à la mesure de la profondeur, de la vérité, de la sagesse, de la bonté et de la beauté de ses bâtisseurs. Les conséquences de la relation aujourd'hui-demain ne connaissent pas de variantes: l'avenir découle fidèlement du présent selon une loi immuable. Ce que l'on sème aujourd'hui, on le moissonnera demain. Que sème l'écrivain aujourd'hui ? Il sème la foi dans le travail, dans les valeurs autochtones, dans le génie créateur roumain, dans la fibre invincible de la spiritualité de ce peuple, dans le filon sacré qui nous rattache aux débuts. Le patriotisme de l'écrivain roumain s'exprime, je le crois, par ce militantisme de profondeur. L'esprit révolutionnaire de l'écrivain roumain réside dans son travail de semeur de bien et de beau. Le travail de semeur de l'écrivain est tout aussi important que le travail même du semeur de grains, du semeur de feux engendreurs d'acier, du semeur de clairvoyance — politique, scientifique ou morale. Loués soient les véritables semeurs !

POP SIMION

En relisant le livre de mon pays

Un pays n'est pas différent, géographiquement parlant, d'une culture. Il a des pics difficilement accessibles, même en profondeur, des hauteurs qui vous coupent le souffle, pareilles au génie ou qui deviennent l'emblème du génie. Il a des fleuves majestueux ou des rivières tumultueuses, comparables à l'histoire ou au destin de certaines communautés humaines, donc au chemin parcouru dans le temps par plusieurs séries de générations. Il a des forêts énigmatiques et des jungles suffocantes ou des plaines lourdes, ou des steppes infinies, ou des pampas jaunes et vertes, de vastes territoires qui ferment ou ouvrent des horizons à l'intérieur desquels l'homme se perd. Il n'y a pas de pays qui soit laid ou de culture qui ne soit pas intéressante. L'orgueil de dire *le mien est le plus beau* tient du sublime de l'adoration, comme dans l'amour, que l'on ne discute pas, qui n'a pas besoin d'arguments.

Comment justifier un superlatif? Il faudrait pouvoir mettre tous les arguments au suprême. Il existe une autre possibilité, avoir le courage d'écarter les arguments suprêmes en partant autrement, des dimensions inverses. Qu'est-ce que mon pays n'a pas?

Mon pays n'a pas de hauteurs himalayennes. Mon pays n'a pas d'abîmes comme le Pacifique. Mon pays n'a pas de volcans en éruption. Mon pays n'a pas six mois de ténèbres par an. Mon pays n'a pas six mois de lumière par an. Mon pays n'a pas des chaleurs d'enfer. Mon pays n'a pas d'aurores boréales. Mon pays n'a pas de terribles typhons. Mon pays n'a pas de neiges éternelles. Mon pays n'a pas de pyramides. Mon pays n'a pas de niagaras. Mon pays n'a pas les fleuves les plus longs et les plus larges du monde. Mon pays n'a pas de fjords. Mon pays n'a pas de saharas. Mon pays n'a pas d'îles de corail. Mon pays n'a pas de forêts de palmiers. Mon pays n'est pas un continent. Mon pays n'est pas un empire. Mon pays n'est pas une partie d'un empire. Mon pays est une partie du plus petit continent de tous les continents — l'Europe.

C'est en partant de cette constatation que nous pouvons reprendre en considération les dimensions de mon pays. L'Hellade était très petite, et elle a découvert la géométrie. Les Pays-Bas sont aujourd'hui aussi très petits et ils ont rendu la peinture éternelle. La Lusitanie, elle aussi très petite, s'en est allée par delà les mers et les pays et nous a donné un Camoens. Trois pays appartenant à trois aires de culture, à trois points cardinaux. Nous pourrions y ajouter un quatrième, la Finlande. On la nomme le pays des mille lacs, donc un pays de la Nature, célèbre non pas tant par ses dimensions que par un pittoresque étrange et charmeur.

Pour un touriste quelconque, qui sait ce que sont l'Hellade, les Pays-Bas, la Lusitanie et la Finlande, il ne lui sera pas difficile de comprendre, conjugant ses points extrêmes, ce qu'est la Roumanie. Un pays de taille moyenne. Comme le sont aussi les Roumaines. Un pays jeune. Comme l'est aussi la Finlande. Un pays archaïque, comme l'Hellade. Un pays robuste comme la Lusitanie de la Renaissance. Au nom de la Roumanie se rattache une époque dynamique, en proie à de multiples renouvellements, consignée dans les dictionnaires à la notion « phé-

nomène » — le *phénomène roumain*. C'est un pays de couleur et nostalgies plastiques, comme la Hollande de Rembrandt et de Van Gogh, bien que les noms des artistes roumains soient moins connus, ce qui signifie que la Roumanie conserve encore un mystère, que c'est une terre de l'avenir et des surprises. Nous ne dirions pas une terre promise.

Je n'ai parlé du pittoresque de la Roumanie qu'en passant, le rattachant à la jeunesse. Le pittoresque est d'ailleurs une très jeune catégorie esthétique, une découverte récente de l'homme qui date de l'instant où il a jeté un regard d'artiste sur le paysage. Les anciens « ne voyaient » pas la Nature, n'en prenaient pas acte en artistes. Le champ était beau lorsqu'il était fertile et l'automne lorsqu'il était riche. Pour les antiques, un pays n'existait qu'en fonction des gens qui l'habitaient, donc de sa culture. L'éclat de leur culture a valu pendant des siècles à certains pays prestige et attraction. Dans l'Europe des débuts, ce fut le cas de l'Hellade, puis de l'Italie, puis de la France. Et les voyageurs, de quelque coin du monde qu'ils viennent, ne réussissaient pas à y voir autre chose: là, l'Antiquité, là, la Renaissance, et là, l'effervescence de la culture moderne. Il y a donc des pays qui existent dans la conscience du monde par certaines étapes de leur culture, des pays-définition.

Y a-t-il aussi des pays-paysage, des pays purs, des pays sans âge culturel? Peut-être. Seuls la Terre de Feu, la Groënlande, le Labrador, la Lune. Mais ceux-ci ne sont pas des pays, mais des territoires, des endroits neutres, qui, même lorsqu' ils lèvent un pavillon propre, tiennent en fait du grand drapeau de l'Univers. Car on ne peut pas dire « mon Labrador », « ma Lune, » sans provoquer l'hilarité des océans et des montagnes. On ne peut pas dire le mien, le tien, le sien parce qu'on n'a rien fait pour que ceux-ci soient tels qu'ils le sont aujourd'hui, ce n'est pas vous qui les avez créé, qui les avez dotés culturellement. Nous en arrivons donc de nouveau à la culture et à la civilisation, nous retrouvons de nouveau les Antiques lorsque nous considérons que les pays sont l'œuvre de l'homme, des générations qui portent leur nom sous terre et en portent le nom sur terre.

Que dire lorsqu'on dit la Roumanie? Dire une histoire. Et une histoire a un déroulement dans le temps, comme si le pays n'était pas pareil à ce que l'on connaît depuis toujours, dans ses reliefs éternels de terre et de pierre, mais commencerait dans un point éloigné et brumeux, et ne s'arrêterait pas, dans un écoulement de sablier ou dans un débordement de fleuve. Notre pays pourrait commencer ainsi: « *On entend, dans le vallon / Au loin dans le mont / Pasteur, pastoureau / Trois pastoureaux / Pastour pastoureau / avec leurs moutons s'en venant . . .* » Il pourrait donc commencer par la première syllabe de la *Miorița*. Et où aurait lieu la seconde halte? Toujours dans un vers, au *Pont de Trajan*. Donc: « . . . *Un beau jour d'antan / Notre aîné Trajan / se prit à monter . . .* » Là, au Pont de Trajan, sur le Danube, j'ai découvert une centrale hydroélectrique, une des plus grandes d'Europe. Et où ferions-nous encore halte? Là où nous rencontrons: « *Neuf maîtres habiles / Maçons et apprentis, / Avec Manole dix / Qui tous les surpasse* ». Donc, sur l'Argeș, où se dresse un merveilleux monastère, et plus haut, en amont de la rivière, une autre centrale hydroélectrique. Et où ferions-nous encore halte ?. . . Partout où nous nous arrêterions, nous aurions une rencontre secrète avec la chanson, l'art, la poésie, l'architecture, la légende et l'histoire de cette nation. Donc,

la Roumanie est un livre, un livre profond et très ancien, et très élégant, un livre peu habituel, un livre unique, car ce que vous y trouverez écrit, vous ne le trouverez plus ailleurs. Vous trouverez autre chose. Notre irrépétable, notre nous nous rend ouverts au monde, non pas idolâtres à notre égard, tout juste fiers.

Donc un livre peut être aussi un livre. En ce cas, nous pouvons le feuilleter, le connaissant par cœur. Nous pouvons le relire en pensée, les yeux fermés, le murmurant. Peut-on murmurer un livre? « *Qui ne sait pas murmurer / Ne sait pas non plus saigner* », dit une chanson. Cela signifie que les sentiments puissants peuvent être aussi chuchotés. Cela signifie, sachant notre pays par cœur, que nous pouvons commencer sa lecture de n'importe où, de n'importe quelle page, sautant par dessus quelques-unes, nous arrêtant longuement à d'autres, et tenant parfois la page en l'air pour la lire en transparence.

Que voit-on quand on place la page en transparence? On perçoit le filigrane, l'insigne héraldique, le signe d'ancienneté qui parle à l'œil et au cœur du connaisseur du mystère du papier, de l'année de la genèse, de l'art et de la réputation de l'artisan. En regardant la page en transparence nous voyons la couronne des Carpates et le Danube, sceaux inconfondables qui marquent cette terre. Les feuilles d'un livre ont habituellement même filigrane. Donc, notre histoire ne s'éloignera jamais des Carpates et du Danube, que nous remontions ou que nous descendions dans le temps. Superposés, feuillet sur feuillet, les filigranes acquièrent un relief, comme s'il y avait un cœur dans les profondeurs du livre. C'est un réceptacle, un vase sacré, que l'on ne saurait extraire, en découpant le contour, parce que l'on détruirait ainsi un livre avec le couteau de la brutalité. C'est plus que le cœur de l'écrivain, qui couvre de lettres le feuillet, c'est le cœur qui a existé dans le livre depuis les débuts.

En regardant en transparence les feuillets de ce livre qui se nomme mon pays, en en admirant le filigrane, on comprend mieux la grâce, l'esprit, la virilité et le génie de ce peuple, si fier et conscient de soi-même qu'il a la noblesse de ne pas se montrer fier, de faire passer ses sublimes qualités à la substance, la laissant nous les révéler, discrètement. Le filigrane ne doit pas recouvrir les lettres, et pas non plus les ornements, et ni les couleurs des feuillets. Nous avons tous accès à ces signes extérieurs, visibles, signes d'un esprit qui nous échappe, à nous, tous, tant que nous sommes qui savons lire et regarder. Voici un mont — le Ceahlău, voici un livre, le *Tétraévangéliaire* de Humor, voici un monastère, celui de Dragomirna, voici un chant archaïque, le *Noël*, voici une maison — la maison de Vasîi d'Oaş, voici un tapis, voici une assiette, voici un Delta . . .

Je reviens à l'idée que je venais de formuler: nous n'avons pas un grand pays — et il y en a beaucoup comme lui, — mais c'est bien pourquoi il convient de souligner: nous avons un pays inépuisable. Savons-nous tout ce que représentent nos chants? ou l'art de la glaise, du bois, du fer, de la lettre, de la ligne, du nombre, de la pensée pour les Roumains? Encore un peu, et nous nous en rendons compte à mesure que nous en pénétrons les sens. Que savons-nous sur notre géographie? Nous devrions tout savoir, parce que nous sommes solidaires de tout cet horizon, des brumes des Carpates, au Danube et à la mer Noire. Mais nous ne savons pas tout si, sur ce court chemin, nous superposons les chemins de la *Miorița*, les chemins de la genèse et de la transformation, les chemins de la naissance et de la

renaissance; les chemins du passé et du présent. En superposant tous ces sentiers, nous obtenons toute une Voie Lactée.

*

Je disais que mon pays n'a pas six mois de lumière par an, et ni six mois de ténèbres, pas de chaleurs tropicales et pas de glaces éternelles, pas de fjords, et pas d'îles de corail. Ceci signifie que sa variété est d'un autre type, ce n'est pas la variété des contrastes criants, mais *la variété de l'harmonie.*

Si l'on regarde en transparence un feuillet de ce livre qu'est mon pays, on voit, disais-je, en filigrane, l'emblème des Carpates et on comprend que le principe de la terre roumaine est l'harmonie. Que l'on nomme les Carpates couronne, château de pierre ou cité — ce n'en sont pas moins des montagnes qui rassemblent, à la manière d'un aimant, les autre terres autour d'eux, vous faisant comprendre la structure de notre pays et ses rythmes. La terre roumaine est ronde, presque comme une médaille, s'inscrivant dans une forme géométrique idéale et son rythme plastique et musical semble être la ronde.

Dans le musée archéologique de Piatra Neamţ, à proximité de la tour, dernier vestige du palais d'Étienne le Grand, on peut admirer une céramique néolithique, un vase d'argile rouge, représentant une ronde. Les spécialistes le nomment, métaphoriquement, la Ronde de Frumuşica. Frumuşica est le village près de Piatra Neamţ où les archéologues ont trouvé, profondément enfoui sous terre, ce symbole magique qui nous fait penser à la ronde. La céramique de Frumuşica, maintenant admirée par tout le monde, fait partie de la grande culture de Cucuteni, très proche de l'âge et des résultats artistiques de la culture de la Crète archaïque. Ce vase néolithique représente-t-il véritablement une ronde? Sa forme est presque cylindrique, et sur sa paroi se trouvent figurées des silhouettes de personnes qui se tiennent par la taille et par les mains, dessinant par leurs mouvements le cercle d'une danse.

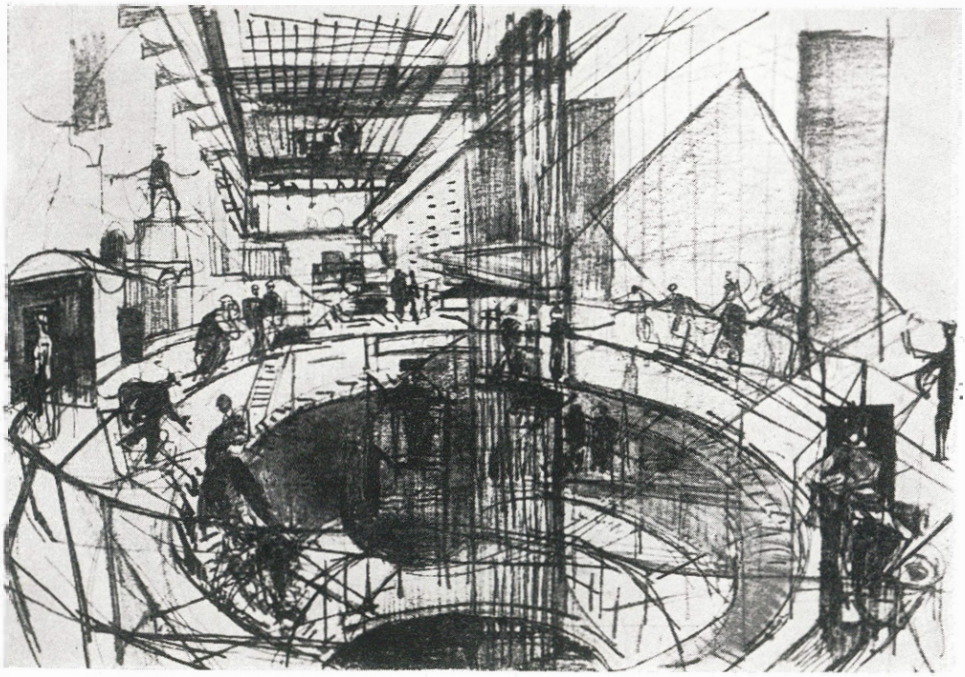
Nous ne savons que peu de choses sur la culture de Cucuteni. Il ne nous en reste que la céramique, cette forme d'art sublime. Nous ne savons pas grand-chose non plus sur la *hora* ou ronde, qui est aussi une forme d'art, encore vivante de nos jours. Rien ne nous empêche de superposer ces deux formes à une troisième, à la forme circulaire des Carpates, embrassant dans un seul symbole les gens et la terre roumaine.

Nous pourrions donc affirmer tranquillement que nous sommes dans le pays de la *hora*, afin que les gens d'autres contrées se représentent exactement la forme dans laquelle notre terre s'inscrit et le rythme où nous nous inscrivons depuis les temps qui n'ont pas d'âge, rythme d'une danse populaire archaïque. Et nous pourrions encore, en complétant la signification et lui conférant un sens historique, lui ajouter une autre *hora*, toujours jouée et dansée depuis 1859, puis depuis le 1er décembre 1918, continuellement, cette *hora* qui explique la géographie et l'histoire de l'État roumain, et qui commence par les paroles « Allons, donnons-nous la main ».

Nous le savons très bien. Cette *hora* conte l'histoire de l'union des Pays Roumains en un seul pays, c'est-à-dire l'histoire de la réunion d'un même peuple tout autour d'une seule table de famille, la table ronde des Carpates. En effet,

CONSTANTIN NIȚESCU:
Visite de travail (huile sur toile)

MARIANA PETRAŞCU:
Sur le chantier de la centrale hydraulique des Portes de Fer I (encre de Chine)



quelle est la forme de notre table paysanne? Pareille au cadran solaire de Sarmizegetusa, ou à la table de Brâncuși, à Tîrgu Jiu, la *Table du silence* ou la *Table de la famille*. Ce pays est, humainement parlant, une seule famille, rassemblée autour d'une même table ou dansant une même ronde.

Les ethnographes et les folkloristes parlent, dans leurs ouvrages, d'un rituel de l'entrée dans la ronde, qui ne se produit qu'à partir d'un certain âge. L'entrée dans la *hora* signale le passage de l'enface à l'adolescence, faisant entré les jeunes dans la communauté du village, leur conférant les droits des adultes, les investissant de la responsabilité de la vie. Autrement dit, le village ne compte pas sur la maturité de ceux qui ne sont pas encore entrés dans la ronde, ne se fonde pas sur eux, les laisse encore à la douce innocence de l'enfance. Ceci ne signifie absolument pas que ceux qui la regarde sans encore y participer ne savent pas ce qu'est la *hora*. « Si tu ne sais pas ce qu'est la *hora*, n'y entre pas », dit un vieux dicton. Il faut donc savoir ce qu'est la *hora* avant d'y entrer, en comprendre le rythme, savoir comment se fait et se défait la forme de la danse.

Un enseignement utile pour tous ceux qui veulent entrer dans la ronde de spectacles, pensées et chants qu'est ce pays. Comment entrer dans cette ronde et par où?

Mais de quelque manière qu'on y entre, et de quelque façon, nous dit une chanson, notre plus vieux poème, la *Miorița*, on retrouve « un coin de paradis ».

PAUL ANGHEL

VASILE NICOROVICI (n. 1924), a débuté en 1948 dans la revue « Flacăra », **pour se consacrer ensuite au reportage littéraire, aussi bien dans les pages des journaux et des revues que dans des volumes, dont** 400 jours dans la ville des flammes **(1958),** Le Méridien de feu **(1959),** Le grand arc pétrolifère **(1961),** Portes pour l'éternité **(1973),** Tout est mouvement **(1976),** Descriptio Romaniae **(1982), etc. Il est également l'auteur de quelques volumes de vers, de prose** (Roméo Juliette et la lumière, **contes, 1962;** La Folie de la vitesse, **roman, 1968) et d'essais** (L'Authentisme, **1983).**

Vasile Nicorovici

LA CAPITALE AU TRAVAIL

Étant passée par la même révolution que notre pays, notre capitale s'est retrouvée elle-même en affirmant sa propre authenticité. Une authenticité dont la mesure n'est plus donnée par l'exotisme de sa position par rapport aux coordonnées géographiques extérieures, mais bien par sa propre réalité, maintenant à l'unisson de tout le pays. Conséquence de quarante années de transformations. Dont je me rendis compte brusquement, au moment où l'évidence s'imposa à moi, comme un choc, que je vivais dans un autre Bucarest.

Un jour, pareil à tous les autres, il m'arriva de passer en voiture par la magistrale Nord-Sud (aujourd'hui Boulevard Dimitrie Cantemir). Je n'y étais plus venu depuis longtemps et la première impression que je ressentis fut de nouveauté frappante. Une sorte de joie m'étreignit, tandis que l'automobile m'entraînait dans sa course rapide (une sensation comme je n'en ai jamais ressentie lorsque je parcourais la ville à pied), la joie de me trouver confronté aux dimensions d'un vaste espace urbain s'étendant non seulement en long mais aussi en large. Lorsque nous atteignîmes Piața Unirii, cet état s'amplifia, l'espace semblant y tournoyer en un cercle immense, comme pour ouvrir tout autour de moi l'image d'un nouvel horizon, vu à grande distance, comme du milieu d'une plaine. Sensation que les anciennes rues de Bucarest, véritables couloirs étroits et tortueux, ne m'avaient jamais donné. Je me sentais dans un autre Bucarest.

Un autre, effectivement, comme dimension, aspect et sens — totalement différent de celui que j'avais connu quelque vingt ou vingt-cinq ans auparavant, un Bucarest ayant à peine émergé des horreurs de la guerre, avec ses quartiers détruits par les bombes ou construits sur le fond de fosses insalubres. Différent de celui qu'évoquaient les livres anciens ou très anciens. Une ville qui se levait soudain, fièrement, grandissant de tous côtés, sillonnée de larges voies d'un point cardinal à l'autre, rattachant entre eux les nouveaux quartiers, véritables villes-satellites; avec de nouveaux débouchés de commerce et de nouveaux marchés, tandis que les anciens étaient transformés en halles ou en supermarchés; avec de nouveaux parcs ornés du large miroir des lacs; élargissant sans cesse son réseau de communications, autobus et tramways, auxquels s'ajoutèrent un métro, toujours plus ramifié; multipliant les usines, jadis réunies autour de la Gare du Nord ou de la Bariera Vergului, ou sur le quai de la Dîmboviţa, à Tăbăcari, pour devenir aujourd'hui une véritable ceinture de feu, allant jusqu'à Pipera, Băneasa, Berceni, Dudeşti et Militari, fondant un vaste univers de l'industrie, de semiconducteurs et de locomotives, de panneaux d'automatisation et d'équipement d'aviation.

Bucarest est une capitale qui travaille, tout au long de cette ceinture de feu, pour livrer un cinquième de la production de notre pays. Qui travaille aussi là où, dans le passé, on opérait les transactions que le travail des autres nécessitait, rue Lipscani, mais aussi dans les banques de la rue Doamnei ou dans les bureaux des ministères. L'itinéraire du travail passe à travers les instituts de recherche et les bureaux d'études de toutes espèces, de même que par les citadelles universitaires, à Grozăveşti ou Piaţa Romană. Ou par les ateliers des peintres, rues Eforie et Pangrati. Bucarest est une capitale qui travaille, dans un pays qui travaille, impliqué dans son formidable élan d'effort et de fatigue. C'est là la dimension humaine qui rattache réciproquement et harmonise des réalités autrefois antinomiques, afin de conférer à la ville-capitale un statut représentatif.

Cette idée, si évidente de nos jours, n'a pas été offerte comme un don à notre connaissance. Autrefois, les esprits les plus éclairés eux-mêmes n'avaient pas l'audace de la représenter ainsi. L'héraldique que la littérature proposait, par exemple, faisait de Bucarest un endroit des aventures ténébreuses, des mystères, une rampe de lancement pour tous ceux qui étaient dépourvus de scrupules, une frontière du Levant, où tout est pris à la légère, où les idées pouvaient devenir une ronde d'elfes étourdissante et où les provinciaux innocents voyaient l'effondrement de leurs illusions.

De ce tour d'horizon manquait justement le principal: les gens, la grande masse des Bucarestois. Ils travaillaient alors aussi avec intelligence et bons résultats, mais leur présence était passée sous silence parce que le travail compris dans le sens d'un acte de création et non pas comme un acte d'humiliation, n'avait pas de cote à la bourse de l'époque. L'idée d'une Capitale qui travaille fut conquise et s'imposa grâce à une révolution,celle du 23 Août 1944, qui amena ses protagonistes sous le grand réflecteur de l'histoire. C'est alors qu'on put voir que Bucarest était le plus grand foyer

des révolutions modernes de Roumanie. Depuis l'époque où les révolutionnaires de Tudor Vladimirescu eurent établi leur camp en 1821 à Drumul Taberei et jusqu'à l'assaut des insurgés pendant les journées du Grand Août. Dans cet intervalle le type du Bucarestois lui-même évolua d'une stricte localisation dans le spécifique « dîmboviţean » (rattaché à la Dîmboviţa qui traverse la ville) et jusqu'à son intégration dans un échantillon représentatif pour la Roumanie enfin réunie, par suite de l'aflux d'énergies venues de toutes les régions historiques. *Bucarest constitue aujourd'hui un résumé humain de notre pays.*

Son héraldique s'efforce d'entrer dans l'universalité, mais sans éveiller l'étonnement de l'étranger, par un mélange de cocktail levantin et parisien. En éveillant l'intérêt cognitif pour son originalité intrinsèque. À l'intérieur de laquelle, les réalités, quelques divergentes qu'elles soient, sédimentées au long des siècles — tel que l'ancienne pierre des méditerranéens ou le bronze indou, le verbe latin et l'audace dace nuancée d'affectivité slave, la luxuriance orientale ou le positivisme occidental, sous la forme de paroles, d'objets, d'états d'esprit, d'ouvrages, d'habitudes et de chants — formant, en fait, les facettes diverses d'un seul et même univers fondamental, appartenant à un pays, constitué depuis des temps immémoriaux sur le fonds d'un classicisme propre afin d'offrir au monde — non pas seulement un mosaïque étourdissant de couleurs, obtenu par le reflet des autres — mais la condition même de l'homme universel, dans une de ses hypostases les plus révélatrices.

La mise est importante et ne saurait être improvisée d'un jour à l'autre. Mais elle a acquis, acquiert, acquerra consistance, marquant les réalités quotidiennes mais aussi de grande envergure, de la capitale roumaine. Qui tend à s'extérioriser par les insignes d'un symbolisme héraldique représentatif mais non moins seul et unique.

La Ronde des saisons

C'est un plaisir que de vivre dans un pays comme le nôtre, placé à égale distance entre l'Équateur et le Pôle Nord, un pays qui compte quatre saisons, également et harmonieusement réparties, permettant à chacune de dérouler en toute liberté sa gamme de spectacles, mais c'est un plaisir encore plus grand que de vivre en plein milieu de ce spectacle, de vivre dans la capitale et d'assister au passage des quatre changements de décor, avec l'impression que ce sont quatre aspects différents de la même ville qui vous passent sous les yeux.

Car la ville de Bucarest, en dépit du fait qu'elle est assise sur une immense couche de béton et d'asphalte, est en fait impliquée dans la vie des terres qui l'entourent, la prolongeant tout naturellement, et c'est pourquoi, dès que le printemps paraît, c'est un plaisir extraordinaire que de l'accompagner, lorsqu'il vient du Bărăgan, en vol paisible, avec les rafales de vent, comme un piéton de l'air, se mêlant à l'étourdissant parfum de la terre fraîche, du blé à peine germé et des vergers couverts d'une blanche écume, puis, une fois arrivé dans la ville, de constater, stupéfait, que le printemps

y a déjà jailli, sans l'aide de personne, de sous la couche de béton et d'asphalte, rendant exubérantes les femmes qui s'offrent à la rue en balançant leurs hanches, pour que, au moment de triomphe du mois de mai, l'explosion olfactive en chaîne culmine avec l'ivresse des tilleuls soûls de parfums et avec le vin fruité d'absinthe, étincelant dans les verres, sous les parasols des terrasses.

L'été, c'est un autre Bucarest, brûlant, accablant, son asphalte amolli, comme pour payer le prix des soirées de mirage qui vous accueillaient, avec un horizon bleu éclairci par des drapeaux de pourpre et des lumières diaphanes, bercé par une fumée invisible, tandis que, près de vous et devant vous, les chevaux mécaniques courent, les regards apaisés, sussurant légèrement sur l'asphalte, et créant dans votre cœur un état d'euphorie parce que l'espace, si languissant maintenant, s'offre à vous sans résistance, bordé, à droite et à gauche, de lacs-miroirs à peine ridés par les vagues.

En hiver, cette même ville, totalement changée, vous accueille avec le plomb des jours de décembre, mais adouci par les flocons blancs qui flottent paisiblement et, en janvier, le ciel clair et sa lumière argentée dessinent un décor à lignes précises, avec des rues humides et brillantes, qui vous exposent à un va-et-vient aventureux, à des changements incessants, si bien qu'il n'y a pas de plus grand plaisir que de vivre au volan d'une voiture, enfermé dans une cage à vitres toujours embuées, obligé de faire face à un rallye à obstacles, attentif aux piétons, aux signalisations, à tout ce qui se passe à vos côtés, devant et derrière vous, comme si vous évoluiez sur la scène d'un théâtre fantaisiste et bohème, avec des personnages qui improvisent sans cesse, comme dans une *commedia dell'arte* et, soudain, en février, la ville couleur d'acier devient à son tour acteur, revêtue d'un costume sobre et gris, comme si elle voulait ainsi se distinguer ostentativement, du champ voisin, enveloppé dans une autre chlamide, sous laquelle les fleuristes fouillent pour apporter des perce-neige en ville.

Cependant, aucune de ces saisons ne saurait égaler l'automne bucarestois, que nous avons laissé en dernier pour cette raison, comme un couronnement suprême des spectacles annuels, auxquels on ne peut assister qu'en devenant piéton, car Bucarest semble fait exprès pour rendre manifestes les splendeurs de l'automne, son sublime, tandis que l'automne à son tour récompense la ville en lui rendant la lumière et le ciel, transformé en une coupole bleue et propre, plus haute, maintenant, sous laquelle se glisse lentement, toujours plus lentement, le spectacle végétal et la lumière, en nuances à peine perceptibles, puis en couleurs franches, dès le sage septembre qui s'enveloppe d'air chaud et doux comme le miel, donnant à la symphonie des parcs et des boulevards une nuance de plus en plus pâle mais aussi des lueurs surprenantes, en rouge ou en jaune intense, tandis que le soleil d'octobre perdant en intensité, ose vous regarder, dans les yeux, aveuglant, mais avec douceur, aimable, étendant devant vos pas des feuilles dorées à bruissements métalliques qui, s'amoncelant jour pour jour, deviennent de fastueux tapis, toujours plus riches en or, tandis que vous, levant en novembre les yeux vers les couronnes des arbres, vous distinguez, sur un ciel vitreux et plus

sombre, quelques feuilles égarées, comme des oiseaux effarés, tandis que la lumière acquiert des reflets de plus en plus sommaires, qui se dégradent en or-sévère, en or-argenté, en or-or, pour devenir pareils au plomb, dès qu'on a franchi le seuil d'un décembre lourd et froid, et qui éveille en nous pour pouvoir le supporter la nostalgie du blanc immaculé de la neige, que nous avons déjà commencé à pressentir, à désirer, appelant ainsi l'hiver, même si ce dernier s'installe, nous le savons d'avance, avec ses rues grises, boueuses, qui ne conservent qu'à peine la mémoire du blanc sali, mais nous sommes prêts à payer ce prix, n'importe quel prix pour la blanche illusion de quelques flocons de neige . . .

Car, indubitablement, c'est ainsi que nous sommes construits, nous qui vivons à égale distance de l'équateur et du pôle, de manière à ne pas pouvoir supporter qu'une saison, même sublime, commence à traîner, parce que la ronde égale, en quatre actes, de l'année a poli notre nature, nous faisant aimer la douce langueur ou la formation des nuances dans les spectacles de la nature, suivis d'un renouvellement encore plus paisible et harmonieux de la nature.

En français par RADU TOMA

NOUS SOMMES EAU ET ÉCLAIR

Les grands barrages sont des symboles de la stabilité et du silence. Un mur de béton massif, entre deux monts, qui soutient un immense lac bleu. Au-dessus de lui, les crêtes de ces monts et le ciel.

Tout est immobilité. Et un silence grave qui met en contact le béton avec les grandes dimensions du monde, l'infini et l'éternité.

La pierre signifie silence. Le miroir de l'eau, immobile, qui reflète les rocs et le ciel signifie silence. Les forêts de fer, aux troncs étranges se dressent, pétrifiées, même sous les assauts des vents les plus farouches. Tout est silence. Il n'y a pas d'hommes courant de tous côtés. Pas de bandes roulantes qui passent bruyamment. Tout est silence. Dans les grands halles, aux parois élevées, la lumière pénètre par les fenêtres, en longs fascicules, comme à l'intérieur d'une cathédrale.

Tout est silence. Le silence du béton. Les grands éléments du cosmos sont présents. L'eau et la pierre. Le temps s'est figé. L'univers a concentré ici ses foyers. Le ciel est tombé dans l'eau et s'est figé. Tout est silence.

Pourtant le silence et l'immobilité sont seulement apparents, de surface. Si l'on traverse cet immense bloc de béton tous les sens à l'aguet, on perçoit venant d'en bas, de sous vos pieds, un léger bourdonnement. Le bloc immense tremble imperceptiblement, vibre. Les gens qui se tiennent les yeux rivés sur les appareils fixés au mur ou sur les tables de commande, sont attentifs, et un pli profond se creuse entre leurs sourcils.

Si, continuant votre chemin, vous plongez à l'intérieur de l'immense bloc de béton, descendant escalier après escalier, de sous-sol en sous-sol, le bourdonnement devient trépidation et les battements de l'air se transforment en une vibration continue et forte. À mesure que vous descendez, toujours plus bas, la vibration augmente. Tout à fait en bas, elle devient une sorte de roulement assourdissant, un ouragan captif, un tonnerre ininterrompu qui vient de l'intérieur de la pierre.

Une série de douze cascades gigantesques qui tombent d'une hauteur de quarante mètres. La cataracte du Danube aux Portes de Fer a massé ici tous ses torrents afin de permettre qu'on lui arrache l'éclair électrique.

Le barrage massif, blanc et inébranlable, ne signifie pas silence, calme. Il ne signifie même pas la fin du combat contre les forces déchaînées de la nature. Mais bien plutôt son prolongement, sous des formes différentes, plus subtiles, sinon plus farouches. Placé en travers de cette formidable machine cosmique, sans cesse mise en mouvement par le soleil, le barrage a justement pour mission de réaliser une permutation des énergies à l'échelle d'un fleuve. D'un fleuve qui ne peut se résigner à l'immense mors d'acier qu'on lui a passé de force. Et qui ne cesse de mobiliser toutes ses forces et son intelligence pour le briser et le rejeter.

Le barrage ne signifie aucunement silence et apaisement. Tout au plus une résignation comprise comme une harmonie des contraires, l'eau et le béton, qui se trouvent en lutte incessante et acharnée. Une lutte dure, fébrile, âpre. Le plus-infini du béton doit être conquis jour pour jour.

Combien de temps une paroi de béton pareille, assaillie par les eaux, pourra-t-elle résister debout? Personne ne saurait y donner une réponse précise. Les spécialistes, prudents, se contentent de dire: « Il n'y a pas de précédents. Les barrages sont des constructions relativement nouvelles. Pourtant, certains d'entre eux ont accompli leurs quatre-vingts ans et continuent à exister. » Mais pour combien de temps?

Cependant, si on les considère non pas seulement comme des constructions à caractère utilitaire, mais comme des éléments de la nature, des monts qui traversent un cours d'eau, ils ont l'espoir de durer, au moins comme des vestiges, autant que les monts véritables avec lesquels ils ont fait corps commun. Œuvres de pierre, à une époque de la civilisation du métal, ils auront peut-être la chance de porter par delà les siècles et les millénaires, le message de notre époque, se constituant à l'instar des murs de Troie ou des colonnes égyptiennes, en témoins des plus durables et spécifiques, par leur complexité et leur grandeur, de notre civilisation actuelle.

Mais, quelle que soit son hypostase, le barrage signifie un combat, un combat acharné contre l'eau. Un combat du béton lui-même, en premier lieu, qui s'est infiltré à travers les rochers et les pierres afin d'acquérir la persistance des roches géologiques. Il s'évertue non pas tant à affronter les coups violents de son adversaire liquide, frappés au vu et au su de tous, mais surtout ses coups masqués, insinuants, détournés et traîtres, dissimulés au niveau des canaux capillaires, des infiltrations lentes et persévérantes, qui commencent par créer des fissures, des dislocations insaisissables,

qui sait à quelle distance ou profondeur, — car rien ne surpasse la perfidie et l'acharnement de l'eau qui a réussi, en ce même endroit, aux Portes de Fer, il y a quelques millénaires, à faire s'effondrer les montagnes.

C'est pourquoi, l'immense, l'inébranlable barrage n'est pas, comme il semble, vu de loin, un conglomérat inerte de pierres — mais un corps tendu, tous ses sens aux aguets. Un système nerveux compliqué, avec des cellules sensitives et des fibres de communication, se ramifie en son intérieur, de manière à surprendre les modifications infinitésimales de sa structure ou de son organisation: s'il s'est penché, tant soit peu, de côté, s'il s'est tassé ou enfoncé, ou s'il a bougé du moindre millimètre. D'autres cellules nerveuses indiquent sa température et sa pression intérieure. Dès que ces modifications, se rattachant les unes aux autres par une interprétation de synthèse, témoignent d'une action dangereuse de l'eau, des mesures sont prises, dictées par les circonstances. Des mesures aussi contre l'eau qui l'attaque, de l'extérieur, avec des gouttes de pluie ou des buées de brouillard, cherchant à l'émousser, à le ronger, à le disloquer.

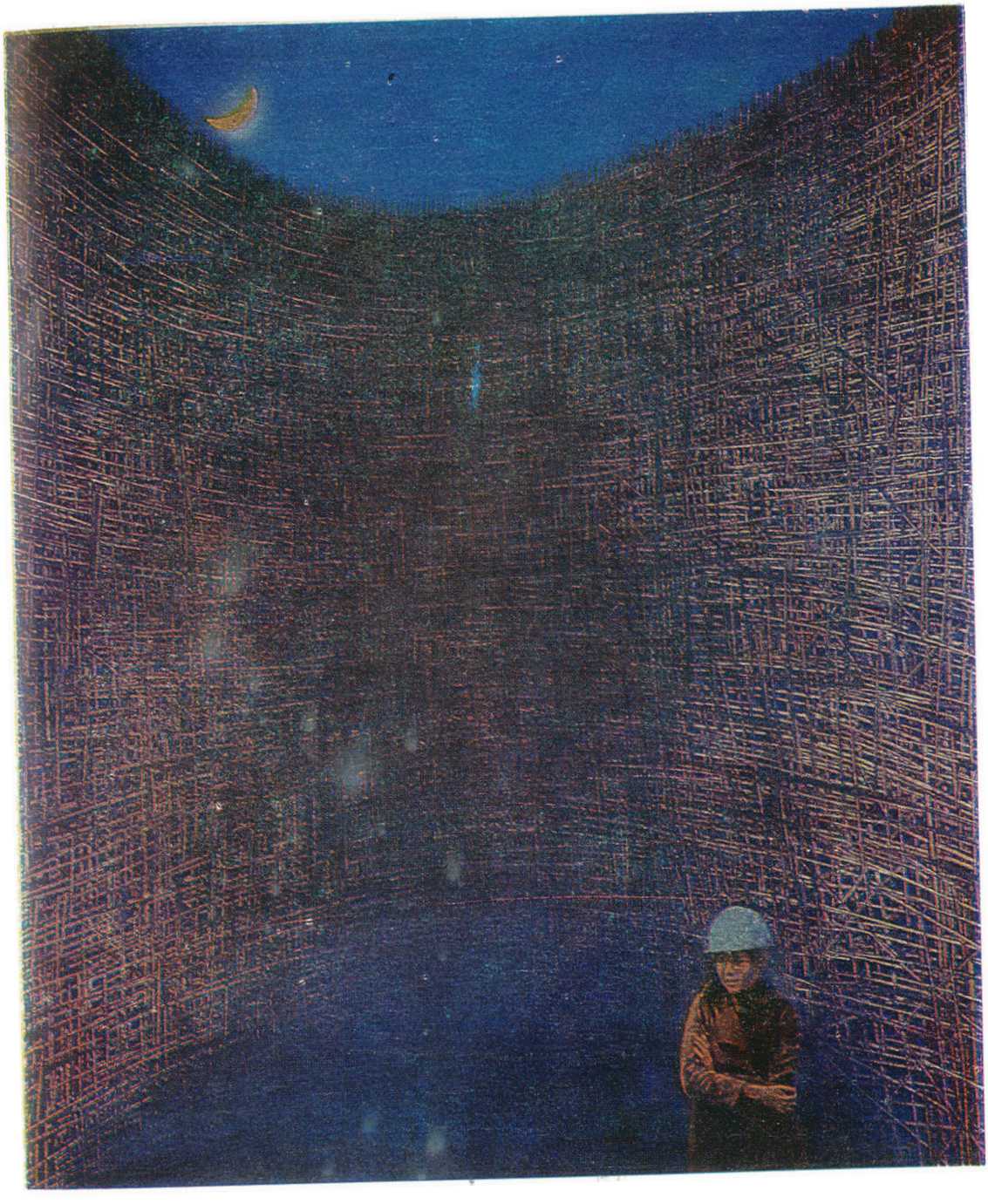
Ainsi, l'immense corps de béton se meut et respire, il vit. Pendant de nombreuses années, jusqu'à sa définitive stabilisation. Mais alors aussi, comme dans l'instant présent, il ne renoncera pas à guetter les mouvements de l'eau. Néanmoins, le guet du béton est une figure de style. Sa tension et son inquiétude sont en fait celles des gens qui veillent auprès de ces appareils pour découvrir le sens caché de chacun de ses signaux. La tactique de combat contre l'astuce des eaux a changé, de même que les armes utilisées, mais non pas l'intensité, l'acharnement du combat. L'eau n'est plus affrontée directement, poitrine contre poitrine, comme à l'époque où l'on arrêtait le cours du Danube, mais par l'intermédiaire de la pensée. Et la lutte de la pensée, c'est la tension.

Surtout lorsque cette lutte se propose, dans une autre de ses hypostases, de déchaîner l'éclair de la cataracte du Danube, pour l'envoyer, à travers d'innombrables fils, dans l'empire du feu qui traverse, d'un bout à l'autre, tout notre pays! Cette fois-ci, le lieu de cette rencontre quotidienne et tendue est le fer même, en éternel mouvement à l'intérieur des turbines, là où l'éclair se croise avec l'eau et le Danube avec le système énergétique national.

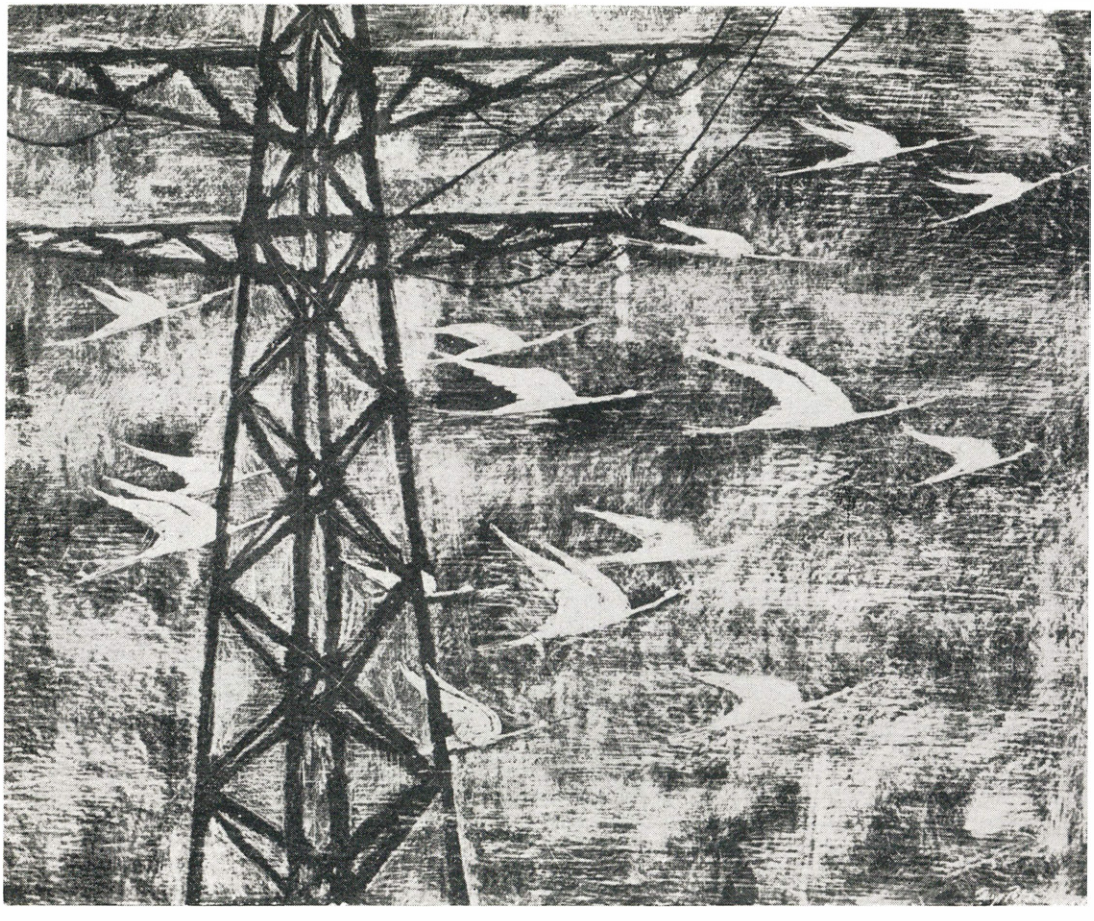
Ici, le combat se déroule sur deux fronts et la veille et la tension atteignent des intensités maximums. Les deux éléments contraires se disputent sans trêves la suprématie. L'eau d'abord, immense cascade qui veut soumettre à sa domination ce colosse de métal qui est la turbine, heurtant ses pales avec une force de trois mille et six cents tonnes. Si, par suite d'une manœuvre malhabile ou d'un instant d'inattention, cette énorme cascade échappait à ses freins, elle pourrait imprimer aux pales une vitesse de rotation telle qu'elle les transformeraient en un immense tas de fer.

D'autre part, c'est l'éclair qui guette. Un éclair colossal qui naît instantanément, dans toutes les sources d'énergies de notre pays et qui doit s'écouler, tout aussi instantanément, par les fils de haute tension. Parce que cet éclair ne saurait être emmagasiné. À mesure qu'il se produit, il doit être

NICOLAE DRĂGUȘIN:
Le Barrage (huile sur toile)



ANGI PETRESCU-TIPĂRESCU:
Nuit de printemps (gravure)



consommé. Il est action par excellence, course permanente. La production du courant signifie en fait le maintien de l'équilibre entre deux énergies qui se trouvent en guerre continuelle. D'une part l'énergie primaire, la source du mouvement, d'autre part l'énergie du réseau, le mouvement pur.

Lorsque ce sont de petites forces qui observent cet équilibre, une source et une étincelle, l'effort d'équilibration est minime, à peine décélable. Mais quand, sur un plateau de la balance se trouve un fleuve comme le Danube, et sur l'autre tout un système énergétique, alors . . . ! Et quand tout changement de potentiel, tout choc, d'un côté de la balance, se répercute presqu' instantanément sur l'autre . . . ! C'est une véritable acrobatie qui travaille avec les forces élémentaires de la nature même.

Tout mouvement de l'éclair qui court à travers le réseau doit être immédiatement transmise à la source d'énergie, c'est-à-dire au Danube, en freinant la chute de ses cascades. Opération qui se complique du fait que toutes les manœuvres se déroulent sur un vaste espace, à ciel ouvert. Les orages accompagnés de foudre qui détériorent les lignes de haute tension, le givre qui alourdit les fils et les rompt, les crues et les blocs de glace qui descendent le fleuve constituent tout autant de servitudes. Des servitudes qui compliquent et rendent plus dures encore les conditions de la lutte quotidienne que mènent les gens de la centrale électrique au milieu du Danube, penchés sur leurs pupitres de commande.

Une autre servitude impérieuse: l'efficacité maximum. En dépit de ces grands espaces et des harcèlements incessants, il ne faut pas laisser se perdre l'énergie de la moindre goutte d'eau. Maximum d'efficacité. Et cela, dans les conditions où les Portes de Fer n'accumulent que cinq jours de réserve seulement, étant donc obligées de fonctionner de manière permanente, sur le fil de l'eau, sans pour autant porter préjudice à la circulation intense des navires à travers l'écluse, auxquels on doit assurer un minimum navigable, ou à l'alimentation en eau des villes limitrophes, auxquelles la loi oblige d'assurer un minimum sanitaire.

Ce que nous nommons donc production d'énergie électrique, est le résultat, aux Portes de Fer, d'un jeu compliqué, qui se modifie chaque jour et à chaque heure grâce à des interventions imprévisibles, jeu compliqué, identique et toujours autre, qu'il faut faire diriger, en accord avec les besoins nationaux, par les opérateurs installés aux pupitres de commande des deux centrales jumelles, la roumaine et la yougoslave, de manière à ce que à la fin de chaque jour, à l'heure du bilan, il en résulte un partage fraternel, en quantités parfaitement égales, de l'énergie réalisée aux Portes de Fer.

Mais la file invisible des servitudes est bien plus compliquée. Car y apparaissent des réactions multiples et inconnues des colosses de métal, à paramètres uniques, dont personne n'a encore vérifié le fonctionnement en pratique. Attention au jeu des températures des endroits vitaux, sensibles ! Attention aux phénomènes d'élasticité encore non codifiés par aucun manuel ! Les dérèglements et les phénomènes, inconnus, sont prévus par des vibrations et des bruits suspects. Attention aux appareils ! Attention, surtout, au bourdonnement des colosses de métal ! Attention aux bruits ! Ici aussi, au sec-

teur auxiliaire où l'on entretient et répare les agrégats, règne un état de veille permanent, comme en première ligne, aux pupitres de commande qui dirigent la naissance et la décharge de l'éclair.

Tout appel téléphonique peut être suivi d'une alerte, même si c'est dimanche, et qu'on se trouve à la maison, l'après-midi pendant la sieste, à minuit, ou en pleine fête de la Nuit de l'An. Le repos du béton blanc et immobile n'est qu'une métaphore poétique, au niveau du regard qui enregistre l'alliance des grands éléments: l'eau et le béton, l'eau et le métal gigantesque, l'eau et l'éclair. Mais lorsque le regard pénètre plus avant, analytique et lucide, dans une couche du réel, le silence et l'immobilité deviennent mouvement continuu et agitation. À l'intérieur de la pierre et du métal, aussi bien que dans le cœur des gens s'affrontent des forces contraires, d'une intensité extraordinaire.

Le barrage ne signifie qu'en apparence repos de la matière, pétrification. Au fond, ici, aux Portes de Fer, comme dans le monde des vastes combinats pétrochimiques ou dans le monde des colosses sidérurgiques, un feu perpétuel brûle à l'intérieur du béton blanc et immobile, un feu jamais éteint, subtil et froid, qui nait et périt à chaque instant.

La lumière, c'est la réconciliation de l'eau et de l'éclair et le combat de l'eau contre l'éclair. Son calme est apparent. Le plus-infini se conquiert, chaque jour, aux Portes de Fer de haute lutte.

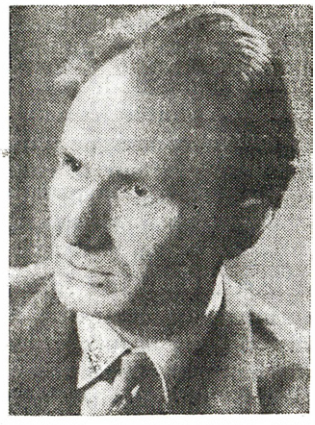
... Ainsi, la grande machine du soleil, roulant sans arrêt sur des roues d'eau, ne cesse de déchaîner l'éclair.

La même chose se produit aux tréfonds de notre être. Car nous sommes, nous aussi, avant tout, de l'eau, quatre-vingt-dix pour cent d'eau. Nous sommes éclairs. Nous sommes neige. Nous sommes sources et rivière. L'Olt et le Mureş. Le Siret et l'Argeş. Nous sommes le Danube. Nous sommes ce fleuve couvert de nuages, au fond duquel brillent les éclairs, comme autant de lances rapides. Nous sommes eau et éclair. Nous sommes des éclairs déchaînés par l'eau mais éternellement apaisés par l'eau. Si nous n'étions pas eau, nous nous éparpillerions en un instant, nous transformerions les arbres et les pierres en cendres, nous nous consumerions les uns les autres. Mais l'eau nous a appris à brûler sous les cendres, à brûler à froid. Nous sommes des flammes ralenties, des éclairs froids — et nous ne rendons visible l'incendie caché que de temps à autre, à travers nos yeux, trop ardents, à travers nos pensées qui étincellent comme le feu. De temps à autre nous faisons briller l'éclair — entre nous — à travers nos regards, on nous nous allumons, en paroles.

Sinon, nous sommes la réconciliation entre l'éclair et l'eau, l'harmonie entre le feu et son contraire. Nous sommes un soleil emmagasiné pour la nuit et nous éclairons dans l'obscurité sans être des étoiles. Nous sommes des rivières d'éclairs, de feu et d'eau, instant et immobilité. Et c'est pour cela que l'éternité ne nous effraie pas.

En français par RADU TOMA

TRAIAN COŞOVEI (n. 1921), poète et prosateur qui s'est depuis longtemps affirmé dans le domaine du reportage littéraire, a débuté en 1945 dans la revue « Lumea ». **Ses volumes de reportages les plus connus sont** Le Charme de la genèse **(1956)**, L'Immense prélude **(1957)**, Le Signe venu de loin **(1960)**, Plus heureux qu'Ulysse **(1974)**, Revoir le Lotru **(1982)**, La Dobroudja d'or **(1983)**. **Mentionnons également les recueils de vers** L'Océan **(1960)**, Quand je courais vers la mer **(1967)**, Information héréditaire **(1969)**, L'Éloge du fleuve **(1974)**, Le Banquet de l'automne **(1984)**, **les volumes de prose** Le Brin d'herbe **(1965)** **et** La Fille aux cheveux longs **(1972)** **et les romans** Mon jeune Ulysse **(1966)** **et** Une chaumière sous ma fenêtre **(1971)**.



Traian Coşovei

LES JEUNES AUX PORTES DE FER

Mon désir de rencontrer le plus de personnes possible aux Portes de Fer est tardif. Aussi âpre que tardif. La plupart des gens sont partis. Pareil aux oiseaux migrateurs, chaque chantier a sa saison et son heure de départ, dès sa mission accomplie. Aucun des grands chantiers qui ont fourni ici un travail immense n'assiste à l'acte final, aux festivités de l'inauguration. Car tous, organisateurs de chantiers, mineurs, conducteurs d'excavateurs, colonnes de camions-bascule, forgerons, bétonnières et ouvriers en bétonnage, grutiers et grues, sondeurs et monteurs, ont pris tour à tour leur vol et sont allés rejoindre d'autres chantiers de notre pays. Derrière eux: les finissages, les vérifications techniques, les espaces verts; et aussi le bénéficiaire, qui se tient dans un palais à larges escaliers, corridors, salons et bureaux ornés des grandes photos encadrées représentant des scènes et des images de ce que fut, ici, l'épopée des Portes de Fer.

La plupart des gens sont partis — dans l'ordre établi par la stratégie de toutes les grandes constructions. Je n'ai plus qu'à écouter la rumeur qu'ils ont laissé derrière eux — et le grondement sourd des colonnes lourdes en marche vers d'autres grands objectifs.

La plupart des gens sont partis.

Et même ceux que je trouve encore là, avec lesquels je cause, en fait n'y sont déjà plus, du moins pas avec une moitié d'eux-mêmes que je sens

partie sur d'autres chantiers, tandis que l'autre, attentive et lucide, impatiente et tendue, écoute mes paroles. Je les regarde et, à mon tour, les écoute. Ils veulent bien me dire à la hâte quelques paroles sur le grand ouvrage qu'ils viennent de réaliser et s'en vont, appelés par les sonneries des grues, et il me semble les voir se muer en hirondelles fantastiques, attardées derrière leur compagne qui sait pour quelles raisons, mais dont le cœur nidifie déjà au loin, sur le chantier inconnu — à Rogojelu, ou à Gruia, ou sur le Someș, ou sur l'Olt . . .

C'est cela, le final des Portes de Fer: un départ hâtif et impatient vers d'autres grandes constructions de notre patrie. Des débats concernant ces départs. Des listes sont dressées avec tous ceux qui vont recevoir des décorations aux Portes de Fer. Mais les plus grandes distinctions ont déjà été distribuées, beaucoup les avaient déjà reçues; d'autres les attendaient. Ces distinctions — reconnaissance et confirmation des mérites — étaient: le lieu, le nouvel objectif, le nouveau chantier où ils se voyaient envoyés. C'était cela, la plus grande distinction, la qualification suprême pour le travail que chacun avait fourni: les proportions, l'importance, la gloire du chantier où il était envoyé.

L'ouvrage une fois terminé, tous les cœurs se tournaient maintenant vers les nouveaux objectifs: l'œuvre achevée était devenue un examen de maturité — une promotion pour l'œuvre future. Tous ceux avec qui j'ai causé étaient animés par la même décision sublime. « Après avoir construit les Portes de Fer, nous pourrons construire des objectifs infiniment plus grands et plus difficiles. » Ils étaient sublimes et leur foi acquise à travers l'effort, était sublime.

Pour un bref instant, le soucis, les problèmes apparaissaient dans le foyer de chacun d'entre eux, dans la famille de chacun: « Quel âge ai-je accompli, quel âge ont les enfants, ont-ils des problèmes? Et ma femme? Combien de chantiers ai-je connus? Combien pourrai-je en connaître encore? N'est-il pas temps de nous arrêter, de nous établir? À combien de grandioses Portes de Fer un homme peut-il prendre part? À combien de gloire un homme peut-il apporter l'appui de son épaule et de son esprit? Ira-t-on plus loin, partira-t-on de nouveau dans l'inconnu, recommence-t-on de nouveau tout dès le début?! Combien de centrales hydro-électriques peuvent-elles être construites en une vie d'homme? Pas beaucoup, certainement, car chaque construction dure 7 à 8 ans! Mais si, pourtant, on a le temps d'en construire encore une ou deux, allons, en avant, à plein cœur, à toute vitesse! »

Mon désir de retrouver le monde des héros aux Portes de Fer est téméraire et illusoire, je ne puis plus pénétrer dans le travail, dans la vie de ce monde qui a construit et s'en est allé, ou qui se trouve à la veille d'un nouveau départ. « Combien de centrales hydro-électriques un homme peut-il construire dans sa vie? » se demande nostalgiquement l'ingénieur Gavrilă Urcan. Et si on a encore le temps de participer à une construction, alors hâtons-nous, ne réfléchissons plus. C'est en ces moments de fièvre que je me suis retrouvé aux Portes de Fer — lorsque l'appel de l'œuvre future com-

mençait à retentir, plus grand, plus conquérant que la joie et le bonheur de l'œuvre réalisée.

Je me souviens du jeune homme blond qui se reposait sur l'échine polie du barrage, comme sur le dos d'un aurochs couché en travers du Danube. Le visage tourné vers le ciel, la chevelure éparse sur le béton, son casque de protection serré dans une main, ses pinces de monteur dans l'autre. Un instant de repos gigantesque entre deux chantiers. Et son rêve éclatant, fantastique, fait la tête sur le béton encore brûlant du chef d'œuvre ! Sa gigantesque jeunesse. C'était l'un des deux mille jeunes constructeurs des Portes de Fer. Les jeunes — heureux ! — ne se posaient plus la question: « Combien de centrales hydro-électriques comme les Portes de Fer peuvent-elles être construites en une existence? — et ils avaient tout le temps d'en construire encore plusieurs. Les jeunes étaient, comme le disait Dumitru Mateuță: « Celui qui a vaincu les difficultés du début, celui-là a définitivement vaincu et est demeuré un constructeur. » Les jeunes, étaient, comme le disait le jeune, l'admirable ingénieur-poète, le directeur technique des Portes de Fer, Ștefan Fințescu: « Celui qui a bu une fois de l'eau au pied du pont, aux fondations du barrage, celui-là n'abandonne plus son métier. » Les jeunes avaient bu de l'eau à la fondation du barrage.

Comment ces deux mille jeunes gens ont-ils travaillé aux Portes de Fer? Voici, une fenêtre s'ouvre, qui me permet d'apercevoir les gigantesques efforts définitivement enfermés sous le blindage d'acier et de béton des Portes de Fer. La mémoire vivante des Portes de Fer, la camarade Sofia Drăghici, rédacteur du journal « *Porțile de Fier* » a l'idée de me faire causer, au moins quelques minutes, avec le jeune permanent des Jeunesses Communistes du chantier et de la ville Drobeta Turnu-Severin. Peut-être ce jeune homme d'aspect des plus habituels, travaillant dans un bureau des plus habituels, tapissé d'armoires contenant des livres, du matériel sportif, des collections de journaux, des revues pourra-t-il me faire comprendre comment les jeunes gens ont travaillé aux Portes de Fer? Comment pouvais-je prévoir que chaque homme d'ici représente en fait toute l'époque des Portes de Fer et qu'il est suffisant de trouver le mot juste pour ouvrir dans son âme une porte gigantesque vers l'univers d'efforts dont s'est élevé la merveille de lumière !

Je venais à peine d'achever mes études secondaires, raconte D. M., j'avais fait aussi mon service; un sort de fonctionnaire semblait m'attendre. Je me suis arrêté ici, à Gura Văii, aux immeubles des jeunes. J'ai débarqué d'un grand train — un train spécial — avec près de six cents jeunes gens attirés par le mirage des Portes de Fer. Un mirage que chacun voyait différemment, selon sa nature et son caractère. Aux Portes de Fer deux mille jeunes gens ont travaillé et se sont qualifiés. Près de cinquante mille personnes sont passées par les Portes de Fer les huit années que le travail y a duré. Moi, j'y suis venu en 1966. J'avais 22 ans. J'ai travaillé d'abord, continue-t-il à raconter, comme ouvrier non-qualifié au port-aval, aux excavations. C'était l'automne, le mois de novembre, et on faisait des excavations au port-aval. Au bout de quelques mois, j'ai travaillé comme bétonniste.

Puis comme aide-mineur. En août 1967, on m'a envoyé sur la rive yougoslave. J'y ai travaillé comme aide-mineur, aux excavations, puis comme mineur-artificier. Nous avons fait sauté là près d'un million de mètres cubes de rochers. Les charges d'explosif étaient grandes: plusieurs milliers de kilos à la fois. J'ai travaillé sur la rive yougoslave jusqu'en 1969 lorsque commencèrent les préparatifs pour le barrage du Danube. J'ai travaillé alors comme dispatcher, aux appareils d'émission-réception, — j'assurais la liaison avec tous les postes du combat, on travaillait des 40 heures sans pause, on mangeait le casque sur les oreilles. 400 camions y étaient engagés, en flux continu, — les chauffeurs et leurs basculeurs. Ça a duré neuf jours et neuf nuits, ce combat de la fermeture définitive du Danube. Après qu'elle fut achevé mon équipe a été envoyée pour boucharder les grands piles de barrage: on travaillait avec des ceintures de sûreté. Accrochés dans les hauteurs, au milieu des grues, nous nous attaquions aux façades de béton. Pour ce travail, il y avait surtout des jeunes, on était « à la hauteur », nous disait-on avec humour, mais aussi avec une admiration non feinte, avec sympathie. Il fallait faire preuve de courage, d'attention, de patience. C'était l'automne, hiver, vents, pluies, tourmentes de neige, courants, bruines. Nous étions accrochés en plein vent, nous nous balancions dans nos ceintures de sûreté et nous martelions le béton avec nos perforateurs. Le vent nous le rejetait au visage, comme une grêle, on ne pouvait s'en défendre. Ça a duré plusieurs mois. Ensuite, j'ai travaillé aux galeries longitudinales du barrage — galerie de draînage, collectrices, tout en bas, à la semelle du barrage, au dessous du niveau du Danube. La crête du barrage était à 70 mètres au dessus de nous. Des « hauteurs » nous étions passé au plus bas, c'est-à-dire aux fondements, comme au fond d'une pyramide. Nous y exécutions des trous, au perforateur, profonds de quatre mètres, et nous les remplissions de « perles », d'un gravier spécial. Ce n'était pas facile, car, à cette profondeur, l'aérage était mauvais. Au dessus de nous se dressait la montagne de béton. Les perforateurs résonnaient dans la roche, dans le béton, ils hurlaient de manière infernale... Nous perforions tous à la fois. Quand on touchait l'eau, au fond du fleuve, elle jaillissait et nous trempait. Je ne sais plus combien de forages de ce genre nous avons exécuté sous le barrage — mais nous avons commencé le travail en janvier et nous l'avons achevé en mai — juin. Après, on nous a de nouveau envoyés « à la hauteur », de nouveau balancés à notre ceinture de sûreté, au gré du vent, à la hauteur du barrage. Ensuite, nous sommes passés aux travaux auxiliaires. Puis nous avons démoli les grands travaux auxiliaires, le pont provisoire, le batardeau, la digue qui avait contenu le Danube... Ensuite, j'ai travaillé à la chaussée d'accès dans la Centrale. C'est une très belle chaussée, une véritable

œuvre d'art, et très solide. Tout le système, du reste, tout ce qui a été construit, ici, a été exécuté avec un grand art. Puis, on m'a envoyé pour organiser un nouveau chantier. Un de mes frères étudie à la Faculté de mathématiques-mécanique, à Bucarest. Lui aussi a travaillé ici, près de deux ans, comme bétonniste. Personne ne savait qu'il étudiait; lorsque les ouvriers l'ont appris, ils l'ont tous embrassé comme des frères, des parents — ce fut une grande joie. Nous n'avons pas de parents. C'est le chantier qui a été notre grande famille. Lorsque nous quittions notre chambrée, pour aller au travail, les ouvriers plus âgés nous disaient. comme des parents: « Il fait froid, il vente, habillez-vous chaudement. » Lorsque nous allions en ville, pendant nos loisirs, ils nous conseillaient: « Conduisez-vous bien dans le monde, soyez sages, civilisés. » Quand nous travaillions « à la hauteur », suspendus, chacun avait soin des autres: que toutes les règles de protection soient respectées . . . Des conditions pénibles — les tourmentes de neige, des pluies, le vent — nous insuflaient une sorte de courage, car nous étions nombreux, nous nous hélions les uns les autres. C'est justement lorsque le temps était le plus mauvais que nous avions plus de courage, plus d'âpreté. Deux mille jeunes se sont qualifiés ici, dans les métiers les plus divers. Après six mois de cours de qualification — le soir, tout en continuant à travailler — on nous confiait des outillages précieux, des travaux compliqués. Des outillages qui coûtaient des millions; il fallait veiller à leur rendement, à la sécurité, à la vie des hommes. Au chantier II-Barrage, par exemple, des 70 jeunes qui travaillaient aux grues, 50 n'avaient pas plus de 24 ans ! Les Portes de Fer ont offert aux jeunes une véritable école de la vie, des difficultés. Caractéristiques pour un chantier sont: l'esprit de collectivité, la solidarité, la participation, l'exigence, l'audace, l'optimisme. On ne nous gâtait pas, on nous communiquait une expérience, simplement, sérieusement.

Je regarde le jeune homme, et à travers lui, comme à travers une fenêtre, je vois la vie du chantier des Portes de Fer — la vie héroïque, démesurée des jeunes des Portes de Fer. Il a 28 ans, il étudie maintenant dans un institut polytechnique; il a un des meilleurs diplômes: la construction des Portes de Fer. Beaucoup de futures centrales hydro-électriques attendent qu'il les tire du néant. À son âge — entre sa 22ième et sa 28ième année — le voilà déjà un fantastique Ulysse qui a fait un voyage extraordinaire, le marteau perforateur ou la dynamite à la main, à travers le béton de cette splendide construction. Il parle tranquillement, chaleureusement, fermement et naturellement d'une école de la vie, des difficultés, d'une université, de la trempe des caractères aux Portes de Fer. « Celui qui est sorti victorieux de la période la plus difficile, est resté, est demeuré un vain-

queur jusqu'au bout. » « Rien ne lie davantage les gens que les difficultés», disait l'ingénieur Ştefan Finţescu. Le jeune D. M. a bien travaillé aux Portes de Fer; il pense bien; cette université communiste, cette gigantesque usine de caractère qui sont les Portes de Fer, l'a bien modelé ! Ce qu'il convient d'admirer chez lui: d'abord l'énorme travail fourni, son énorme soif de travail, la joie d'être partout, de prendre part à tous les fronts de cette Odyssée ! Ce qu'il faut admirer, ce qui est digne de notre admiration chez tous ces jeunes — deux mille jeunes constructeurs courageux aux Portes de Fer, — c'est l'énorme volume de travail fourni, les difficultés vaincues, leur soif de connaissance, leur soif de participation, leur élan généreux, leur splendide et juvénile soif d'héroïsme ! L'élan avec lequel ils ont répondu à tous les appels ! Leur désir ardent de connaître plusieurs métiers ! Les jeunes des Portes de Fer, les jeunes des Portes de la Gloire, des Portes de la Connaissance. Comme une navette d'or, chacun est passé par des dizaines de fronts de combat, a acquis plusieurs qualifications, traversant comme un fil d'or de sa vie, l'œuvre gigantesque; telle une hirondelle en or, chaque jeune s'est baigné dans la lumière éclatante, dans le brasier immense du travail, de la création aux Portes de Fer, — en attisant la flamme d'éclat humain. Chaque jeune, qui a travaillé aux Portes de Fer, avec un juvénile élan, a donné une nouvelle dimension au travail, a ouvert les portes de la gloire d'un grand destin, d'une grande exigence. Il était exaltant d'entendre ces jeunes gens reprendre une expression des constructeurs blanchis sur les chantiers: « Après avoir construit les Portes de Fer, nous pouvons maintenant construire n'importe quand des systèmes encore plus grands. » Le pays leur donne l'accolade.

En français par TEODOR SAULEA

PAVEL PERFIL (n. 1949), prosateur et journaliste, auteur du volume de reportages Le Visage tourné vers le monde **(1975); est également présent dans les volumes collectifs de reportages** Hommage à la patrie **(1974) et** Chemin vers l'infini de la mer **(1979). Prix de début des éditions Eminescu en 1974 et Prix de la revue** « Luceafărul » **en 1976.**

Pavel Perfil

UN RÊVE EST DEVENU RÉALITÉ

En 1834, le Sultan de Constantinople avait fait appel à une commission internationale d'experts, formée surtout d'ingénieurs anglais, lui demandant d'étudier la possibilité d'établir des liaisons plus commodes entre le Danube et la mer Noire. Mais les études que cette commission entreprit ne subsistèrent que sur le papier. Celles effectuées en 1844 par une commission d'ingénieurs et de géologues autrichiens n'eurent pas un meilleur sort, s'étant démontrées parfaitement irréalisables. En 1857 on construisit la voie ferrée Cernavodă — Constanța. L'un de ses promoteurs fut le grand agronome et biologue roumain Ion Ionescu de la Brad, en quelque sorte « exilé » en Dobroudja « à cause de ses idées novatrices ». Soixante-dix ans plus tard, en 1927, des discussions publiques furent menées concernant le projet d'un canal qui devait traverser la Dobroudja de l'ouest à l'est. L'auteur de ce projet-étude était l'ingénieur Jean Stoenescu-Dunăre, un inventeur des plus connus à l'époque. Il y disait, entre autres, soutenant et argumentant sa proposition: « Je persiste à croire qu'il est possible de creuser un canal qui relie le Danube à la mer Noire. Cet ouvrage s'encadre dans la sphère des grands intérêts de notre pays. La question qui se pose par suite de l'ouverture d'une route par eau aussi importante semble tout naturellement attrayante aux énergies nationales autant qu'aux horizons du monde éloigné. Constanța, port ouvert à la mer, accueille à chaque moment de l'année des cargaisons de navires venus des mers lointaines. Le Moyen Orient et

le bassin de la Méditerranée sont nos voisins. Les liaisons de navigation qui rattachent le Danube au Rhin transformeront notre fleuve en une voie large traversant l'Europe de la mer du Nord à la mer Noire. L'ouverture d'un canal navigable entre Constanța et Cernavodă fera de Constanța une tête de boulevard à la mer et mettra notre port en rapport fluvial direct avec Rotterdam, donnant ainsi une importance extraordinaire à la voie commerciale de l'Europe Centrale et Orientale. »

En dépit de nombreuses opinions exprimées à l'époque de l'entre-deux-guerres concernant la nécessité d'une voie navigable traversant le centre de la Dobroudja, rien de concret ne fut fait. La situation économique de la Roumanie d'alors ne permettait d'ailleurs pas des investissements de telle proportion. Ce ne fut qu'en 1949 que des travaux visant à établir une voie navigable entre Cernavodă et la mer furent entrepris. Mais ils furent interrompus en 1953, car, alors aussi, ils dépassaient les possibilités économiques de notre pays.

Au début de l'année 1973 l'Institut d'Études pour Transports par voie de terre, d'eau et d'air près le Ministère roumain des Transports et des Télécommunications reprit les études concernant la « magistrale bleue » transdobroudjenne. En juillet de la même année, à l'occasion d'une visite de travail du président Nicolae Ceauşescu, on analysa sur place les solutions de réalisation les plus rentables. Pour le seul schéma hydrotechnique on fournit 19 variantes du projet, leur élaboration tenant compte de la nécessité d'aménager parallèlement et de manière complexe le Centre de la Dobroudja: il fallait construire un nouveau système de ponts par dessus le Danube, agrandir le port de Constanța, développer le système d'irrigation, trouver des solutions pour l'alimentation en eau des futures unités de production tout au long du canal. On choisit la variante qui stipulait que le canal devait commencer aux environs du pont de Cernavodă, puis suivre le cours de la rivière que les Romains nommaient Axios et les Turcs Carasu (Eau noire), passer par Medgidia et Basarabi, traverser le village de Straja, le lac Agigea, et rejoindre la mer dans le port Constanța-Sud. Le chef de ce projet ambitieux était l'ingénieur constructeur Chiriac Avădanei. Dans la variante qu'il présenta, et à l'élaboration de laquelle 38 instituts roumains d'études et de projets avaient collaboré, le canal devait avoir 64,2 kilomètres de long et deux écluses: à Cernavodă et à Agigea.

La construction proprement dite de la magistrale bleue commença fin 1975. L'entreprise de constructions Centrala Canal — Dunăre — Marea Neagră fut fondée. Un rêve séculaire devint réalité. *Le canal existe!* Au matin du 26 mai 1984 le premier convoi de bateaux franchit l'écluse d'Agigea, transportant des matériaux de construction pour le futur grand port de Constanța-Sud.

Le gigantesque effort

La réalisation du Canal dura huit ans et demi et fut une œuvre exclusivement roumaine. Conformément aux normes C.E.E.O.N.U. cet objectif

est de VIème classe, la plus grande des classes attribuée aux canaux intérieurs. Pour sa réalisation on a excavé 300,9 millions de mètres cubes. On a coulé 4 millions de mètres cubes de béton et on a exécuté 4,1 millions de mètres carrés de talus de protection. On a utilisé 13 000 tonnes d'équipements hydromécaniques et 11 085 tonnes de tabliers métalliques pour ponts. On a rétabli des réseaux de chemins désaffectés, on a construit 167 km de nouvelles routes permettant l'accès aux différents objectifs créés, de même que 87 km de voie ferrée. Quatre groupes de chantiers ont participé à la construction proprement dite, auxquels s'ajoutèrent l'Entreprise de Constructions hydrotechniques de Constanţa, le Chantier 44 Agigea et la Centrale de Transports automobiles. Quatre bases de production dotés de fabriques de béton, d'ateliers de confections métalliques et de stations de goudronnage furent organisées pour des raisons d'ordre technologique à proximité de l'actuel parcours du Canal. Des carrières de pierre furent ouvertes aux environs des localités de Sitorman et Nicolae Bălcescu. Un lycée industriel fut construit à Constanţa, afin d'y assurer la formation des cadres et un centre scolaire de plus de trois mille places fonctionna à Poarta Albă à partir de 1976. Pendant la période de pointe 7 000 camions ont roulé, conduits par des chauffeurs détachés de 29 unités des entreprises de transports, et 30 000 personnes y ont travaillé. Leur hébergement fut assuré dans des camps ouvriers dotés de dortoirs, d'appartements pour les gens mariés, de réfectoires, microcantines, dispensaires, clubs, magasins et espaces d'agrément . . .

Après huit ans et demi d'efforts véritablement gigantesques, le canal est navigable. Sa profondeur oscille entre 8,5 m au maximum et 7 m au minimum, se maintenant habituellement à 7 m. La navigation peut se faire dans les deux sens, car sa largeur minimum est de 70 m (dans la vallée du Carasu) et 90 mètres dans la zone du plateau. Les bateaux maritimes de 5 000 tdw peuvent aussi y naviguer.

À comparer avec les grands canaux navigables du monde, la magisgrale de la Dobroudja se situe aux premières places, l'emportant même sur les célèbres canaux Suez et Panama. Ainsi, par exemple, le Canal Danube — mer Noire a exigé 300,9 millions de mètres cubes d'excavations, tandis que pour creuser le canal de Suez on n'a disloqué que 275 millions de mètres cubes de sol et de roches, et pour celui de Panama seulement 160 millions de mètres cubes. De même le Canal de Suez a été réalisé en 10 ans et le Canal de Panama, compte tenu des arrêts connus, en 28 ans. Le volume de béton utilisé pour la construction du Canal Danube — mer Noire est supérieur à celui qui a été utilisé pour la réalisation du Canal de Panama et du Canal de Suez.

Ponts, écluses, ports

La mise en fonction du Canal a raccourci le chemin Cernavodă— Galaţi—Tulcea—Sulina—Constanţa d'environ 400 km. Les spécialistes ont calculé que pour transporter un volume de marchandises annuel de 75 millions de tonnes, par la voie de l'eau, il faut l'équivalent de 15 millions de ch;

si on les transporte par train, il en faut 75 millions. C'est là un des principaux avantages de l'existence du Canal Danube — mer Noire, ce système complexe de transport qui permettra d'amortir les investissements en vingt-cinq ans (chiffre donné par les spécialistes). Une valeur importante de ces investissements est formée par les travaux « artistiques » des ingénieurs — les traversées du canal, les deux écluses jumelles et les ports de Cernavodă, Medgidia, Basarabi et Constanţa—Sud—Agigea.

On a construit six ponts par dessus le Canal. Celui de Cernavodă est mixte (voie ferrée double au niveau inférieur et quatre bandes de circulation routière au niveau supérieur). C'est une construction souple et moderne, emplacée sur la magistrale routière et sur la voie ferrée Bucarest—Constanţa. Pour réaliser cette construction d'acier et de béton on a utilisé des technologies originales et une technique audacieuse, la plus spectaculaire étant le montage sur place du tablier métallique, qui pesait environ 1 000 tonnes. D'ailleurs, chacun des six ponts qui enjambent le canal sont, par les solutions constructives originales adoptées, de véritables premières dans ce domaine. Aucun de ces ponts ne ressemblent l'un avec l'autre, mais tous sont un témoignage de la compétence des spécialistes roumains. Le pont du kilomètre 24, à la hauteur de la ville de Medgidia est une immense accolade qui se profile à l'horizon. Il est long de 689 mètres et se distingue des autres par l'arc qu'il forme, fondé sur une association d'acier-béton léger. Le pont routier d'Agigea situé sur l'axe du grand trafic Constanţa—Mangalia est lui aussi spectaculaire. Sa pile de soutien de 90 m domine le paysage. C'est le premier grand pont suspendu de Roumanie, long de 300 mètres avec deux bandes de circulation et deux trottoirs pour piétons. Sa ligne élégante l'impose comme l'un des plus réussis sur l'axe du canal.

Un grand volume de travail a été également fourni pour la construction des deux écluses, à Cernavodă et Agigea. En amont et en aval de ces écluses ont été aménagés des ports d'attente. Chaque écluse est dotée d'une microcentrale électrique, qui entre en fonction au moment où l'écluse s'ouvre par suite de la différence de niveau créée, avec cabines de commandement et télécommandement du trafic naval. La télévision et les computers y sont utilisés à une large échelle.

Les ports de transbordement (Constanţa-Sud — Agigea) et de tranzit (Cernavodă, Medgidia, Basarabi) se trouvent également en un stade de construction avancé. Au cours de l'étape actuelle Cernavodă a une capacité annuelle d'un million de tonnes, avec des possibilités d'agrandissement jusqu'à 7 millions de tonnes. Le port de Medgidia est conçu pour un volume de 11,5 millions de tonnes de marchandises par an. On y trouve aussi en construction un moderne chantier de réparations navales. De grands investissements continuent à être faits maintenant dans le nouveau port maritime Constanţa-Sud — Agigea. Très prochainement, le nouveau port Constanţa-Sud — Agigea associé au port de Constanţa sera le plus grand complexe portuaire des bords de la mer Noire et l'un des ponts les plus importants d'Europe.

La modification de l'environnement

Il n'y a pas plus d'une quarantaine d'années nous disions encore, sans le sentiment de nous tromper: « Dobroudja, pauvre terre/y souffle le vent et pousse la pierre ». La sècheresse sévissait souvent dans ces régions qui s'étendaient entre le Danube et la mer. Il fallait creuser très profondément pour trouver de l'eau, et on la retirait des puits à l'aide de cordes tirées par des mulets. À Medgidia l'eau était apportée dans des tonneaux sur roues et vendue à la cruche. Pas une rivière plus importante ne traverse la Dobroudja, seulement quelques petits ruisseaux que l'on peut enjamber, et qui sèchent en été. Dans l'après-guerre beaucoup d'argent a été investi pour valoriser les ressources souterraines d'eau. Mais les réserves sont insuffisantes, si nous avons en vue le développement intensif de l'agriculture, l'extension des activités industrielles, le développement économico-social rapide du centre de la Dobroudja. En ce sens, l'existence du Canal acquiert une importance de premier ordre. Ce sera la plus grande « rivière » de cette région de notre pays. Son débit normal de transit est de 265 mètres cubes par seconde, dont 50 seront destinés aux irrigations et 10 à 15 supplémenteront l'alimentation en eau des localités proches de son parcours. De cette manière l'ancien système d'irrigations, aménagé entre 1965 et 1970, sera modernisé et étendu jusqu'à une surface de 220 000 hectares. Un développement ultérieur de ce système pourra aussi être réalisé grâce aux modifications hydrographiques que le Canal Poarta-Albă — Midia, artère qui se détache du Canal Danube — mer Noire créera. Les travaux de construction de cette nouvelle artère ont commencé le 18 août 1983 et doivent raccorder Midia, important centre pétrochimique et futur port maritime, au trafic fluvial.

L'agriculture bénéficie aussi sous un autre aspect de l'existence du Canal. Les spécialistes affirment que la présence d'une étendue d'eau aussi grande déterminera une croissance de l'humidité relative de l'air, ce qui diminuera les effets de la sècheresse sur plusieurs kilomètres à gauche et à droite de l'artère hydrographique. De même, une partie des excavations faites en vue de la construction du canal ont été transportées sur des terrains non productifs. Amendé, additionné d'engrais puis ensemencé avec des plantes pérennes, cette nouvelle terre sera récupérée après quelques années pour l'agriculture. Ainsi, les terrains agricoles désaffectés par suite de la construction du canal ne seront pas perdus, idée qui apparaissait du reste aussi dans le projet initial.

En première

Chaque ouvrage important sur le parcours du canal est original en son genre. J'ai mentionné les nouveautés d'ordre technique utilisées dans la construction du système de ponts. En ce qui concerne la construction des écluses, les Roumains détiennent quelques priorités sur le plan européen. Les 16 ponts (pesant 450 tonnes chacun) des écluses d'Agigea et de Cernavodă ont une tolérance maximum d'inclinaison de 0,5 mm. Pour pouvoir

surveiller minutieusement leur comportement sur la verticale, on a conçu des systèmes électroniques à censeurs très sensibles. Le système de freinage des convois de barges au passage des écluses constitue lui aussi une réussite originale à niveau mondial. Lorsque leur vitesse est trop grande et que les barges risquent de heurter les portes, le système de freinage doté d'un gigantesque filet mécanique entre automatiquement en fonction. Les systèmes de pompes construits à l'Entreprise « Aversa » de Bucarest, sont elles aussi uniques en leur genre, les plus grandes à débit très élevé qui aient été exécutées en Roumanie. Tout le système d'écluses du Danube à la mer Noire a été conçu par des spécialistes de l'Institut de Recherches pour l'Hydrotechnique de Timişoara. Réduites à l'échelle du Laboratoire, les écluses ont été testées pendant des mois, toutes les conditions possibles de fonctionnement ayant été simulées, inclusivement les avaries éventuelles, de même que la meilleure manière d'y remédier.

Des techniques en première peuvent être relevées aussi pour les soi-disant travaux auxiliaires: la fixation de la terre végétale sur les versants, la réalisation de plantations d'arbres à croissance rapide, la collecte des eaux fréatiques « nomades », la protection des rives contre les infiltrations . . .

Étant une première de grand retentissement pour les constructeurs roumains, la réalisation du canal a fortement sollicité les entreprises de machines et de matériaux de constructions. De nouvelles recettes de béton ont été élaborées, de même que de nouvelles traverses et des tubes de grand diamètre, de nouvelles techniques de réalisation des parois moulées ont été conçues, pour la protection en profondeur des constructions. Afin de réaliser un grand nombre d'excavations, on construisit, à l'Entreprise d'Outillage Lourd de Brăila, un excavateur électrique avec une coupe de 8,5 mètres cubes, de même qu'une large gamme d'excavatrices hydrauliques pourvues de coupes de 1,2 à 4 mètres cubes. L'Entreprise d'Outillage Lourd de Iaşi a fait sortir des niveleuses et des excavateurs de grande capacité et de bon rendement selon des modèles conçus dans les bureaux d'études roumains. De gigantesques bennes transportrices ont été exécutées afin de pouvoir manipuler le grand volume de matériel résultant des excavations et de le déverser dans la mer, là où l'on projette de construire le port d'Agigea. Des bandes transportrices plus petites déversaient selon une technique originale le matériel sur la bande principale d'où il était à nouveau dispersé grâce à une ramification de bandes plus petites. C'est ainsi qu'on obtint, les gagnant sur la mer, 1 250 hectares de terre sèche, protégée par des digues. Sans ce système de bandes transportrices — qui s'étendait sur 17 km — de milliers de tonnes de carburant auraient été gaspillées. Malheureusement il n'était pas possible de l'emplacer partout. En ce cas, c'étaient les autobasculeurs de grand tonnage qui entraient en fonction. L'entreprise spécialisée de Mîrşa Sibiului a envoyé, ces dernières années sur les chantiers du canal plusieurs centaines de véhicules transporteurs de 16, 25, 50 et 100 tonnes.

Pour le trafic international

Réalisé grâce aux forces conjointes de notre pays — scientifiques, techniques, matérielles et humaines, — le Canal Danube — mer Noire est aussi une expression de la vocation du peuple roumain de s'employer à des constructions pacifiques, de collaboration et de coopération internationale, dans l'intérêt du progrès, de la civilisation et de la paix, pour le bien de tous les peuples du monde.

Conçue et exécutée en un moment d'évolutions économiques, politiques et militaires complexes et graves au plan international, la construction du Canal Danube — mer Noire est l'expression lucide et concrète de la responsabilité avec laquelle notre peuple engage le présent et l'avenir de notre patrie. La Roumanie plaide pour le développement des échanges économiques, matériels et spirituels, entre les pays, et, dans ce cadre, la construction du Canal prend l'allure d'argument important. On prévoit, pour l'avenir proche, la réalisation, dans le nouveau port de Constanţa-Sud, d'une zone commerciale libre: ainsi, l'importance du Canal croîtra également pour d'autres États. De même, dans les années suivantes, une ligne de ferry-boats sera mise en fonction sur la mer Noire, qui rattachera Constanţa à un port turc. Dans le contexte créé par la nécessité d'économiser les ressources énergétiques, il faut s'attendre à ce que cette nouvelle réalisation roumaine éveille un intérêt de plus en plus grand. Un exemple: la liaison mer Noire — Belgrad (ou Budapest, ou Vienne !) est asurée avec 24 h d'économie, — économie non seulement de combustible mais aussi du temps ! De plus, le trafic s'avère ainsi infiniment plus sûr.

Hommes d'aujourd'hui et de demain

Ainsi, le Canal Danube — mer Noire *existe*. Les lots, les brigades de travail et les équipes qui y ont travaillé essaiment maintenant vers d'autres chantiers. Les travaux de la ramification projetée. Poarta-Albă — Midia connaîtront un rythme plus alerte. D'autres grands chantiers de notre pays, la Centrale nucléaire-électrique de Cernavodă, le complexe hydroénergétique des Portes de Fer II, le futur canal Bucarest — Danube, le complexe urbain Uranus — 13 Septembrie de la Capitale, d'autres encore bénéficient déjà des ressources matérielles et humaines rendues disponibles. Ceux qui se rendent sur ces nouveaux chantiers ont maintenant une expérience professionnelle remarquable, car la construction du Canal Danube — mer Noire a aussi représenté une école de l'intégration sociale et professionnelle.

Des milliers de jeune se sont qualifiés dans cette branche des constructions. Il n'y a pas encore une statistique exacte du nombre des mariages officiés dans les localités où les constructeurs ont été hébergés mais on peut estimer qu'elles s'élèvent à plusieurs milliers. Près de dix mille enfants sont nés dans les maternités de Constanţa, Medgidia et Cernavodă ou dans celles organisées auprès des camps d'hébergement des chantiers du Canal: les enfants des constructeurs venus de tous les coins de notre pays.

Maintenant que presque tout est achevé, les milliers de constructeurs songent aux travaux futurs. L'ingénieur Ștefan Manu, le chef du chantier de Cernavodă du Trust Energomontaj-Bucarest a travaillé comme stagiaire aux Portes de Fer I, puis comme ingénieur au bureau d'études et projets des Centrales thermoélectriques de Brăila et aux centrales hydroélectriques des vallées de l'Argeș et de la Dîmboviţa — Clăbucet et Pecineagu. Maintenant, il quittera le canal avec toute son équipe et se rendra aux Portes de Fer II ou sur les chantiers hydrotechniques de la vallée de l'Olt.

Ion Amorăriţei, originaire de Drabani, est mécanicien spécialisé en forages. Il veut travailler au futur canal Bucarest — Danube, mais refuse de quitter la Dobroudja avant de se marier: il a 40 ans et n'accepte plus le célibat.

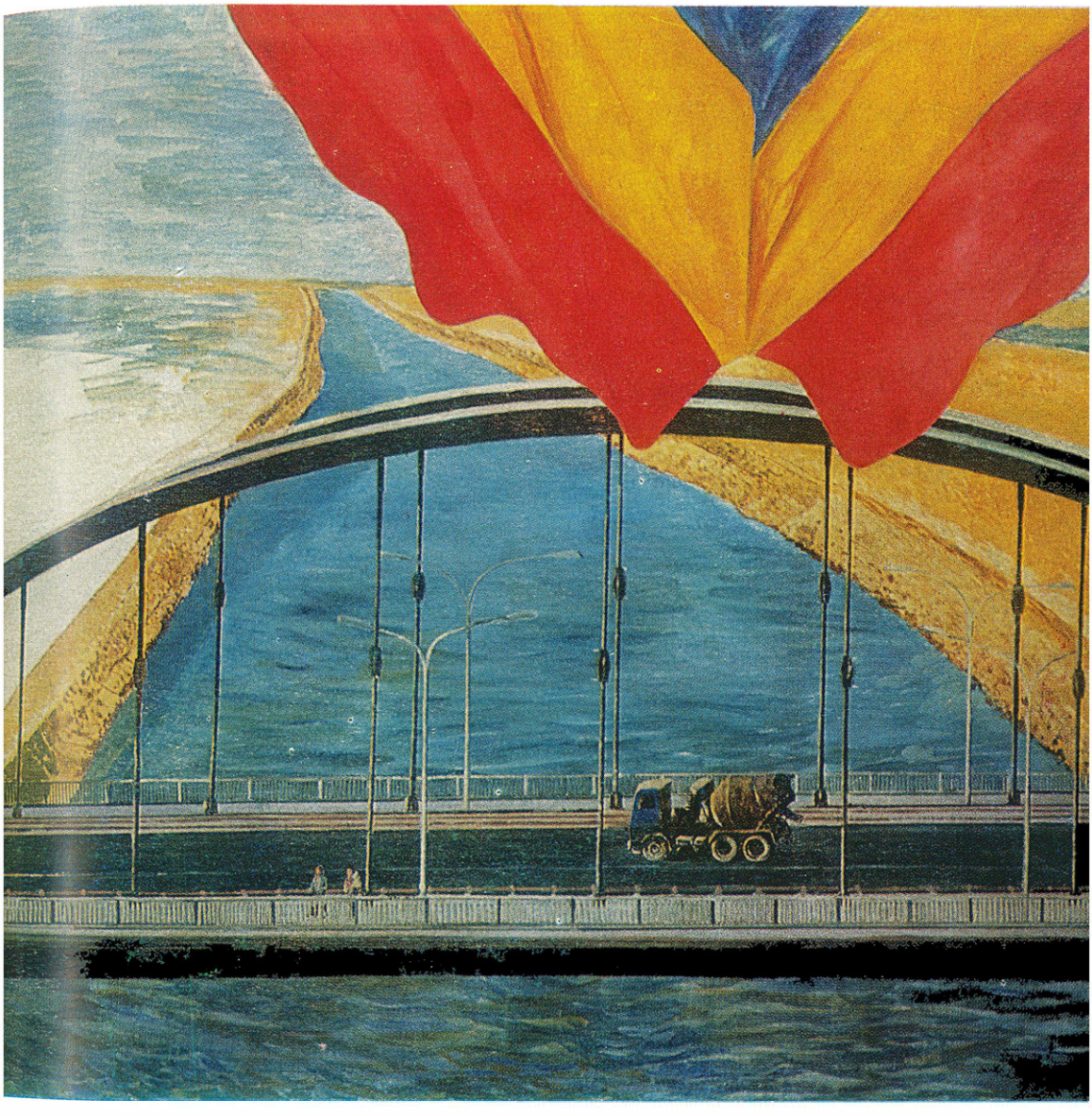
Marian Burghelea a 32 ans. Il est ingénieur et chef de lot et un grand sportif. Il a fait partie des équipes de rugby «Ştiinţa» — Petroşani et «Farul» — Constanţa. Au canal, c'est lui qui a dirigé le montage des chaudières énergétiques fabriquées aux usines «Vulcan» de Bucarest. Avec son équipe il se rend maintenant sur les chantiers de la Centrale nucléaire-électrique de Cernavodă.

Le premier navire maritime qui ait traversé les écluses du canal était dirigé par l'ingénieur Constantin Gurzu. C'était le navire d'explorations marines «Emil Racoviţă» qui s'acheminait vers le chantier de Drobeta-Turnu Severin pour réparations. Le passage à travers l'écluse a duré à peine 15 minutes. L'ingénieur Gurzu n'est pas né au bord de l'eau, mais bien dans une région de vignobles. Il s'est définitivement établi en Dobroudja et s'est intégré dans l'Administration du Canal Danube — mer Noire, déjà très importante. Quelques milliers de personnes y travailleront, beaucoup d'entre elles recrutées parmi les anciens constructeurs du Canal.

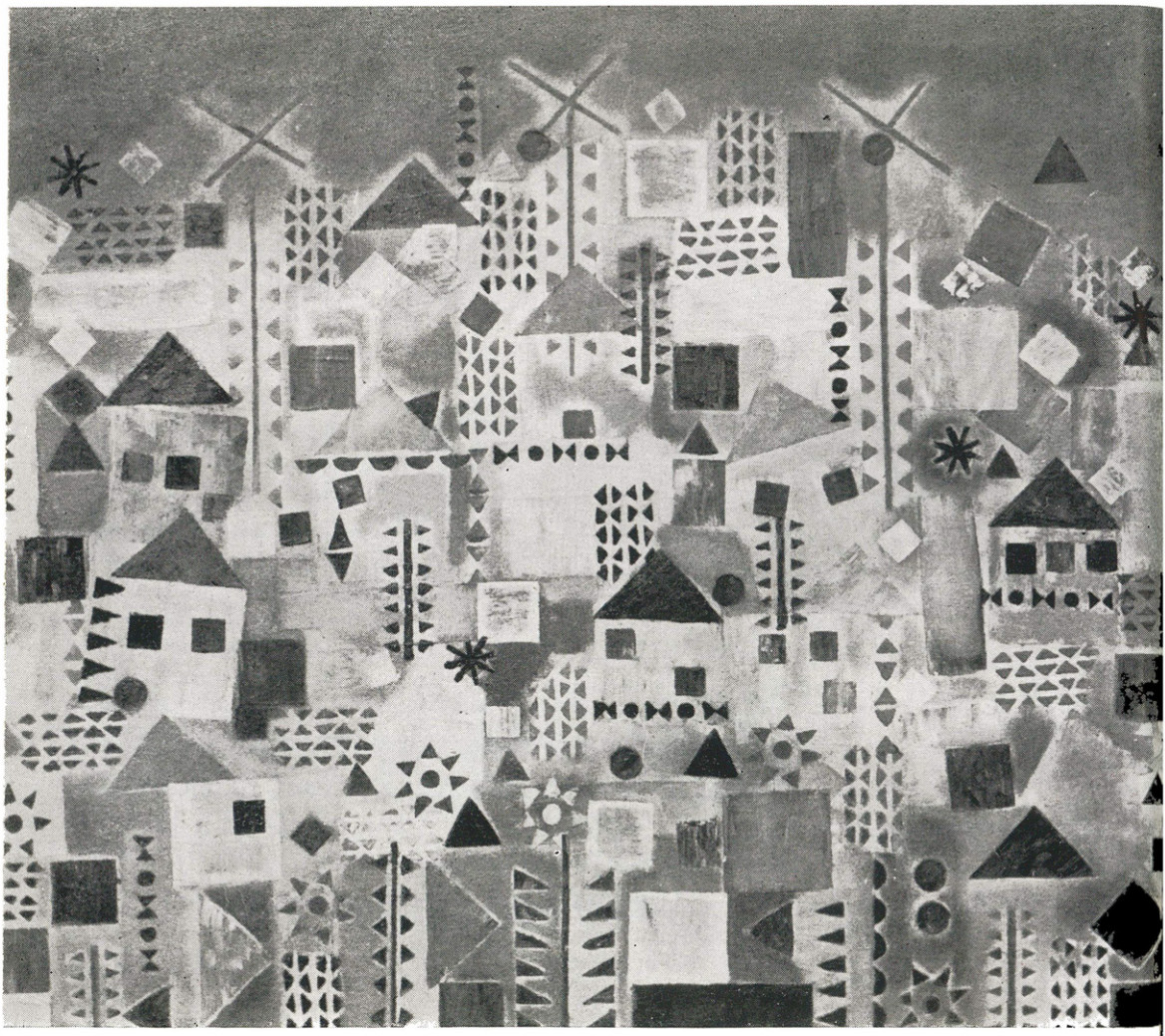
De l'ancien Chantier National des Jeunes qui a réalisé le tronçon qui va du km 45 au km 54 (7 000 personnes à l'époque de pointe), il ne reste plus à Cumpăna et à Straja que 500 au plus. De ces 7 000, 2 500 se sont déjà installé dans le nouveau camp de Năvodari et travaillent à la construction du Canal Poarta Albă — Midia.

Une image s'impose à mon souvenir, m'obsède. Près de la gare de Mircea Vodă se trouvait le centre d'un chantier de constructions hydrotechniques. Son chef, Gore Georgescu (qui avait travaillé en qualité d'ingénieur à Salva-Vişeu, Cluj-Napoca, Bistriţa et Galaţi) a pris sa retraite et s'est retiré à Focşani, sa ville natale. Les fonctionnaires ont quitté l'immeuble, partis vers d'autres chantiers. Les pièces sont vides, sans rideaux, sans ampoules, les sonneries stridentes des téléphones ne s'y font plus entendre. L'immeuble sera occupé par une autre institution, remis à neuf, utilisé pour d'autres buts, il deviendra peut-être la salle d'attente de la petite gare de Mircea Vodă où, comme le disait un confrère, seuls s'arrêtent les trains qui vont en dormant. Mais où se trouvent maintenant tous ceux, si nombreux, qui ont creusé le Canal dans le corps de la Dobroudja? Des milliers de tonnes d'outillages sont déjà transportées vers d'autres chantiers par voies routières ou par train. Après leur long travail au Canal certains doivent

EUGEN POPA :
Le Canal Danube-mer Noire (huile sur toile)



ELENA GRECULESI:
Le gai village (huile sur toile)



subir des réparations capitales, d'autres seront dévorés par les gueules des fours sidérurgiques. Mais les hommes? Des camions chargés de meubles, de vêtements, de livres et de vaisselle, avec des enfants endormis dans les bras de leurs parents roulent déjà à toute allure sur les nouvelles routes. Ce chantier . . . les chantiers déménagent. Mais chaque meuble et chaque livre est gros de souvenirs pour leurs propriétaires. Le souvenir des jours passés sur les chantiers du Canal. Les enfants n'ont pas encore la vocation des nostalgies, mais ils se rappelleront toujours qu'ils sont nés sur les chantiers du grand Canal, dans ce vaste périmètre fouillé par le fer et secoué par les explosifs, puis réaménagé en une construction pacifique — sujet de fierté pour tout un peuple.

En français par DOLORES TOMA

ION ANDREIŢĂ (n. 1939), journaliste, ancien rédacteur à la « Scînteia tineretului », **actuellement commentateur à la** « România liberă ». **Auteur des volumes de reportages** Le Miracle de la vie **(1970),** Chemins essentiels **(1972),** Collègues de génération **(1979),** Nature vivante à barraque **(1983),** L'Âge qui ne connaît pas d'éclipse **(1984). Prix de l'Union des journalistes en 1969 et Prix du reportage de la revue** « Luceafărul » **en 1975.**

Ion Andreiţă

MARIN DE TERRE

« Toute vitesse, en avant ! » « Stop, machines ! » « Toute vitesse !. . . » « Stop !. . . » Les mains courent frénétiquement sur les manettes, des conduits, des soupapes se ferment et s'ouvrent, elles appuient sur des boutons. . . Le tout rapidement, à un rythme de secondes, de fractions de secondes.

Et il fait chaud, et cela sent les gaz et l'huile brûlée, et le cerveau fume, et le cœur palpite, et vous n'observez même pas qu'une bosse a poussé sur votre front, qu'un énorme bleu s'étale sur votre bras, sur votre cuisse, tandis que la toile légère de votre chemise est devenue un fardeau difficile à supporter. Le bruit des moteurs, amplifié par le mugissement de la mer vous donne la sensation d'être tombé dans un piège sans issue. Ici, dans la cale des machines, la mer ne gronde pas comme on l'entend là-haut, sur le pont, elle hurle; on ne sent pas le bercement des vagues, on enregistre seulement des heurts étouffés, des coups, comme si on avançait en aveugle à travers des rochers et que les rochers s'amusaient à vous renvoyer de l'un à l'autre; pareils à des géants qui jouent à la balle. Et le navire grince, de toutes ses articulations, il semble se déglinguer, se défaire, et vous aussi vous semblez vous trouver soudain dans cet état, vous avez l'impression de vous désarticuler, et que tout s'en va au diable, se dispersant dans cette masse d'eau qui guette au delà des parois fragiles.

Mais vous vous obstinez, la main serre plus fortement la manette, vous rassemblez vos esprits, vous appuyez la main sur votre cœur pour en comprimer les battements et vous avez soudain la révélation que vous êtes fort, que vous êtes le plus fort, et à ce moment-là votre fatigue se dissipe, et s'il vous arrive aussi de penser à quelque chose de beau, vous vous sentez tout à coup bien, à votre aise. Et de nouveau, tout semble vous plaire et vous dites: « Eh oui ! ce métier de marin, c'est un métier diablement beau, et il n'est pas donné à n'importe qui de le bien connaître. »

C'est ce que vous vous dites, et vous vous souriez d'un air complice à vous-même, tandis que les mains courent sur les manettes et que les yeux scrutent les appareils indicateurs accrochés aux murs.

Qui est le jeune homme brun, le regard comme tourné vers soi-même, qui semble en proie à toutes les pensées du monde s'il faut en juger selon les expressions qui se succèdent sur son visage rond? Qui est-il et d'où vient-il, mais surtout, comment se fait-il qu'il se trouve là, dans ce ventre de feu où tout semble destiné aux grands affrontements que seule une forte passion pourrait apaiser?

Certes, on pourrait dire qu'il est lui-même effectivement et avant tout une grande passion, un sentiment farouche et dévorateur, puisqu'il ose engager le combat contre les forces déchaînées de la nature. On pourrait tout aussi bien le qualifier de jeune homme habituel, qui ne se distingue guère des autres jeunes gens de sa génération. Il se nomme Teodor Ranga, il est étudiant en troisième année, section mécanique, à l'Institut de marine « Mircea cel Bătrîn » de Constanţa. Que nous le retrouvions dans ce ventre de feu, destiné aux grands affrontements, ne signifie rien d'extraordinaire: le jeune homme en question effectue tout simplement un stage sur le navire de commerce « Sighişoara ». C'est sa première sortie en mer, la première fois que des responsabilités précises lui incombent auprès des moteurs, la première fois que l'on compte sur lui comme sur un membre de l'équipage. D'où, son émotion et cette crispation, cette agitation et cet état d'hébétude devant la lourde responsabilité à laquelle il doit faire face.

Car, jusqu'alors, n'est-ce pas, combien de fois n'a-t-il pas manœuvré ces manettes sous le commandement de l'officier-mécanicien? Il n'en est pas à son premier voyage. Il a déjà été en Chypre, en Italie, il est passé par le détroit de Messine et a contemplé le Stromboli qui vomissait ses flammes, il est arrivé aussi à Naples, *poi mori*, s'est photographié aux pieds du Vésuve et a envoyé du port de Latakia à ses parents une première carte illustrée de sa vie de marin.

Lorsqu'ils l'ont reçue son père a essuyé une larme avec le coin de sa manche, et sa mère s'est cachée pour ne pas montrer aux gens ses yeux humides, mais ils ne se sont pas encore accoutumés à la pensée que leur fils, leur unique enfant, a choisi le métier de marin. Il le voulaient aviateur ; « dans la branche », comme disait son père, technicien météorologue à l'aéroport « Mihail Kogălniceanu » de Constanța, qui aurait pu ainsi veiller sur ses atterrissages et ses décollages, se vantant devant les autres collègues: Çui-là qui veut atterrir? Mais c'est mon fils, il n'y a que lui pour décrire un arc aussi élégant. La mère, elle aussi technicien-météo, aurait voulu qu'il entre dans l'Aviasan, car elle, elle travaille à Tuzla, à l'aéroport Aviasan et soutient qu'il est infiniment plus beau de travailler là où l'on doit être toujours prêt à sauver une vie humaine. « Et puis, ajoute la mère, tu aurais été plus souvent à la maison, car les vols ne sont pas les voyages en mer, où l'on passe des semaines et même des mois, voire des années au loin. » Son fils avait vainement tenté de l'apaiser: « Voyons, je sais bien, moi, je ne suis pas si sotte, et j'ai des amies parmi les femmes de nos marins. »

Mais le fils a suivi sa voie et maintenant que tous ces souvenirs l'assaillent, qu'il tente d'écarter de sa main humide de sueur, lorsque les manettes tressaillent sous ses poings crispés et que son cœur bat à se rompre, il incline a donner raison à sa mère.

. . .Lorsqu'il rendit le quart, ses camarades sur le pont lui dirent qu'ils étaient passés par un front de tempête. Mais ni là-haut sur le pont, ni en bas, dans la cale des machines, personne ne remarqua cet instant d'hésitation. Son premier et dernier instant d'hésitation au cours de cette vie sur mer qui commençait pour lui.

« Camarades, nous levons ce verre pour notre chère patrie dont nous portons, par delà les mers et les océans, le message de paix et de collaboration, pour nos braves et actifs concitoyens, pour nos familles et nos parents qui, j'en suis persuadé, pensent à nous au cours de cette nuit blanche qui franchit le seuil de la nouvelle année, comme nous aussi pensons à eux. »

La salle à manger avait un air de fête, le cuisinier ayant fait preuve non seulement de goût dans l'assaisonnement des plats, mais aussi de qualités artistiques ! Il avait découpé dans du papier de couleur toutes sortes d'animaux et d'oiseaux, écureuils, canards, ours et renards, qu'il avait collés sur les murs, il avait confectionné des guirlandes et autres ornements qu'il avait accrochés au plafond ; avec un peu d'indulgence on aurait pu se croire dans le salon d'un restaurant de luxe.

Pour cet instant solennel, le commandant Nicolae Milu avait revêtu une chemise propre, blanche comme neige et tellement amidonnée qu'elle lui sciait le cou, et enfilé sa tunique. Les autres, ceux de l'équipage, avaient adopté une tenue moins sévère, ils avaient renoncé à leurs tricots rayés de bleu et avaient revêtu eux aussi des chemises blanches, propres, mais n'avaient pas eu le courage de mettre des vestes. Si bien que leurs manches retroussées et leurs visages bronzés, brûlés par le soleil, contrastaient avec la solennité de la fête. Tels qu'ils étaient, rassemblés autour de leur commandant, ils semblaient plutôt des sportifs entourant leur entraîneur — ou l'arbitre — avant le début d'une compétition, que sur le point de fêter l'heure du Nouvel An.

Le commandant trinqua avec tous les membres de l'équipage, ceux de quart excepté et trouva pour chacun une parole gaie, appropriée. Il s'était approché aussi de Ranga, mais voyant son visage grave, il réprima son sourire et lui dit simplement: « Bonne année, officier mécanicien III Teodor Ranga, soyez le bienvenu parmi nous. » Puis, ne pouvant s'empêcher de le taquiner, il ajouta: « Mes garçons, Doru est triste, il pense à son foyer, où il a laissé une femme et dix enfants ! C'est pour cela qu'il est si grave et agité. » Les autres rirent gaîment, car ils savaient tous que Doru Ranga n'était pas marié, qu'il en était à son premier voyage sur mer après la fin de ses études. Et ils plaisantèrent « le gosse ».

Mais les paroles du commandant, comme toute parole à deux tranchants, avaient touché le cœur des autres marins et calmé peu à peu leurs rires: chacun commença à penser à ses propres soucis, à sa femme, à ses enfants, à son pays.

Teodor Ranga était monté sur le pont du navire, au-dessus de la cabine de commandement. Mais ses pensées l'avaient aussi accompagnées et soudain le submergèrent. Il revit la fièvre des examens de fin d'études, la satisfaction des professeurs en entendant ses réponses: « Vous deviendrez un bon marin, lui avaient-ils prédit, quelques petites tempêtes et vous deviendrez un des meilleurs marins de la flotte roumaine. » — la hâte avec laquelle il avait voulu s'embarquer pour ce premier voyage, bien qu'il l'effectuât comme simple mécanicien; d'autres voyages suivraient, où il assumerait sa qualité d'officier, et d'ailleurs c'est en cette qualité que le commandant s'était adressé à lui. Il revit ensuite l'animation du port, du quai, les visages de ceux qui étaient venus les saluer au départ, des femmes surtout, tenant de jeunes enfants par la main, mais aussi des jeunes filles qui se forçaient à rire, en agitant des fleurs au dessus de leur tête. Pour lui, personne n'était venu; sa mère l'aurait bien voulu: « Je peux m'absenter pendant une heure du bureau, une collègue me remplacera », il avait refusé, doucement, mais fermement: il n'aimait pas les séparations avant les départs, quand il partait en vacances, il n'avait jamais laissé ses parents l'accompagner jusqu'au train. Et pour lui il n'y avait pas de fille qui agitât des fleurs. Si bien qu'il était demeuré l'homme le plus impassible de l'équipage, et le commandant l'avait constaté — « Eh ! jeune homme, jeune homme, le monde est à vous, et vous brûlez du désir de le conquérir. » Ce qui était parfaitement vrai.

Alors, pourquoi cet état, ses pensées qui tourbillonnaient dans son esprit, ses pas fiévreux sur le pont et sa tête tournée du côté des Dardanelle, cherchant selon des repères que seul son cœur connaissait, le Pont Euxin?

Il revoyait le trajet, étape par étape, mille par mille. Ils étaient passés par le Bosphore et la mer Égée, avaient traversé la Méditerranée, s'étaient arrêtés un jour à Gibraltar pour s'approvisionner, puis avaient pris d'assaut la zone des Canaries, riche en poissons. Et ils avaient pêché. Parce que c'était pour ce genre de navigation, qu'il s'était spécialisé. Pour la pêche océanique, et le « Galaţi », le navire sur lequel il se trouvait maintenant, était justement un bateau de pêche, un chalutier.

Puis, la nuit du Nouvel An était venue, la première qu'il eût passé sur mer. Elle était venue tout tranquillement, sans qu'aucun signe n'annonçât sa venue. Il l'avait toujours attendue comme une grande fête de l'hiver. Mais cela, qu'était-ce donc? une nuit du Nouvel An avec 30° de chaleur? se demandait-il, rageur, les pensées tourbillonnant dans son esprit, et la chemise trempée de sueur. Un écho lointain résonna dans ses oreilles; il lui sembla voir un sapin couvert de neige et une jeune fille haussée sur le bout de ses pieds pour atteindre ses lèvres et il entendit le bruit des verres choqués, d'autres bruits que ceux qu'il venait d'entendre; et il se vit encore, lui et la jeune fille, étroitement enlacés, insoucieux de la lumière qui s'était allumée et des personnes qui applaudissaient en riant autour d'eux.

— Que vous arrive-t-il, officier Ranga? C'était la voix du commandant qui s'était approché de lui sans qu'il ne l'entende. Vous ne vous sentez pas bien?

Il ne reprit que difficilement ses esprits. Il regarda l'homme devant lui: qui était-il et comment avait-il fait pour s'interposer entre lui et la jeune fille qu'il étreignait?

— Êtes-vous malade? demanda encore le commandant.

— Non, camarade commandant, je ne suis pas malade, répondit-il d'une voix altérée.

— Alors, que vous arrive-t-il?

— C'est la nostalgie, le regret, camarade commandant, je pense aux miens, répondit le jeune homme, légèrement honteux.

Un instant de silence. Le commandant connaissait cet état d'esprit, tous y passaient au cours de leur premier long voyage sur mer — et il s'était même étonné que Teodor Ranga ne l'eût pas ressenti jusqu'alors car il y avait trois mois depuis qu'ils n'avaient plus vu la terre, ils naviguaient en plein Atlantique, essayant de lui arracher le plus de poisson possible.

— Ne soyez pas gêné, nous passons tous par cela, lui dit le commandant en lui donnant une légère tape d'encouragement sur l'épaule. Il se retira ensuite lentement, et c'était au tour du commandant de se sentir légèrement gêné, comme se sent une personne qui veut en aider une autre, mais qui sait que toute aide est inutile.

...Quand le radiotélégraphiste du navire commença à recevoir les premiers messages de souhaits arrivée de Roumanie, Teodor Ranga se trouvait encore sur le pont. Il y avait aussi un radiogramme à son nom.

Par attachement au « Galați » et à son équipage, Teodor Ranga fit encore deux voyages à son bord en qualité de simple mécanicien, pas d'officier comme il se devait. Mais il n'y avait pas de poste d'officier libre sur ce navire et il avait accepté celui de simple marin, persuadé que sur le « Galați », il ferait sérieusement son apprentissage de navigateur.

Il apprit ainsi parfaitement son métier. C'est du moins ce que soutenaient les gens de la « Mer Noire », le chalutier sur lequel il s'était embarqué après le « Galați ». Tous disaient que l'officier-mécanicien III Teodor Ranga était un marin avisé, et que de plus il avait un flair extraordinaire pour diriger le navire vers les endroits les plus riches en poisson.

Les faits parlent d'eux-mêmes. L'un — des plus révélateurs — est qu'il a résisté à un voyage d'un an et dix jours, une sorte de record en la matière. Un an et dix jours entre mer et ciel, période pendant laquelle ils n'ont approché que de temps à autre le navire-collecteur, venu pour embarquer le fruit de leur pêche et le porter à la maison. Ce navire ne venait qu'une fois les quelques mois, et après son départ le silence et la monotonie se chargeaient de solitude.

La solitude s'intronisait, une solitude dont les tempêtes même ne réussissaient pas à avoir raison. Teodor Ranga se souvient que cette année-là une tempête terrible les avait surpris entre l'Islande et le Groenland, lorsqu'ils se glissaient à travers le détroit du Danemark, une couche de glace de cinq centimètres recouvrant le bordage du navire, pendant deux semaines, il leur avait fallu naviguer en coupant les vagues en travers, à moteur réduit. Et pendant tout ce temps, la solitude n'avait pas été rompue.

...Mais que de souvenirs ne peut-il évoquer de cet extraordinaire voyage ! Inclusivement une collision avec un autre navire, qui les obligea de s'arrêter 28 jours au Canada pour réparations. Il n'oubliera pas non plus le passage par le détroit de Davis, où la plus grande distraction des marins, le soir, était de capturer des requins. C'est là un art tout particulier qui n'est pas le fait de chaque marin. Ils confectionnaient un « hameçon » avec du fil de fer d'acier tressé, un hameçon retors, que l'on devait coincer entre les dents du requin pour pouvoir s'en emparer ; autrement, le monstre de quatre ou cinq mètres de long sciait le fil de fer de ses dents aiguës.

Les années passent, Teodor Ranga monte les échelons de son métier, il est maintenant officier mécanicien I, il a navigué sur de nombreux navires.

En 1973 il a pris part à la réception de « Polar IV », un navire collecteur d'une capacité de 600 wagons, qui fait le tour des chalutiers au travail et transporte le poisson en Roumanie. Mais il n'y retourne qu'une fois l'an et dans cet intervalle les équipages se relaient à Las Palmas, où ils arrivent par la voie des airs.

Le dernier navire sur lequel il a servi est le « Sinoë », un navire un peu fragile, avec lequel il essuie quelques tempêtes dans le golfe de Biscaïa et qu'il sauve d'un incendie.

En 1977, dix ans après son premier voyage sur mer, Teodor Ranga quitte la marine et s'engage au chantier du Canal Danube—mer Noire comme ingénieur. La raison? Simple et complexe à la fois: le loup de mer tombe

amoureux d'une infirmière de Constanța, Aurelia, et cet amour se transforme en mariage. Un fils leur naquit, Daniel-Cristian, qui sait déjà que « mon papa est ingénieur, au Canal », mais ne comprend pas pourquoi, le soir, il aime tant lui raconter des histoires avec des marins.

Le kilomètre 48, c'est lui qui l'a creusé. Jusqu'à la cote zéro. Lui et ses outillages. Et les ouvriers qui les utilisent. Avec Ion Bălulescu et Ion Coșa, juchés sur leurs excavateurs. Avec Grigore Chindriș, monté sur son bulldozer. Et avec Florea Manafu, le boute-en-train, qui lui lançait toujours en guise de plaisanterie: « Dites donc, camarade ingénieur-marin, que se passe-t-il maintenant en mer, hein? » Mais le camarade ingénieur-marin ne répondait jamais à ces plaisanteries, et pourtant ce n'était pas l'envie qui lui manquait de le saisir par le fond de ses culottes, de le pendre à un crochet et de lui demander: « Dis, voir un peu, Manafu, sais-tu ce que c'est que la mer, hein? avec quoi ça ce bouffe, hein? espèce de potiron éclaté? » Mais il ne réplique pas, il serre les mâchoires et vaque à son travail, le bon fonctionnement des outillages, car lorsqu'il est venu travailler ici, au Canal, il s'est porté volontaire pour le travail de mécanique le plus compliqué: entretenir et réparer les outillages lourds, bulldozers, excavateurs, dragues — sans lesquels le canal ne saurait être réalisé; et aussi les machines qui assurent le transport de la terre.

Teodor Ranga avait été un bon marin mais à terre aussi il fournit du bon travail et la bonne qualité de son travail a été reconnue puisqu'il a été rapidement avancé, il est maintenant le chef du secteur d'outillages lourds. Et bien qu'il ne se trouve plus en pleine mer, mais dans la plaine de la Dobroudja, foulant une terre ferme, il a revécu cet instant de poignante émotion, celle qu'il avait ressenti alors, à son premier voyage, lorsque ses mains se crispaient sur les manettes et que ses yeux fixaient les appareils indicateurs. Mais maintenant non plus, pas plus qu'alors, personne n'a saisi son court instant de doute, le premier et le dernier de sa nouvelle vie d'homme attaché à la glèbe.

Après le kilomètre 48, suivit le kilomètre 51, l'étape la plus dure à réaliser de tout le parcours. Il lui arriva de veiller des jours et des nuits sans répit, sur les bulldozers et les excavateurs, de les sauver de justesse dans les moments critiques... Entre les cotes 24 et 23, se souvient-il, les travaux ouvrirent une énorme veine d'eau qui jaillissait comme le sang d'un animal égorgé. C'est en vain qu'ils avaient tourné tout autour, essayant de l'obstruer, il a fallu qu'on fît venir des pompes puissantes pour pouvoir avancer.

Aux cotes 12 et 11, même situation. De même aux cotes 10 et 9. Puis, les eaux ont déferlé d'une cote à l'autre d'un mètre à l'autre, et eux devaient creuser sous l'eau, creuser et bétonner, cote par cote: 9—8—7—6—5—4—3—2—1—0.

La seule note de gaîté pendant ce farouche affrontement — authentique combat à la vie et à la mort — était la chanson du chauffeur Constantin

Bejenaru, qui semblait charrier de l'ouate dans un pays de contes, c'est du moins l'impression qu'il donnait, bien que sa chanson disait:

Tire au fusil, tire au canon !
Jamais plus ne trouverons
Un kilomètre 51 aussi bon !

L'ingénieur Ranga sentait ses forces renaître en écoutant cette chanson — et il redoublait d'efforts, et les cotes descendaient lentement: 9—8—7—6—5, de mètre en mètre, parfois de centimètre en centimètre.

Cinq ans avaient passé depuis que l'ingénieur mécanicien Teodor Ranga travaille au Canal. Les vents ont tanné sa peau, les pluies l'ont lavé, les tempêtes l'ont frappé et cependant la pensée la hante parfois que le travail sur terre n'est pas aussi dur que sur mer. Et pourtant, ici comme là le travail s'achève sur une tâche accomplie, le combat se transforme en victoire. Voici, le kilomètre 51 est devenu un souvenir, comme la tempête du Groenland. Il a été suivi par le kilomètre 52, puis par le 53, le 54, le 55 — mais ceux-ci non plus n'étaient pas plus doux, plus faciles à soumettre. Mais il les a soumis. Il les a soumis et les a domptés. C'est pourquoi, maintenant que son travail au Canal touche à sa fin, il se demande s'il ne ressemble pas à la navigation — et cela pas seulement du point de vue de l'importance et de la responsabilité. À tout bien prendre, des navires passeront bientôt par ici et il ne fait rien d'autre que de préparer leurs voyages futurs. L'eau douce du Danube se réunira à la larme salée de la mer et sa contribution à la réalisation de cette jonction est essentielle. Et qui pourrait soutenir qu'il ne demeure pas fidèle à la mer?

À cette pensée, la nostalgie le saisit. Il voit s'allonger devant lui les horizons d'eau infinis, il revit les nuits du Nouvel An sous une chaleur de plus de 30° Celsius. Comme en ce moment où, pour la première fois il écrit du canal une lettre à ceux qui sont en mer. Plus exactement, à son ami, Gheorghe Botea, officier-mécanicien en chef sur la « Bistriţa ».

« . . . je fais, ici aussi, du bon travail, je sens que je prends racines et que cette constance me rend utile. Parfois, j'ai même l'impression que je suis irremplaçable, ou que, en tout cas, un autre, à ma place, n'aurait pas aussi bien travaillé, même s'il se fût débrouillé.

. . . tu dois me comprendre, car je me confesse à toi comme à un frère, parce que nous sommes amis depuis longtemps, depuis notre première année d'études à l'Institut, amis très chers. . . »

En français par TEODOR SAULEA

ROMULUS LAL (n. 1935), après des débuts littéraires qui le recommandaient comme poète, a fini par opter pour la prose. A écrit des reportages parus dans les revues « Tribuna », « România literară », « Astra », « Luceafărul », « Vatra » **et dans les quotidiens** « Scînteia », « Scînteia tineretului », **etc. A publié les volumes de reportages** L'Épopée de la Transfagarachane **(1975, Prix du Comité Central de l'Union de la Jeunesse Communiste),** Opération Métro **(1981, Prix du journal** « Scînteia tineretului »), La troisième écluse **(1984), le roman** Le Cas d'Évelina B. **(1982) et quelques livres pour enfants.**

Romulus Lal

PARCOURANT UNE ROUTE...

Où commence et où s'achève la route que l'on connaît sous le nom de la *Transfagarachane?* Quelques milliers de personnes soutiendront qu'elle commence au barrage du lac de Vidraru. D'autres milliers assurent au contraire que c'est à Glăjăria Cîrtişoarei. Ceux qui pendant près de quatre ans se sont serrés les mains par dessus les crêtes, au milieu des nuages, au cours d'un effort suprême de construction, donnent à cette question, chacun sa réponse.

« La Transfagarachane commence au sud et s'achève au nord », disent ceux du Détachement-Sud... « La Transfagarachane part du nord et s'achève au sud », répondent ceux du Détachement-Nord.

Quant à moi, j'affirme: à question simple, réponse simple: « La Transfagarachane commence là où chacun l'a commencée. » Pour le soldat Epure, au sud, pour le soldat Dabu, au nord. Pour le soldat Laurenţiu Nicodim, à la terrasse même de sa maison de Cîrşa d'où il contemplait, émerveillé, avant de faire son service, le chantier qui avançait vers les hauteurs. Pour le contremaître Ghiaţă, au sommet de la montagne, à l'intérieur des rochers percés par le tunnel. La Transfagarachane est, selon les mineurs, le prolongement sur les deux versants du tunnel qu'ils ont creusé sous le pic Capra. Qui pourrait ébranler leur conviction?

Et je reviens et je dis: la Transfagarachane commence à l'antique Drobeta, à Apollodor. Ou, bien avant, dans les monts d'Orăştie, à la Sarmi-

zegetusa dace. Ou, peut-être, à Cernavodă, au pont jeté par dessus le Danube par Anghel Saligny.

Il est vrai que la Transfagarachane commence aussi à Curtea de Argeș, un peu au dessous du lac Vidraru. Aux échafaudages du légendaire Maître Manole de l'église de Curtea de Argeș, symbole de notre vocation de constructeurs, symbole du sacrifice sublime accompli pour assurer à l'œuvre son éternité.

Il n'en est pas moins vrai, cependant que la route s'ouvre aussi dans le village de Cîrțișoara. Le village de Badea Cîrțan, l'infatigable voyageur et paysan érudit, qui a entrepris à pied la longue route de Rome, pour aller coller sa tempe à la Colonne de notre ancêtre Trajan, afin de s'abreuver à la source de notre passé. C'est d'ici de Cîrțișoara, qu'il a passé les montagnes, peut-être même par là par où la Transfagarachane les traverse maintenant, afin d'aller rencontrer ses frères de l'autre côté des montagnes et de décharger son sac d'érudition roumaine, parmi eux, parmi tous ceux qui sont assoiffés d'histoire et de vérité.

La Transfagarachane commence à d'autres routes de notre pays et se verse dans toutes les routes de notre pays. Elle vient de loin et mène loin, jusqu'aux sommets qu'atteignent nos rêves.

Dans l'historique des travaux, rédigé par des techniciens, il est dit: « Aux indications de la direction du parti, on a étudié de 1967 à 1969 la réalisation d'une route qui relie le barrage de la centrale électrique de l'Argeș à la commune d'Arpașul de Jos, en traversant les monts Făgăraș. But: la création de nouvelles liaisons routières de communications entre la partie sud du pays et le Plateau de la Transylvanie; l'ouverture des bassins forestiers de ce massif; l'utilisation plus rationnelle des pâturages alpins; la réalisation d'un centre touristique de montagne, dans la zone du lac de Bîlea, où les sports d'hiver sont pratiqués sept mois par an. Se fondant sur ces études, la construction d'un chemin forestier de 91,5 kilomètres qui traverse les monts Făgăraș fut approuvée par décision gouvernementale du 10 décembre 1969, et il fut aussi établi que la plus grande partie des travaux serait exécutée par les troupes du génie du Ministère de la Défense Nationale. Au cours des travaux, on entrevit la possibilité de réaliser une route à deux bandes, qui corresponde aux caractéristiques d'une route publique. On constata aussi par la suite la nécessité d'exécuter des travaux de protection supplémentaires contre les avalanches. Et une nouvelle décision gouvernementale, du 8 février 1971, approuva les nouveaux indicateurs techniques et économiques de l'investissement. »

Présentation générale du tracé faite par l'ingénieur Teodor Guțu, chef de la branche nord:

« La Transfagarachane se raccorde à la DN 1, Bucarest — Oradea, à proximité de la commune d'Arpașul de Jos. Après 12 kilomètres environ, elle s'inscrit sur le versant du ruisseau Bîlea jusqu'à la Cascada Bîlea — cote 1 234 mètres — puis, en décrivant un grand lacet, elle surmonte la différence de niveau de quatre cents mètres, et se retrouve au dessus de la cascade.

De là, et jusqu'au lac Bîlea, situé 400 mètres plus haut, la route continue à travers la cuvette de Bîlea, en groupes de lacets, jusqu'à l'entrée dans le tunnel — cote 2 042 mètres.

Le passage dans le bassin de l'Argeş se fait à travers un tunnel de huit cent quatre-vingt deux mètres, à double bande, après quoi la route descend en lacets les versants du Pîrîul Caprei, jusque dans la vallée, à la queue du lac Vidraru. Puis, la chaussée se déroule sur le versant gauche du lac et se raccorde au couronnement du barrage. Cette route pour véhicules qui franchit les sommets des monts Făgăraş, est l'objectif routier le plus complexe et compliqué qui ait été exécuté dans notre pays. Atteignant la cote la plus élevée à laquelle les Carpates peuvent être franchis, plus de trente pour cent de cette route se déroule dans une zone de vide alpin, étant la seule chaussée de notre pays qui a rendu nécessaire l'exécution d'un aussi grand tunnel et des travaux spéciaux de protection contre les avalanches. En en dessinant le tracé les spécialistes ont également prévu l'accès aux points les plus pittoresques de la zone: la cascade de Bîlea, la cuvette du lac Bîlea, la dépression Berbecilor et Mioarelor, la bergerie « Capra » et autres. Il fallut quatre ans, soit 48 mois, pour construire cette route, bien qu'on n'y eût travaillé en réalité que 30, à cause des conditions de relief et climatiques. Car dans la zone du vide alpin, le terrain est couvert de neige pendant deux cent vingt jours par an, et l'épaisseur de la couche de neige atteignait dans les vallées des épaisseurs persistantes de plus de dix mètres. Des avalanches de neige se produisirent fréquemment et en été les pluies fréquentes et abondantes interrompaient souvent toute activité. Le niveau des précipitations atteignit jusqu'à mille huit cents millimètres par an . . . »

Nous montons de Glăjărie à la Cascade Bîlea. Nous passons par de grandes forêts de sapins et de hêtres. Au bord de la route, les branches des arbres sont brisées et les troncs brûlés comme après un bombardement. Ce sont les explosions provoquées pour disloquer les rochers qui ont produit ces dégâts. C'était inévitable. Des équipes de soldats abattent à grands coups de cognée les arbres défigurés. On en plantera d'autres. Les talus, maintenant désolés, se couvriront de végétation. On exécute des clôtures de branches flexibles, disposées en terrasses, qui maintiennent la terre plantée d'herbe, l'empêchant de s'ébouler. Je me souviens de ce que le colonel Nicolae Mazilu, le commandant du Détachement Nord m'a dit: « Tous les cinquante mètres un événement particulier a eu lieu — se souvenait-il — et chaque constructeur militaire ou civil a vécu au moins un moment particulier sur ce chantier. » — Je voudrais bien que nous nous arrêtions sur le parcours de la route aux points qui ont vu ces moments « les plus chauds » et qu'il me les raconte.

Il semble deviner mon désir et bien qu'il ne soit pas facile de faire parler Nicolae Mazilu, le fait de revivre dans l'esprit des instants et des événements déclenche ses souvenirs. Certains sont récents, d'autres datent du début des travaux. Maintenant, ce tronçon est presque achevé. Il est poli comme un miroir. Des soldats le balaient, comme s'ils balayaient la cour

devant leur maison. Ils construisent des parapets en tôle d'acier, ils les peignent en rouge et blanc. Nous arrivons tout près de la cabane Bîlea-Cascade. Une construction nouvelle, moderne, bâtie par les mêmes constructeurs qui ont fait aussi la route. Je demande à mon compagnon:

— Sur cette partie de la route, par exemple, qu'est-il arrivé de plus extraordinaire !

— Voyons, laissez-moi réfléchir . . . Oui, nous sommes passés ici par des instants inoubliables. Moi, le premier. Nous sommes maintenant au point nommé Ciuta.

En juin 1972 je m'étais rendu à une réunion de travail à la cabane Bîlea-Cascade. Elle ne prit fin qu'au crépuscule. La nuit était sombre. Je savais bien qu'il avait plu, mais je ne savais pas combien. Nous sommes montés en voiture pour redescendre à Glăjăria ou nous étions casés. Le colonel Musianu était avec moi. Après quelques centaines de mètres, nous constatons que la route était obstruée par un éboulement de terre récent. Le chauffeur dit qu'il pouvait passer. Je refusai. Je descendis pour voir exactement ce qu'il en était. Au même moment on entendit le bruit sinistre d'une chute de rochers. Nous nous enfuîmes dans la direction opposée, en criant au chauffeur de reculer. J'étais à une quinzaine de mètres derrière la voiture. Soudain, je marchai sur une pierre, elle roula sous ma chaussure, et je tombai dans un trou plein d'eau et de boue. La voiture se rapprochait en marche arrière. Je ne pouvais pas bouger. Musianu cria au chauffeur d'arrêter, mais il ne le comprit pas. Il crut qu'on lui disait de se hâter. Mes jambes ne m'obéissaient plus, tout simplement. Elles étaient comme paralysées. Je voyais la mort venir. La voiture s'approchait de moi et je ne pouvais faire aucun mouvement. Comme dans les cauchemars, quand on veut crier et que la voix meurt dans votre gorge, qu'on veut s'enfuir, mais qu'on a du plomb aux pieds. Encore deux ou trois mètres, et la voiture me rejoignait. Alors, grâce à un effort de volonté surhumain, je réussis à rouler de côté, à émerger du trou. La voiture s'arrêta, les roues bloquées, juste dans le trou où je me trouvais une seconde auparavant.

Comme pour oublier le plus vite possible cet événement, Nicolae Mazilu passe à un autre sujet.

— Les quatre premiers kilomètres, en amont de Glăjăria, ont été ouverts sous le commandement du lieutenant colonel Teodorescu. Ici, ce sont surtout les sources qui nous ont donné du fil à retordre. Elles jaillissaient sous les coups de pioche comme des geysers. Les Făgăraş sont imbibés d'eau comme une éponge. Ce n'est pas étonnant car il pleut beaucoup ici. Les travaux étaient souvent abîmés par les ruisseaux qui gonflaient la nuit, alimentés par des sources imprévisibles. Il nous fallait sans cesse refaire les terrassements, introduire des tubes, construire des ponts. De la cabane en amont, puis vers la cuvette de Bîlea, continue-t-il ses explications, les travaux furent repris par le détachement de dérochements commandé par le lieutenant colonel Florian. À chaque mètre que nous gravissions, les conditions devenaient toujours plus dures, le terrain de plus en plus accidenté. Les chevaux et les hommes ne réussissaient pas à transporter le matériel

nécessaire. Les outillages étaient eux aussi à la limite de toute capacité. La montagne semblait nous dire: il est interdit d'aller plus haut ! Nous devions la tromper. Mais comment, par quelles ruses? Tout simplement ! En attaquant cette portion de haut en bas, c'est-à-dire de la Cuvette de Bîlea à la cascade. Parfait. Mais comment faire monter là-haut les moto-compresseurs, les bulldozers, les autres outillages? Une seule réponse raisonnable: construire un funiculaire. Ce que nous fîmes.

Nous continuons notre chemin. Le tunnel est encore loin et je prévois que nous ferons assez d'arrêts. Nicolae Mazilu a beaucoup d'histoires à raconter. J'admire le paysage. Il a un aspect spectaculaire rarement rencontré. Nous sortons de la forêt. Nous voilà dans le vide alpin. Des rochers partout. Des sources, des ruisseaux d'une eau rapide et froide. Des genévriers et des roses des Alpes et à nos pieds, des précipices, des abîmes. Il nous faut pas mal de courage pour regarder en bas. D'autant plus pour rester accrochés pendant des heures à des cordes et pour travailler au dessus des abîmes.

— Nous nous rapprochons de la porte des soldats du génie, une zone qui nous a donné des cauchemars pendant des mois, dit le colonel.

Devant nous, deux tours de pierre se dressent par dessus les précipices, deux vestiges de montagne brisée. Elles auraient dû être dynamitées, mais les constructeurs les ont épargnées à cause de leur forme d'arc ou de pilier de porte, de leur symbole surtout. On appelle cet endroit la « porte du Génie ». Sa grandeur sauvage impressionne même nos compagnons bien qu'ils l'aient vue si souvent et que ce soit eux qui l'aient taillée.

Je me souviens de ce que le sergent Dabu Viorel de la compagne du capitaine Ion Nicolae me racontait à une autre occasion: « Nous avions un chauffeur, Ion Dorobanţu, je ne pense pas qu'il y en ait eu beaucoup de pareils sur le chantier. Il faisait cinq à six courses par jour de Bîlea-Cascade à Cîrţişoara pour apporter des aliments et des matériaux, sur une piste à l'époque presqu'impraticable. Il s'en allait par n'importe quel temps, le jour ou la nuit même, lorsque c'était nécessaire. Il n'a jamais eu d'accident. Pourtant, une fois, une de ses roues arrière s'est brisée. La voiture est demeurée penchée au dessus du précipice, le chassis appuyé sur le bord. Le soldat Dorobanţu n'a pas fait un mouvement. S'il avait sauté, la voiture se serait déséquilibrée et aurait roulé dans l'abîme. Il est resté là sans bouger pendant deux heures, jusqu'à ce que nous ayons pu amener un bulldozer pour le remorquer.

Les conditions d'existence n'étaient pas faciles. Nous avons construits nous-mêmes nos barraques, comme nous l'avons pu, nous nous lavions dans la Bîlea, même par vingt degrés de froid. Le jour nous ne sentions plus le froid. Un matin, j'ai glissé sur la glace et je suis tombé dans l'eau qui m'a entraîné sur une dizaine de mètres. La rivière est très rapide à proximité de la cascade. Mes camarades m'ont tiré de là tout raide. Les matins de tourmente nous n'allions pas travailler. Mais souvent la tempête nous rattrappait lorsque nous étions déjà en haut, loin de notre camp. Alors nous nous cachions dans les creux des rochers. Le printemps était la saison la plus

dangereuse. À cause des dynamitages que nous avions effectué l'hiver, les rochers se fendaient, mais ne tombaient qu'au printemps, quand le dégel s'amorçait. Nous étions tout le temps sur le qui vive, car si les avalanches de pierre et de neige commençaient, elles pouvaient nous surprendre. À Piatra Albă, nous l'appelions ainsi, car elle était formée d'un conglomérat de schistes blancs, ce que nous faisions le jour s'effondrait la nuit. Nous avons déroché là trois mille mètres cubes de rochers et non pas cinq cents comme le prévoyait le projet. Le talus cédait sans cesse et glissait vers le précipice. Nous creusions de plus en plus profondément dans le flanc de la montagne. Le moment le plus critique de la journée de travail était l'heure des explosions. On dynamitait quatre fois par jour, toujours à heure fixe. Alors, le travail devait cesser tout autour sur un grand rayon. On donnait l'alerte et nous nous retirions dans les abris. Une pluie de pierre commençait. Une pierre de trente kilos a été projetée à mille mètres et a perforé le toit de la cabane, puis le plancher entre les étages et s'est arrêté au rez-de-chaussée.

Nous continuos notre route. La voiture prend un virage à grand allure. Nous nous engageons dans les lacets des derniers kilomètres, ceux qui précèdent l'entrée dans le tunnel.

— Ces lacets, reprend Nicolae Mazilu, les regardant pour la quantième fois? avec le même ravissement — ne pouvait être construits que sur des murs d'appui. Sur des murs de pierre et de béton plus gros et plus solides que les murs des cités. Mais comment élever des murs de soutènement sur quatre niveaux superposés. Nous ne pouvions pas travailler tous à la fois. Les pierres heurtées par ceux qui travaillaient en haut auraient roulé sur les têtes de ceux d'en bas.

La solution, vite trouvée, fut cette fois-ci de travailler à tous les niveaux à la fois, mais sans superposer les points de travail. Pour cela, il fallait cependant tracer quelques pistes de service pour la circulation des hommes et des outillages.

— J'avais à peine fait mention de ces pistes, j'avais dit seulement qu'elles nous auraient été très utiles et quelques jours plus tard, — racontait le colonel, elles étaient déjà achevées. Le commandant du détachement de dérochements n'avait pas besoin de plus longues explications. Sans ces pistes de service, que l'on n'avait pas prévues, nous n'aurions pas pu achever les lacets à temps.

Les surprises désagréables ne manquèrent pas non plus sur ces cent derniers mètres. Plus petites ou plus grandes. Le soldat Călinoiu Jenică raconte:

— Ce printemps, le sergent Nicolae Goga avait reçu la mission d'abattre un coin de rocher qui était demeuré suspendu à une paroi entre les lacets. Il y a travaillé pendant trois jours. Moi, je devais me tenir ici, en haut, me tenir en rapport avec lui, lui passer les matériaux dont il avait besoin. Soudain, j'entends un bruit sourd. Le rocher où il se tenait s'était effondré sous lui. Le sergent Goga n'était plus nulle part. Lorsque l'équipe de sauvetage arriva, elle le trouva sur la rive, qui se reposait. Après sa chute, il était demeuré suspendu à sa corde, quarante mètres au dessus de l'abîme.

Il n'avait pas perdu son sang-froid. Il était remonté sur sa corde. Moi, je n'en revenais pas d'effroi . . .

Nous passons par le tunnel, sur le versant sud des montagnes. C'est le major Teodor Dodu qui nous y accueille. C'est lui qui y a conduit les travaux, du kilomètre zéro au kilomètre cinq, près de Baia, puis du kilomètre dix-huit au kilomètre vingt-deux.

— Racontez-nous, camarade Dodu, votre aventure avec le tronc de sapin que vous avez rapporté de la forêt pour construire le pont, lui ai-je suggéré.

Il la raconte avec humour:

— Vous l'avez dit, il nous fallait quelques sapins, pas un seul comme vous semblez le croire, pour construire un pont provisoire. J'ai pris cinquante gars, armés de bonnes cognées. Après avoir abattus les sapins et les avoir nettoyés de leurs branches, les soldats les ont amarrés avec des cordes et au prix de très grands efforts, les ont tirés un par un jusqu'à l'endroit indiqué. Je le répète, chaque sapin était tiré par cinquante hommes qui ahanaient dur pour pouvoir le faire avancer. Quelques jours plus tard, j'étais dans la forêt. Que vois-je? Deux ouvriers forestiers qui tiraient derrière eux un arbre deux fois plus grand que ceux que nous avions choisi. J'en demeurais pantois ! Comment deux hommes pouvaient-ils tirer seuls ce grand tronc, alors que nous tous n'avions pu le faire qu'à grand peine. J'ai bien regardé, et j'ai découvert la « philosophie ». Leur arbre avait été dépouillé de son écorce et glissait tout seul sur les feuilles sèches. Les deux hommes le retenaient surtout pour le diriger.

Le major parlait d'une expérience. Ou plutôt d'un manque d'expérience. Ni les soldats, ni les commandants n'avaient été placés dans des situations pareilles, n'avaient passé par de telles épreuves. Même si l'instruction des soldats du génie est rude, elle ne peut se comparer avec le travail réel, où toute la responsabilité est engagée. C'est pourquoi il se considérait un commandant favorisé. Il avait appris sur le chantier des choses qu'il n'aurait jamais pu apprendre autrement. Il avait appris surtout à bien connaître les gens et à s'entendre avec eux. Nous descendons à pied jusqu'à la bergerie « Capra ». Pour faire passer le temps, il nous reconte quelques histoires amusantes.

En mars, 1971, une avalanche a bloqué le chemin de Braia. Le major Dodu se trouvait dans une voiture que conduisait le soldat Nicolae Vulpe de Slătioarele-Vîlcea. Ne pouvant plus passer, le major a laissé le chauffeur près de la voiture et s'en est allé à pied quérir un bulldozer pour nettoyer la route. Il revenait vers la voiture lorsqu'il rencontra le soldat Vulpe mort de fatigue, qui courait vers le camp. Il ne pouvait même plus parler. Il avait couru pendant 12 kilomètres, sans s'arrêter. Ce n'est qu'une demi-heure plus tard que la parole lui revint. Il raconta au commandant qu'il s'était éloigné de la voiture, à quelques centaines de mètres, pour voir si le bulldozer ne venait pas, mais que, lorsqu'il avait voulu revenir auprès de la voiture il avait vu deux loups qui tournaient autour. L'un d'eux était monté sur la capote et regardait par le pare-brise dans la cabine. Le soldat s'était

effrayé et s'était enfui. Il disait qu'il n'avait de sa vie couru aussi vite, il lui semblait que ses jambes allaient toutes seules, comme un automate.

Nous continuons notre route. Nous arrivons au petit pont qui enjambe le ruisseau Berbecilor. Je me souvins d'avoir lu au commandement un rapport de l'ingénieur Vînă concernant une aventure qui y avait eu lieu. Je l'avais notée:

« Hier, 12 juin 1971, à la suite d'une pluie torrentielle, les eaux ont gonflé brusquement. Le ruisseau de Berbecilor commença à transporter de grandes quantités du stérile amoncelé à la bouche du tunnel, bloquant le petit pont du kilomètre 18,1 si bien que les eaux déferlèrent sur la route, menaçant de la faire s'affaisser sur une portion de plus de cent mètres. Au delà, trois militaires étaient isolés du camp. Il était presque minuit. Après avoir pris des mesures pour évacuer le camp en cas d'innondation, je me suis rendu sur les lieux, accompagné des soldats Avram et Dabija, les conducteurs du bulldozer, pour empêcher que la route ne s'affaisse. On ne pouvait pas pousser le stérile sous le pont parce que le bulldozer était trop haut. Alors, le soldat Dabija a eu l'idée de démonter sa cabine et il a pu, ainsi, ouvrir une voie à l'eau. Au bout de cinq heures, la route était sauvée. »

Maintenant, Teodor Dodu tient à me relater le record qu'ils ont établi pour finir la route, dans le secteur où nous nous trouvions. Je lui demande s'il peut parler de records sur ce chantier ou le déplacement d'une pierre même constitue une véritable performance.

— Bien sûr, m'assure-t-il.

Je l'écoute.

— Nous étions en crise de temps, à cause des tempêtes qui déferlaient sur le massif Piscul Negru depuis quelques semaines. Pour respecter les temps prévus, il nous fallait achever au moins trois cents mètres de route par jour. Un matin que la journée s'annonçait belle, nous nous sommes levés à quatre heures, trente soldats et moi, et outillés de douze camions-basculeurs, d'un bulldozer, d'un autogreider, de deux excavatrices et de quatre cylindres compresseurs nous nous sommes mis au travail. Nous étions en émulation avec la sous-unité de Braia, commandée par le major Vîrlan, et nous devions leur faire une surprise. Nous ne nous sommes reposés qu'à l'heure des repas. Lorsqu'un soldat n'en pouvait plus, il était remplacé par un autre, sans que le travail arrête. Et nous avons travaillé ainsi jusqu'à neuf heures du soir. Au lieu d'achever trois cents mètres de route, nous avons terminer un kilomètre, soit le double de ce que ceux de Braia avaient fait.

Dans la vallée, à nos pieds, s'étendent les eaux du lac Vidraru. La Transfagarachane s'est engagée le long de sa rive, en suivant les méandres, passant par dessus les ravines et les ruisseaux, les crêtes et les côtes qui descendent des hauteurs. La moitié de la partie sud de la chaussée se déroule au bord du lac.

Sur la rive opposée les constructeurs de la route ont bâti un très beau chalet touristique, style suisse. Avant de franchir le ruisseau Alunişul, nous nous arrêtons. L'ingénieur en chef nous montre une pierre sur laquelle sont gravés quelques noms: caporal Cornel Florea Munteanu, sergent Damian

DECEBAL NIȚULESCU:
La « Transfăgărășane » (huile sur toile)

VIOREL MĂRGINEAN:
Derricks (huile sur toile)

Dumitru Laza, soldat Gheorghe Elena-Ursu, soldat Vasile Pavel Negrea, soldat Ilie Ilie Sanda, soldat Ière classe Nicolae Al. Turtuba, soldat Ière classe Simion Simion Cuţ. Et une date: 8 juillet 1970. Puis Constantin Vînă nous invite sur le large pont à haute voûte, sous lequel coule un filet d'eau claire, et nous raconte le drame qui s'est passé là, à la date fixée sur la pierre.

— Une pluie torrentielle avait commencé, une de ces pluies, si fréquentes l'été, qui vous obligent à chercher un abri. Les soldats qui travaillaient ici se sont cachés sous ce pont. C'était un excellent toit. Ils ont allumé un feu et faisaient la nique à la pluie. Le ruisseau avait commencé à gonfler, les eaux étaient toujours plus troubles et plus tumultueuses. Mais le pont était large, le lit profond, il y avait de la place pour tous. Ils n'avaient plus que quelques jours à tirer avant d'être mis en disponibilité. Ils parlaient de ce que chacun allait faire, où il travaillerait, avec qui il se marierait, quelle maison il allait se construire. Absorbés dans leurs plans d'avenir, ils ne voyaient plus rien autour d'eux. Du reste, qu'y auraient-ils vu? La pluie s'était calmée, le ruisseau semblait moins gonflé, de toutes façons il ne montait plus. Il ne soupçonnaient pas ce qui allait suivre. Quelque part en amont un barrage naturel de pierres et d'arbres déracinés s'était formé, derrière lequel une grande quantité d'eau commençait à se ramasser. Lorsqu'il y en eut beaucoup, sa pression brisa le barrage et l'énorme quantité de liquide déferla vers la vallée à l'improviste, avec un bruit fracassant, comme si la montagne elle-même s'était jetée dessus. Des rochers furent brisés, des arbres déracinés, tout fut balayé. Seul le pont ne fut pas brisé, le pont de pierre qu'ils avaient construit et qui devait durer plus qu'une vie humaine, que la vie de plusieurs hommes . . .

Nous continuons notre route en silence. Personne ne demande plus rien, ne dit plus rien. Devant nous, on aperçoit le barrage du lac Vidraru par dessus lequel la route passe. Sur un roc élevé, au dessus du lac, une statue domine le paysage, en acier brillant, un homme qui tient un éclair en main, surveillant, semble-t-il, la naissance de la lumière engendrée par les eaux. C'est l'œuvre du sculpteur Constantin Popovici. Plus loin, on voit les ruines de la cité médiévale, juchée tel un nid d'aigles sur une cime de montagne que seuls les oiseaux peuvent atteindre dans leur vol. On se pose des questions sur l'énigme du transport des pierres sur le Nil pour la construction des pyramides égyptiennes, mais nous ne nous fatiguons guère à nous demander comment les paysans de Vlad l'Empaleur — si la légende est vraie, qui lui attribue la construction de cette cité — ont fait pour charrier jusque là-haut les pierres de ces murs épais et élevés, bâtis sur une cime inaccessible, et avec quel mortier ils les ont cimentés de manière à les faire durer par delà les siècles? Des ruines de cette cité on aperçoit au loin les tours du monastère de Curtea de Argeş. La Transfagarachane a disparu. Elle s'est fondue maintenant en aval de l'Argeş avec les autres routes du pays, avec son histoire et ses légendes.

LA TRANSFAGARACHANE a été construite dans la période mars 1970 — septembre 1974 par de jeunes ouvriers, paysans et intellectuels revêtus de l'habit militaire. Ils étaient aux années de la poésie et des premières amours. Le soldat Alexandru Duță venait des hauts plateaux de Bucovine et le soldat Nicolae Tarău des régions de la Biharia, le caporal Nicolae Goreanu s'est retrouvé sur les crêtes des Făgăraș venant de la plaine du Danube et y a rencontré le sergent Ivan Pavel, pêcheur des marais du Delta, le caporal Ionel Manița apportait le soir autour du feu son parler du Maramureș, y narrant des légendes qui content l'histoire de Dragoș le Fondateur, et le soldat Nicolae Horea sentait encore dans ses paumes la caresse des épis mûrs du Bărăgan.

La Transfagarachane a été construite par de jeunes ouvriers, paysans et intellectuels, par des constructeurs militaires et civils représentant toutes les provinces de Roumanie. Parce que tout ce qui se construit pour notre pays est l'œuvre de tout le pays.

Le mineur Petre Voinea y a été détaché d'une exploitation des Monts Apuseni et y a travaillé côte à côte avec le soldat Farkaș Francisc de Luduș, à dynamiter les rochers. Le contremaître Simion Ghiță a souvent eu à ses côtés sur la route de montagne, sa foreuse à la main, le sergent Baum Helmuth, un Saxon de la région de Sibiu; le soldat Ismail Naver est un Dobroudjan d'origine turqul, le soldat Costiniuc, d'origine ukrainienne, est de Sighet. La Transfagarachane a été réalisée par des constructeurs roumains, hongrois, allemands et d'autres nationalités parce que tout ce qui se réalise aujourd'hui en Roumanie est l'œuvre de tout notre peuple, indestructiblement uni dans son travail, ayant le même credo, et le même destin socialiste et communiste.

La Transfagarachane a été creusée dans les montagnes à l'initiative et sous la direction incessante du secrétaire général du parti, le président Nicolae Ceaușescu, et est l'émanation de la pensée et de l'intelligence créatrice des scientifiques, spécialistes autorisés, parce que tout ce que nous réalisons de glorieux et de durable en Roumanie, pour le présent et l'avenir de la Roumanie est notre pensée et notre action à tous, du Président au plus jeune ouvrier.

Quand il a répondu à l'appel du chantier des Monts Făgăraș, le soldat Gheorghiță Stan avait à peine dix-neuf ans. Son commandant, le capitaine Eugen Vasile Ionescu, était passé la quarantaine. Le chef du chantier, secteur nord, Dumitru Marcaș était passé soixante-quinze ans: « Bien que je sois depuis longtemps à la retraite, j'ai voulu travailler ici, pour ne pas être absent de la plus grande et la plus belle route que j'aie jamais rêvée. » La Transfagarachane a été construite avec tous les âges du pays.

Maria Basarab est venue sur le chantier avec son mari. Elle s'y est qualifiée et est devenue, comme le dit le colonel Nicolae Mazilu, la personne la plus habile à placer les coffrages pour couler les ponts. La Transfagarachane a été construite par des hommes mais aussi par des femmes qui ont soit participé effectivement au travail sur le chantier, soit travaillé à l'élaboration des études et de la documentation. Parce que tout ce que nous construisons, tout ce que nous forgeons pour nous et pour notre pays est l'œuvre des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, unis en un torrent d'énergies . . .

En français pas OLGA GALAȚANU

OPÉRATION MÉTRO

Un jour de l'été 1978, le groupe que vous dirigiez, M. l'ingénieur Cincinat Petculescu, a achevé la construction de la plus belle des entreprises auxquelles vous ayez participé jusqu'alors, comme vous-même l'avez reconnu, la mise en fonction de la station « Izvor » du métro, de Bucrarest, élégante, monumentale, un véritable palais souterrain. Vous étiez ému et heureux comme un enfant, parce que vous veniez de passer heureusement un nouvel examen, peut-être le plus difficile de toute votre carrière. Lorsque l'architecte fait abattre les échafaudages entourant l'édifice où il a mis tout son amour et toutes ses souffrances, il considère sans doute son œuvre avec la crainte bouleversante d'y découvrir des défauts, de constater que ce qui est sorti de son esprit et de ses mains n'est pas tout à fait parfait: soulagement et inquiétude, foi et doute, se mêlent dans son être, comme les eaux sous les seuils des montagnes. Lorsque le jardinier achève de bêcher et de planter son jardin, il tourne ses regards vers les semis et les plates-bandes alignés avec soin et habileté, et il ressent les mêmes sentiments contradictoires de contentement et d'incertitude, d'espoir et d'appréhension. Lorsque le poète met le point final au poème qu'il a longuement et péniblement composé, poli, lu et relu d'un bout à l'autre, il trouve dans son harmonie et dans son écoulement des désaccords, peut-être inexistants en réalité, mais que son exigence extrême lui fait entrevoir. Parce que l'éternelle insatisfaction qu'il ressent à l'égard de son œuvre est la condition morale essentielle du véritable créateur.

Une station de métro n'est qu'une station de métro, où les voyageurs attendent quatre-vingt-dix secondes tout au plus, un temps suffisant pour juger le travail de plusieurs années fourni par les constructeurs. Mais, pour vous, cette station était un début et c'est de sa réussite que dépendaient l'état d'esprit, le courage et la confiance de tous ceux qui n'avaient encore jamais exécuté des travaux souterrains, des stations et des tunnels de métro, mais qui n'en allaient pas moins continuer à creuser sous les rues et les maisons de notre ville le réseau de notre futur métro, tel que les spécialistes l'avaient conçu.

Le soir tombait. Vous auriez dû rentrer chez vous, où vous attendaient votre femme et vos enfants, vous reposer enfin. Mais l'émotion de voir enfin achevés les travaux à cette station était trop forte, et vous désiriez la consommer au milieu de ceux avec lesquels vous aviez partagé toutes les privations, toutes les amertumes et toutes les joies de la longue période que vous avez passé sur ce chantier du voisinage de la Dîmboviţa où tant de surprises désagréables vous avaient accueillies. Vous avez appelé le contremaître Ion Ghinea et lui avez proposé une promenade à pied.

« Allons voir, nous aussi, ce que nous avons réalisé au cours de tous ces mois. Tous ont vu notre œuvre, sauf nous. »

« Bonne idée ! » vous a répondu Ion Ghinea, et vous êtes partis tous deux à pied le long du tunnel, de la station « Elefterie » jusqu'à la « Piaţa Unirii », quelques bons kilomètres.

Vous avez marché lentement, vous arrêtant souvent, à chaque endroit où vous vous souveniez d'un événement, d'un incident au cours du travail, que vous tentiez maintenant de vous rappeler et de revivre. Car il y avait eu beaucoup d'incidents, tout autant que les surprises qui surgissaient du sol que vous fouilliez, les unes désagréables, les autres divertissantes, mais qui maintenant vous semblaient parfaitement naturelles. Au début, vous n'étiez pas très bien organisés, le groupe ne s'était pas soudé, assez de personnes ignoraient ce qu'étaient la discipline et la nécessité d'obéir aux ordres, elles oubliaient que vous travailliez dans une ville, sous les yeux de gens et des autorités, et alors vous vous êtes efforcé de les dominer, de les discipliner, d'éliminer les tire-au-flanc, d'imposer votre autorité, en payant de votre propre personne.

Vous aviez une vieille machine, une « Austin » avec nacelle et bras hydraulique, qui démarrait difficilement et retardait le travail et que le mécanicien avait toutes les peines du monde à mettre en mouvement. Sans elle, le travail avançait lentement et vous en étiez mécontent et inquiet. Vous avez eu une idée. Le lendemain matin vous vous êtes levé plus tôt que d'habitude et vous êtes arrivé au chantier une bonne heure avant les mécaniciens. Vous êtes monté sur le vieil engin usé, vous l'avez mis en marche, et à 7 heures, lorsque les autres se sont rassemblés, la machine était chauffée et fonctionnait parfaitement. Le mécanicien n'a eu qu'à la mettre sans retard au travail, et ce jour-là il n'y a plus eu de retard comme à l'accoutumée. Mais il n'a pas compris, ou n'a pas voulu comprendre ce que vous vouliez lui faire comprendre. Le lendemain vous n'êtes plus venu la chauffer, et la vieille machine et son mécanicien se sont de nouveau mis au travail avec une heure de retard. Le troisième jour, vous avez répété l'expérience. Lorsque le mécanicien est venu à 7 heures, la machine fonctionnait parfaitement. Il ne comprenait toujours pas. Vous êtes de nouveau venu dès l'aube. Il semblait avoir compris, mais ne disait rien. Le lendemain vous êtes de nouveau venu — pour la quantième fois? — une heure plus tôt au chantier pour continuer l'« expérience ».

Vous n'avez pas été peu surpris d'entendre, de loin, le bruit de la machine en marche, et lorsque vous l'avez rejointe vous avez constaté que le mécanicien était là, qui la promenait comme un cheval que l'on entraîne pour la course. Vous avez ri, tous les deux, et vous vous êtes réjoui d'avoir gagné un homme . . .

« Je pense que nous voici au kilomètre 3. Vous rappelez-vous ce qui est arrivé ici aux contremaîtres Agapciuc et Aldoiu? » avez-vous demandé à votre compagnon. Mais il l'ignorait, il était en congé à l'époque. Et vous lui avez raconté: « Près de l'installation « Kelly » qui creusait ici, il y avait un trou que nous avions rempli jusqu'au bord de boue bentonitique, afin de l'avoir sous la main. Le contremaître Agapciuc était, comme vous, en congé. Mais ce jour-là il était venu nous voir au chantier, histoire d'ap-

prendre ce qui s'y était encore passé. Il portait des vêtements élégants, chemise blanche et cravate, et semblait un inspecteur général. Il se promenait les mains dans les poches en sifflotant et n'a pas observé l'existence du trou plein de boue. Il y est tombé. Il s'est retrouvé en un clin d'œil noir de la tête aux pieds, la boue était même entrée dans ses oreilles. Ceux qui le regardaient se tordaient de rire. Il est sorti du trou, s'est jeté sous une douche et a revêtu les habits de travail d'un camarade. Enfin, les rires se sont éteints. Une demi-heure plus tard paraît le contremaître Aldoiu qui était allé jusqu'à un chantier voisin, à la recherche de matériaux. Il apprend ce qui s'est passé et veut voir de ses yeux le trou où Agapciuc était tombé. Mais, comme je vous le disais, on ne le voyait guère, il ne se distinguait pas beaucoup au milieu de la terre et de la poussière du sol. Et, soudain, voilà qu'Aldoiu « trouve » le trou. Avec ses pieds. On n'en voyait plus que le tête et les épaules. La boue, disloquée, avait débordé tout autour. « Vous l'avez trouvé? » lui demande calmement le mécanicien Georgescu. « Que le diable vous emporte d'empotés, cria Aldoiu, furieux. Vous ne pouviez pas le recouvrir? » Celui qui riait le plus, c'était Agapciuc... » Sur Agapciuc vous m'avez raconté encore une histoire. Un jour, le mécanicien de l'installation « Kelly » était tombé malade, et vous n'aviez personne pour la surveiller, personne qui s'y entendît. Le contremaître Agapciuc s'est offert spontanément: « Je m'en occuperai », vous a-t-il assuré.

Vous ne vous êtes pas opposé. Agapciuc était électricien et dirigeait un groupe d'électriciens, le meilleur de tout le chantier... Mais il était aussi extrêmement curieux et dès qu'il y avait près de lui un outillage ou une installation en fonction, il l'étudiait minutieusement et passionnément jusqu'à en connaître tous les secrets aussi bien qu'un spécialiste. Il connaissait donc parfaitement l'installation « Kelly ». Aussi longtemps qu'il en a pris soin, elle a très bien fonctionné. Vous étiez content, car, de cette manière le travail aux panneaux ne s'arrêtait pas, au contraire, le rythme était même meilleur. Pour vous, pour les constructeurs, qui vous trouviez en lutte acharnée avec les minutes, avec le temps, cela était important. Les discontinuités, les arrêts, les interruptions vous exaspéraient. Mais voilà qu'une équipe de contrôle surgit, et vous admoneste. Vous avez reconnu que Agapciuc n'avait pas la qualification professionnelle requise, mais, vous êtes-vous justifié, « en revanche, il a la compétence », — ce qui ne vous a pas épargné le blâme.

Une autre aventure amusante que vous m'avez racontée avait pour héros votre bon ami, Florea Cojocaru. On travaillait d'arrache-pied à la station « Izvor ». Vous aviez quitté le chantier pour une heure, juste au moment où un fonctionnaire de l'Administration des Biens Publics arriva inopinément. Il s'adressa, par hasard, à votre ami Florea.

« Qui est le chef, ici? »

Florea Cojocaru tira son casque sur ses yeux et répondit, tout gonflé d'importance:

« C'est moi ! »

« Votre nom? »

Il le lui dit, en détachant bien les syllabes. Le visiteur de l'ABP le passa sur un formulaire qu'il lui remit et s'en fut. Cojocaru prit le document et le lut tranquillement. C'était une décision par laquelle on la condamnait à une amende pour avoir sali une rue voisine, où circulaient les camions du chantier, avec leurs pneus boueux. Depuis lors, Florea Cojocaru ne s'est plus jamais arrogé le titre de chef.

Vous continuez votre promenade le long du tunnel, sans vous hâter, pour vous détendre et vour reposer.

« Je pense que nous sommes dans la zone de l'Hôpital-clinique », faites-vous remarquer au contremaître Ghinea, votre pensée s'envole aux événements qui s'y étaient passés.

Vous étiez alors à une grande profondeur, sous le lit de la Dîmboviţa. Les parois moulées se trouvent là sous une pression extraordinaire. Des signes indiquent qu'elles cèderont d'un instant à l'autre. Des craquements se font entendre. Tout va s'effondrer. Il faut intervenir en toute hâte. Les constructeurs n'ont plus le temps d'attendre le venue de nouvelles dispositions. Ils agissent sur leur propre initiative, doublent les étançons, remplacent ceux qui étaient détériorés, évacuent les outillages . . . L'effondrement des parois moulées fut empêchée. Mais au prix de quelles émotions, de quels efforts !

Tout près du pont Hasdeu vous êtes aussi passé par des moments très difficiles. Une paroi s'est effondrée pendant qu'on la coulait. Le risque de voir la Dîmboviţa déferler sur les constructeurs vous a épouvanté. Vous avez travaillé en état d'alerte, à force improvisations tout l'après-midi et toute la nuit. Le lendemain vous avez enfin réussi à couler une nouvelle paroi, définitive. Ensuite, les ennuis ont été presqu'oubliés parce que les satisfactions ont commencé. Toute la portion du tunnel qui s'étend entre la station de ventilation et l'entrée de la station « Eroilor » a été creusée avec deux outillages en un seul mois ! Une performance dont on a longtemps parlé sur le chantier. En tant que chef de groupe vous étiez fier de pouvoir compter sur des collaborateurs tels que le contremaître Ion Ghinea et l'ingénieur Pantelie Nedelcu, que Mihai Ciopotă, Ion Ungureanu, Enache Anghel, Constantin Măsală, et Ion Filipescu, sur tous vos charpentiers, bétonneurs, riveurs de ponts, serruriers, — spécialistes de toutes espèces et de tous les âges, qui avaient tous pour trait commun l'amour du travail bien fait.

« Nous voici au kilomètre 5 », dites-vous à notre interlocuteur, et de nouveau les souvenirs vous accablent. « Le 1er octobre 1975, ma carrière de constructeur de ponts prenait fin. Elle avait commencé en 1964, lorsque j'ai achevé mes études à la Faculté de Ponts et Chaussées de Iaşi. On m'a envoyé sur le chantier de modernisation de la voie ferrée Braşov — Predeal. De nouveaux ponts à construire, des tunnels à consolider, des remblais et des terrassements à refaire. Toutes sortes de travaux, de travaux difficiles, exécutés sous l'empire du temps, car la circulation ferroviaire avait été interrompue sur une des voies, mais pour tout au plus un mois. Un mois comme je n'en ai plus jamais vécu d'autre, pendant lequel on dormait et

on prenait les repos à pied d'œuvre, et on travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On exécuta pendant ce seul mois un volume de travaux qui, études de projet et analyses de laboratoire inclus, auraient dû durer pour le moins six. Nous avons tout fait à nous tout seuls, avec l'aide de l'ingénieur Sandu Florea, le chef de l'entreprise — un homme de cœur d'un caractère exceptionnel comme il n'y en a pas beaucoup — depuis les projets et les analyses de laboratoire et jusqu'aux moindres détails techniques. Puis, il y eut le pont de Rucăr, par dessus la Dîmboviţa, le premier que j'ai édifié après la fin de mon stage, mais aussi le plus imposant.

Ce qui a suivi? Mon transfert à l'entreprise de constructions de voies ferrées, le chantier N° 11 Bucarest, des travaux de consolidation sur la ligne Pantelimon — Căţelu, puis sur celle de Constanţa. Des travaux interminables, exécutés avec des gens de tous bords ignorant tout du métier et qui refusaient de rien apprendre, aujourd'hui ici, demain qui sait où, à l'affut de gains faciles. Pourtant j'ai réussi jusqu'à la fin à former un groupe de travail discipliné, conscient des responsabilités qui lui incombent. C'est avec ce groupe que j'ai construit le pont-basculant de Feteşti, une construction compliquée, qui nécessitait une grande précision.

J'ai vécu et j'ai travaillé pendant toutes ces années sous le signe de l'urgence. Tous nos constructeurs vivent et travaillent sous le signe de l'urgence. Comment en serait-il autrement? Si nous avions continué à nous développer au rythme des années d'avant la guerre nous compterions maintenant, sans doute, quelques décennies de retard . . . »

Ainsi, le 1er octobre 1975, vous avez été muté des ponts au Métro. On vous a confié la direction d'un chantier. Vous deviez couler au plus vite les parois moulées pour pouvoir construire un pont provisoire permettant de dévier les lignes de tramways. Tout retard étranglait la circulation aux carrefours. On vous a donné pour affecter les excavations des installations roumaines dont la fabrication venait à peine de commencer, dont on n'avait pas encore testé les performances et qui s'abîmaient souvent. Maintenant elles marchent parfaitement, on les a bien réglées, mais alors, elles vous ont donné beaucoup de fil à retordre. Vous ne pouviez couler qu'un panneau par semaine, tandis que le groupe voisin, celui de l'ingénieur Nedelcu, qui avait commencé le travail quelques mois auparavant réussissait déjà à en couler deux par semaine. Ceci a éveillé votre ambition et vous vous êtes proposé d'arriver non pas à deux mais à trois panneaux par semaines, ce qui signifiait un . . . « défi ». Tous savaient combien c'était difficile sinon impossible. Plus de mille panneaux ont été coulés, et chacun a son histoire, parce qu'on a creusé et coulé à l'aveuglette, sur un chemin accidenté, truffé de surprises, traversé de câbles téléphoniques, de conduits anciens et nouveaux et d'autres installations qu'il fallait transporter ailleurs ou refaire. Pourtant, dès la fin du premier mois vous avez atteint le rythme que vous vous étiez proposé. Vous souvenez-vous? Vous m'avez dit alors que dans votre secteur les outils et les installations ne se reposaient jamais, pas même une heure par jour, qu'ils passaient de main en main, d'une équipe à l'autre, en flux continu, en alerte permanente; on enfonçait des coins, on injectait

le béton, on creusait, montait les coffrages, enlevait les coffrages, pompait l'eau . . . Les habitants des maisons voisines interpellaient la nuit les constructeurs, leur criant de cesser le travail pour leur permettre de se reposer. Ils avaient certainement raison, mais c'est justement pour qu'ils puissent se reposer que les constructeurs se hâtaient tant, pour mettre un terme au bruit, à la saleté des rues, aux embouteillages, et ils ne prenaient même plus le temps de souffler. Il semblait que rien ne pût se faire sans ennuis et sans difficultés. La première semelle du radier a été coulée le 18 avril 1976: selon les graphiques de travail elle aurait dû l'être en juin. Les équipes voisines comprirent alors que tôt ou tard vous alliez les rattraper, récupérer votre retard, qui était pourtant considérable, et cela en dépit des outillages perfectionnés dont elles se servaient. Les vôtres, les roumains, avaient été réglés, et fonctionnaient maintenant admirablement. Mais vous aviez dû aussi, en été 1975, travailler pendant deux mois pour remédier aux dégâts causés par les innondations, qui ont été ainsi perdus pour l'exécution des panneaux en béton. Vous avez récupéré tous les retards et vous avez refait le pont « Mihai Vodă » plus vite qu'on eût pu l'imaginer.

Cependant, les difficultés augmentaient juste au moment où vous pensiez les avoir surmontées. Il y a eu cette maison pour laquelle vous n'aviez pas d'autorisation permettant de la démolir. Les démarches pour l'obtenir ont pris du temps. Il a fallu attendre la réponse. Que de temps perdu ! Puis, en creusant, vous avez débouché sur des galeries souterraines. Vous ne saviez pas à quoi elles servaient, mais elles ont englouti des tonnes de bentonite et vous avez perdu plusieurs semaines pour les combler (. . .)

Et ensuite, que s'est-il passé? vous ai-je demandé. Et vous avez continué à me parler de conduits ignorés et de surprises impossibles à prévoir.

« Nous creusions au dessus d'un conduit de ce genre et les sources jaillissaient de tous côtés, comme des geysers. Une nuit, dans un secteur voisin, un grand excavateur d'une quarantaine de tonnes a glissé dans la Dîmboviţa, le terrain s'étant affaissé sous lui. Il leur a fallu deux jours de peines pour l'en tirer avec des grues. Pour éviter un pareil malheur, nous avons monté des palplanches métalliques et avons travaillé sous leur protection. Nous trébuchions à chaque pas. La coupe de l'excavateur se heurtait au béton des conduits cachés qu'elle ne pouvait pas briser ou aux troncs de chêne qui, depuis les centaines d'années qu'ils étaient enfouis dans le sable, étaient devenus plus durs que le béton. Nous avancions très lentement et cette pensée nous fatiguait plus encore que le travail sans répit, nuit et jour. À cause de phénomènes complexes, on ne pouvait exécuter d'entretoisements dans les zones trop larges: ils n'y résistent pas. Il nous a fallu avoir recours à des ancrages difficultueux qui nous retardaient et étaient de plus très coûteux. Cependant, c'étaient l'eau et la circulation qui nous créaient les plus gros ennuis. Au pont de « Ştirbei Vodă » nous avons travaillé une fois de vendredi à dimanche soir sans rentrer nous reposer un seul instant afin de pouvoir le rendre à la circulation. Lorsque le maire

de la Capitale est venu lundi matin pour voir où on en était des travaux, les tramways et les voitures y circulaient comme auparavant. Il n'en croyait pas ses yeux. Après que nous eûmes franchi ce pont, nous pensions que rien ne nous arrêterait plus, que nous ne rencontrerions plus d'obstacles avant de nous raccorder avec les autres tronçons du tunnel. »

Ce ne fut là qu'un espoir vain, car les obstacles surgirent bien plus souvent que nous ne pouvions l'imaginer. Début octobre, par suite des pluies abondantes, le bouchon d'un canal collecteur céda — toujours ces maudits conduits ! — et nous fûmes menacés d'innondation. Une eau chargée de boue déferla, menaçante. Si elle atteignait le foyer du métro, que l'on venait de joncher de centaines de tonnes de pierres concassées sur lesquelles on se préparait à couler le béton, toute cette pierre aurait dû être retirée et soigneusement lavée de boue. Autrement, l'opération n'eût pas été possible. Car on n'acceptait pas le moindre rabais de qualité.

Seule l'équipe que vous conduisiez était capable de redresser la situation. Tel un seul homme vos soixante constructeurs sont intervenus pour arrêter, avec leurs mains nues au besoin, les torrents d'eau. C'était un samedi après-midi, où l'on ne travaillait pas habituellement, et il pleuvait à verse. Vous avez continué à creuser un peu plus haut, vous avez obstrué le canal, vous avez évacué l'eau et vous n'êtes rentré chez vous que dimanche matin. Heureux de constater qu'une fois de plus vous aviez remporté la victoire.

L'hiver est passé, le printemps est venu et votre tronçon du tunnel a été achevé en même temps que les autres. Beaucoup ont oublié que vous n'aviez pas commencé en même temps qu'eux, que vos conditions de travail n'étaient pas les mêmes, et la performance réalisée par vos constructeurs est peut-être passée inobservée. Mais ceci n'avait aucune importance. Il suffit que vous, l'ingénieur Cincinat Petculescu et les quelques centaines de constructeurs de votre groupe de travail, aient pu passer, devant votre propre conscience d'ouvriers, l'examen le plus dur que vous ayez jamais eu à passer jusqu'alors, comme vous-même l'avez avoué, un examen que vous vous étiez imposé vous-même. Le sentiment de triomphe que chacun d'entre vous a ressenti, a affermi votre confiance dans votre capacité humaine et professionnelle, et ce fut là la récompense le plus agréable.

L'heure doit être très avancée, maintenant, l'aube va bientôt poindre. Vous n'avez pas senti les minutes, les heures s'écouler. On aperçoit quelque part au loin une traînée de lumière: la station de voyageurs de la Piaţa Unirii. Vous semblez regretter que le voyage se soit déjà achevé.

Mais en parcourant cette nuit le tronçon du tunnel qui fut votre œuvre, vous parcouriez en fait une histoire séculaire, pétrifiée à l'intérieur du foyer de notre capitale d'où les têtes couronnées de nos voïvodes rayonnent, par-delà les siècles et les générations, d'amour viril pour leur pays et leur peuple. Cette ville n'a jamais connu le repos. Elle fut bouleversée depuis le début des âges, convoitée par des ennemis qui l'embrasèrent d'incendies meurtriers, ravagée par les tempêtes, les tremblements de terre et les innondations. Mais ses habitants la nettoyaient à chaque fois, la reconstruisaient, l'arrosaient d'eau vive puisée dans la Dîmboviţa et la faisait

s'épanouir, plus belle et plus riche que jamais. Mais jamais encore plus qu'aujourd'hui elle n'avait été aussi paisiblement labourée par les tranchants de vos outils de constructeurs, par les coupes des excavateurs, aujourd'hui où nous nous sommes proposés d'élever une capitale pour l'éternité, une ville de la joie et des rêves heureux. Notre pays vous connaît et chante vos louanges. Dans chaque pilier de béton ou de granit, dans chaque nouvelle maison, qui dresse ses étages vers le ciel, dans chaque édifice que vous nous donnez, nous voyons la statue d'un constructeur.

En français par DOLORES TOMA

ILIE PURCARU (n. 1933) a débuté en 1950 dans la revue « Contemporanul », **comme auteur de reportages littéraires. Parmi ses volumes de reportages mentionnons:** Harpes et eaux. Album danubien **(1962),** Âge nouveau en Olténie **(1963),** Escales vers nous-mêmes **(1966),** Feux dans la jungle **(1968),** À **5** km des Eaux Vives **(1974),** Parallaxes à Mioritza **(1978). De son activité de journaliste sont issus les volumes:** Un éléphant pour deux hommes **(1973),** La Roumanie — convergences à l'universel **(1975). Il a aussi publié un volume de vers:** Grand-mère Beps.

Ilie Purcaru

LA TERRE DE NOTRE ENFANCE

Petru Albişoru n'a guère plus de trente ans. Il est un des 17 000 habitants de la commune de Poiana Mare, dép. de Dolj, et l'un des 1 200 membres de la coopérative agricole « Viaţă nouă » (« Nouvelle vie », à laquelle a été conféré, au printemps 1975, le titre de « Héros du Travail Socialiste »). Petru Albişoru est « chef d'attelage » (il veille sur deux chevaux) à la ferme-légumière de la Coopérative; ce titre ne l'impressionne pas particulièrement mais ne le laisse pas non plus indifférent.

— Deux chevaux à soigner, c'est une responsabilité ! dit-il.

C'est un gars vigoureux, mal équarri, tel un boxeur de catégorie lourde, au visage agréable, franc, vaguement enfantin, comme l'ont les gens à cheveux blonds et à yeux bleus. Il a posé ses poings, collés l'un à l'autre, comme le font les boxeurs au repos, sur la table qui nous sépare. Notre conversation se déroule dans le bureau du président de la Coopérative, Alexandru Toană. Alexandru Toană est Héros du Travail Socialiste depuis 1974. C'est, lui aussi, un géant, plus haut de taille que Petru, plus mince que lui et, certainement, plus âgé. Il nous a cédé la table à laquelle nous sommes assis et il s'est retiré au fond de la pièce, s'est assis à son bureau, et s'y est plongé dans ses registres.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé chercher du travail en ville?

Il me scrute d'un regard attentif et se tortille sur sa chaise, ne comprenant pas mes intentions.

— Ceux de votre âge, du moins beaucoup d'entre eux, fuient le village...

— Moi, ça me convient, ici.

Il a dit « ça me convient », et pas « ça me plaît ». Ce n'est pas, me suis-je dit, une réponse qui témoigne de relations sentimentales très serrées entre l'homme et le village, entre l'homme et la terre. C'est une réponse de commerçant. Peut-être est-ce mieux ainsi. Du moins pour notre conversation. Nous vivons, n'est-il pas vrai, dans une époque réaliste et, s'il s'agit d'être réalistes...

— Vous gagnez bien, à la coopérative?

— Oui.

Un regard furtif vers Alexandru Toană qui, absorbé dans ses papiers, ne nous accorde pas la moindre attention. Puis, à voix basse, un murmure:

— Très bien.

— Combien, par mois?

— Ben, en argent liquide, dans les quatre mille.

— Et combien de votre famille êtes-vous à travailler?

— Ben, moi, ma femme et les vieux... quatre personnes. Les gosses sont petits. La fillette a neuf ans, le garçon, dix. çui-là, Costel, nous aide, il est vrai, mais seulement sur notre lot.

— Votre lot personnel?

— Notre lot personnel, oui.

— Trente ares?

— Trente, oui.

— Et vous en tirez aussi quelque chose...?

— Bien sûr. J'y ai mis du maïs. Il y a aussi un bout de vigne...

— Et des tomates-primeurs — grogne de derrière son bureau Alexandru Toană, sans lever la tête. Ils les portent à Craiova et même à Lugoj. Il lui faudrait, pour les transporter, une voiture. C'est pour quand la voiture, eh ! Albișoru?

— À vos ordres, cam'rade président, c'est pour l'année prochaine, répond le jeune homme, comme un soldat à son supérieur. Il s'est légèrement soulevé derrière la table, prêt à se mettre au garde-à-vous. Je me suis

inscrit, et l'année prochaine ce sera mon tour. Si vous vouliez bien dire deux mots à qui de droit, on l'aurait plus tôt...

Toană, toujours plongé dans ses papiers, remue les lèvres au dessus d'eux, avec une sorte de piété, comme s'il murmurait une prière. Il a dû appuyer sur un bouton car on entend une sonnette tinter et une jeune fille en jupe courte, perchée sur de hauts talons, surgit dans l'embrasure de la porte.

— Fais-nous du café ! dit-il. Ces diableries de comptes me rendent fou...

— Ça ne va pas? ai-je demandé.

En vain. Mon second interlocuteur s'est replongé, instantanément, dans ses comptes, comme un nageur qui disparaît dans une eau profonde. Son visage est redevenu rigide, impénétrable, très loin de nous. Entre temps le café est arrivé, — si vite? ! — Il est très bon.

— Vous disiez, ai-je repris, en me retournant vers le jeune homme, que votre lot personnel vous rapporte aussi quelque chose...

— Bien sûr...

— Combien de maïs en tirez-vous?

— Nous ne l'avons pas encore cueilli.

— Mais l'année passée? Par hectare?

— Disons comme ça, dix ou onze mille...

— Et celui de la coopérative?

— Disons huit et quelque...

— Il y a une différence... vous la saisissez?

— Je la saisis, bien sûr... Mais vous, que saisissez-vous?

— Les terres de la Coopérative sont irriguées, autant que je le sache.

— Oui, deux ou trois cents hectares, presque tous irrigués.

— Votre lot ne l'est pas, mais vous en retirez davantage. Votre récolte de maïs de l'an passé, c'est un record.

— Oh ! un record... Il y a trop de records dans l'air ! Ce n'est pas un mot, cela, record...

— Je ne comprends pas... Vous n'aimez pas ce mot?

— Non, vraiment, je ne l'aime pas. C'est un hasard, mettons un caprice Ce n'est pas là notre affaire, à nous qui travaillons.

— Qu'est-ce qui est votre affaire?

— La récolte.

— Ah ! bon... Et que plantez-vous encore chez vous, en dehors du maïs et de la vigne?

— Nous avons planté de la betterave. Là, je vous prie de retenir que la Coopérative s'en est mieux tiré. Et puisque vous aimez ce mot, eh bien ! là, on peut vraiment parler d'un record. Ils ont récolté 76 000 kilos par hectare, en fait même 76 410. C'est pour cette récolte que nous avons obtenu l'étoile d'or et qu'on nous a donné le titre de héros.

Ses yeux bleus brillent d'une fierté qui n'est pas feinte. Et où entre aussi une lueur de défi. Il m'a jeté ces paroles à la tête comme un boxeur son gant. Je ne le relèverai pas. Comme ma compétence en matière de betteraves est réduite, revenons au sujet de notre discussion, c'est plus sûr.

— Vous dites que vous êtes content à la coopérative, que vous encaissez de belles sommes...

— D'autres en encaissent de plus belles encore.

— Quels autres?

De nouveau un rapide regard vers Toană, une brève hésitation, puis, d'un ton décidé, une sorte de « tant pis ! », qui se veut un défi, et la voix plus forte que ne le réclame la distance qui nous sépare:

— Ceux de la zootechnie, ils gagnent bien mieux. Ils ont des rétributions supplémentaires, en sus de la norme, de trois à neuf cents lei en plus par mois, du bon argent comptant.

— Mais ils travaillent pour cet argent... C'est un travail dur !

— Qui parle de travail? Ai-je dit que leur travail est peinard? Qui se plaint de travailler? Moi pas. Donnez-moi tout le travail que vous voudrez, je ne m'en plaindrai pas, je...

Il attend, laissant la phrase en l'air. Il voudrait, on le sent, que quelqu'un l'interrompe et, bien entendu, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Mais la pause continue et je dois y mettre fin:

— Y en a-t-il d'autres qui gagnent bien?

— Ceux du vignoble. Et ceux des pêchers. Cent cinquante-sept hectares de vigne et de pêchers, une bonne vigne et d'excellentes pêches, c'est nous qui les avons plantés, ceux qui s'en occupent touchent des rétributions supplémentaires, sept à huit cents lei par mois, c'est de l'argent, ça... Je sais bien, excusez-moi, ce que vous allez me dire, que le travail est dur, que le pêcher est délicat, pour ne plus parler de la vigne qu'il faut arroser jusqu'à neuf ou dix fois, mais quant à moi...

Le jeu devient captivant. Je grommelle un « tztz » émerveillé et je continue à verser de l'huile sur le feu:

— Qui est-ce qui gagne encore aussi bien?

— Ceux des branches annexes.

— Ces annexes...

— Attendez, ce n'est pas si simple ! Ça rapporte bien, ça rapporte du bel argent, et quand on a de l'argent on peut s'acheter tout ce qu'on a besoin, des machines, des engrais, payer les gens à temps, ne rien devoir à personne, donc pas d'intérêts à payer, pas d'ennuis... Comptons un peu: il y a neuf personnes à la menuiserie, dix à la charpenterie, quarante pour les briques et quarante aux constructions, c'est-à-dire ceux qui fabriquent les maisons... Celui qui veut se faire une maison les embauche, ça lui revient meilleur marché qu'avec des gens du privé, la Coopérative y gagne et les ouvriers aussi.

— Mais vous, à la ferme légumière, que faites-vous?

— Je suis chef d'attelage, je vous l'ai dit, j'ai deux chevaux, mais en fait je mets la main à la pâte partout où c'est nécessaire.

— Ça marche, la ferme?

— Ça marche. En '70 la production était de sept cents tonnes environ. Cette année, elle est de deux mille. Ça pourrait aller mieux. Vous savez, ici aussi il faut bosser. Dès l'aube et jusqu'à la nuit.

— Alors, dis-je, je renonce à une question...

— Quelle question?

— Je voulais vous demander ce que vous faisiez pendant vos loisirs, mais si vous dites que vous travaillez tant...

Il me lance un long regard. Il semble, je me demande pourquoi, soudain devenu suspicieux.

— Mais pourquoi voulez-vous savoir ce que je fais pendant mes loisirs?

J'éclate de rire:

— Voyons, laissons tomber... ce n'est pas grave.

Il se met à rire, lui aussi, tant que les larmes lui montent aux yeux. Il s'est détendu si vite que je suis tenté, un moment de penser que la suspicion avait été simulée, qu'en fait c'est moi, celui qui est tombé dans le piège.

— Bien sûr, ce n'est pas grave... qu'est-ce que ça veut dire, des loisirs? Se reposer? Nous, ceux de la campagne, peut-être êtes-vous au courant, nous nous reposons le mieux en travaillant. C'est ce que mon père dit toujours. On a voulu l'envoyer pour une cure d'eaux, mais il n'est pas allé. Mais en fait, pourquoi vouliez-vous poser ce problème des loisirs?

— Parce que vous, vous êtes un des jeunes gens qui sont restés au village. Beaucoup s'en vont à la ville, parce que le village, disent-ils, ne leur offre plus ce qu'il désirent, est devenu trop petit pour eux.

— Ah! je comprends... Chez nous, à Poiana, les choses sont différentes. Allez à Caracal, à une quinzaine de kilomètres d'ici, eh bien, vous n'y trouverez guère plus que chez nous. Nous avons un cinéma, un restaurant, des bistrots, un stade, un club, trois foyers culturels, du pain — il y a cinq boulangeries ici, et des magasins, plus de vingt, me semble-t-il. Nous avons aussi, sachez-le, même un magasin culturel et sportif, même qu'un de mes parents en a été éhabi, quand il est venu nous voir. Il disait qu'il n'y en avait pas de pareil à Caracal. Nous n'avons pas de magasin de pièces de rechange pour voitures...

— Allez-vous souvent au cinéma?

— Guère... J'suis casanier, moi.

— Ça y est! — la voix d'Alexandru Toană nous fait tressaillir. Les comptes sont achevés! (S'adressant à moi): Nous allons faire une excursion en autocar. Nous irons à Salonta, visiter leur Coopérative, j'y ai des amis, puis on ira en Moldavie, du côté de Piatra Neamţ, et ensuite jusqu'au bord de la mer... Quarante personnes se sont inscrites. Moi je cherchais le quarante-unième, que je ne trouvais pas sur les listes, où est-il donc passé, que diable! (Au jeune homme): C'est toi que je cherchais, Albişoru! Pourquoi ne t'es-tu pas inscrit?

Le jeune change de visage, visiblement embarrassé. Il ouvre ses poings, les serre à nouveau. Le regard de l'autre est coupant comme un rasoir.

— Ben... J'ai expliqué au camarade... j'suis casanier, moi...

— Moi, je dois partir, dit Toană, et il se lève. Ne m'en voulez pas, mais je dois fermer la barraque ici... (à Albişoru). Eh bien, puisque tu te dis casanier, puisque tu aimes ta maison, invite donc le camarade chez

toi ! Voyons, un peu de savoir-vivre, que diable ! Offre-lui un bout de fromage, un oignon, il doit avoir faim, moi, je n'ai pas le temps, sinon je l'aurais fait moi-même.

— Bien sûr ! s'exclame Albişoru, soulagé, en se levant d'un bond. Bien sûr ! venez, j'habite tout près.

Une heure plus tard, j'entre dans la maison de Petre Albişoru. Une grande maison, cinq pièces (« c'est moi qui l'ai aggrandie et remise à neuf », me renseigne Albişoru), une maison à l'aspect imposant, peinte en jaune discret, avec une « marquise », c'est-à-dire une large terrasse vitrée à piliers de maçonnerie, précédée d'un jardinet ; derrière elle, le potager ; dans la cour, sur la gauche, les attenances: un hangar, un poulailler, la soue du porc, l'étable. Sa femme et ses vieux parents travaillent aux champs. Les gosses jouent dans la rue. Ils veulent nous emboiter le pas, mais sur un signe de leur père, ils se retirent. Nous entrons.

Dans la pièce où l'on prend les repas il fait bon et frais. Une télé « Astronaut » sur une petite table. Des meubles de bonne qualité, un tapis roumain tissé à la main. Petre Albişoru met le couvert avec des gestes d'expert. Du fromage, des oignons, des tomates, de la viande froide, du vin. Du vin rouge de Poiana Mare, des vignobles de la Coopérative. Nous avons aussi de l'eau-de-vie, dit Albişoru. Mais elle est faible. (Ici, on préfère le vin, nous sommes dans une région viticole, les Olténiens étant, selon l'expression d'Arghezi, les « méridionaux des Roumains », et ceux de Poiana Mare, en tant que méridionaux des Olténiens ne peuvent boire, bien entendu que du vin... uniquement du vin). Vous pouvez boire tant que vous voulez de ce vin, me dit mon amphitryon, en remplissant mon verre, vous ne vous soûlerez pas, vous serez juste un peu gai. La gaîté, ce n'est pas l'ivresse, elle ne vous embrume pas l'esprit, elle parle aux sens, mais vous laisse l'esprit libre. Le vin, une petite fête où l'on boit du vin, m'explique Petre Albişoru, vous donne un autre aperçu des choses, une vision plus large et plus colorée de la vie, vous en dévoile les sens.

Nous buvons le muscat rouge, et je tente d'obtenir une vision plus large et plus colorée des choses.

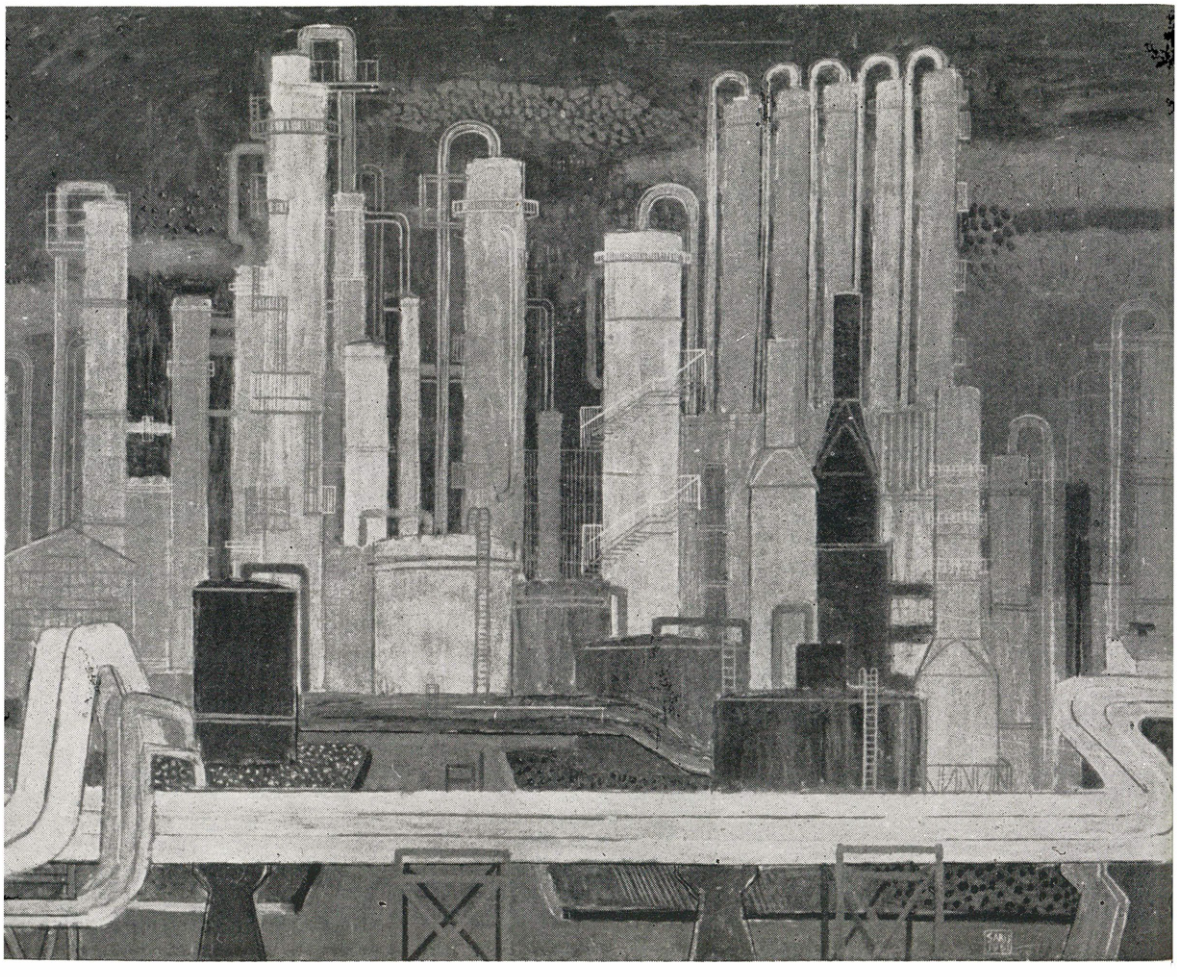
J'essaie de comprendre, par exemple, ce qui attache tant Albişoru à son village. Nous sommes seuls, il n'y a pas de témoin. Nous sommes dans sa maison, « agrandie et modernisée par lui », le vin est bon, il délie les langues. Oui, ça lui « convient », la vie au village, ça lui « convient » de travailler à la Coopérative, on y gagne bien, il s'achètera une voiture... Il travaille depuis qu'il était gosse. Il a travaillé, comme tous les gosses de l'endroit, « depuis qu'il a été capable de soulever un joug de terre ». Il a été, comme tous les enfants de l'endroit, à la fois un enfant gâté par ses parents (« tout ce qu'il y avait de meilleur à table, c'était pour moi et pour mes frères ») et un frustré (« le vieux n'a jamais voulu m'acheter un cartable, il le pouvait, il avait quatre hectares, mais non, disait-il, pourquoi jeter l'argent par la fenêtre, un sac en poil de chèvre est tout aussi bon... »), toujours à hésiter entre « il faut » et « je veux ». Il voulait aller se baigner, mais il devait garder la vache. Il voulait apprendre, étudier davantage, mais

il a dû se contenter de quatre années d'école car il y avait beaucoup à faire aux champs et pour soigner les bêtes. Ils se sont inscrits dans la Coopérative en 1959. Depuis, les choses vont mieux, ils gagnent davantage en travaillant en accord global que ne leur rapportaient leurs quatre hectares. Et c'est mieux aussi de ne pas devoir sans cesse sauter d'un travail à l'autre, fais ceci, fais cela, cours garder la vache, cours étriller le cheval, puis casse du bois, ensuite tu empoigneras la charrue... « Maintenant, j'ai mon travail à la ferme-légumière, j'le fais. J'le fais bien, un point c'est tout. »... S'il aime la terre? Vous employez de nouveau des mots de ce genre: record, loisir, amour de la terre... Ça ne se dit pas. Ça se sent et ça se fait. À sa femme non plus il ne lui a pas dit « je t'aime », il l'a embrassée, l'a prise pour femme et la ramenée chez lui. Ça, ce ne sont pas des choses qui se disent, elles se font. Bien sûr, c'est vrai, il s'occupe beaucoup de son lot personnel, un morceau de l'ancienne terre de ses vieux. Il le travaille bien: ces quelques ares lui rappellent son enfance, toutes les fois qu'il s'y rend, il se sent enveloppé par l'atmosphère d'autrefois, un air soudain devenu léger, il redevient enfant, il lui semble faire un beau rêve même lorsqu'il sent, à ce moment et en ce lieu, deux tendances lutter en lui, comme si quelque chose se brisait, il ne sait comment l'expliquer !? Il lui semble revivre un certain moment, un certain seuil, qui a existé, lorsque quelque chose s'est brisé, lorsque dans la structure et l'âme de l'enfant quelque chose a surgi soudain, lorsqu'est né l'adulte, l'homme mûr, lorsqu'il a eu conscience de sa maturité, et ce quelque chose l'a saisi insensiblement, l'a soulevé, dirait-one et un beau jour, l'a complètement expulsé du cercle de l'enfance. Sa sorti, de l'enfance a coïncidé avec l'adhésion de sa famille à la coopérative agricole. Ceci, c'est-à-dire leur nouvelle vie, devait inévitablement se produire, de même qu'il devait, lui aussi, inévitablement, passer ce seuil, devait sortir de l'enfance. Cette dualité qu'il revit quand il revient sur la terre de son enfance est celle de l'entre-deux-âges, les moments d'hésitation avec ses tendances divergeantes. Nous sentons tous parfois le besoin de fuir vers là, vers le cercle de soleil et de rêve de l'enfance, mais la victoire de la maturité est définitive et implacable.

Oui, il restera là, il restera au village. Il n'est pas le seul. Il y a dans sa famille (une grande famille qui compte dans le seul Poiana Mare une vingtaine de membres) une trentaine de jeunes de son âge, qui pensent comme lui. Ils étudieront mais demeureront paysans, non par incapacité d'étudier, on peut le faire partout, à n'importe quel moment dans les fabriques de Caracal, au bout de quelques mois on devient ouvrier qualifié. Mais il demeurera paysan parce qu'il aime ça (cette fois il a dit « j'aime » et pas « ça me convient »), parce qu'il sent encore en lui, mais oui, ne riez pas, ce sont de grands mots mais il n'y peut rien, il sent encore en lui l'enfant d'autrefois. Ce qui persistera de ce sentiment, lorsque tout changera, lorsque la commune deviendra une ville? On dit que cela se passera dans quelques années, au cours du quinquennat prochain. Ceux qui sont paysans, qui sont nés paysans, c'est-à-dire eux tous, vont former une ville à eux. C'est-à-dire qu'ils mèneront leur vie et leurs affaires pour le mieux, selon leur idée.

ION NICODIM :
Le Pain (huile sur toile)

GHEORGHE ŞARU:
Paysage industriel (huile sur toile)



Ils ont quelque chose à réaliser, ici, non pas en un autre endroit, c'est ici qu'ils vivront, pas ailleurs, ils ne seront pas des « urbains », comme le sont ceux de Craiova et de Caracal, ils seront des « urbains » (ou des « ruraux », le mot ne compte pas) d'un nouveau type, comme ne le sont pas ceux de Caracal ou de Craiova. Ils seront d'un type social nouveau. Ils seront eux, ceux de Poiana Mare.

— Ce n'est pas très clair, n'est-ce pas, camarade?

— Mais si, c'est clair !

Il sourit un peu de travers. Sa voix est un peu pâteuse. Nous ne nous voyons plus que difficilement, le soir est tombé, nous avons bu un grand cruchon de vin, un second a surgi à sa place comme par miracle... Quelque chose vacille autour de nous. Le seul appui ferme, c'est le cruchon.

— À la vôtre !

— À la vôtre !

— Buvons pour le jour de demain, lui dis-je, pour le provoquer. Buvons pour la future ville de Poiana Mare.

— À la sienne !

Il vide son verre. Ses yeux sont redevenus clairs, bleus, son sourire franc, sa voix ferme.

— Lorsque vous reviendrez visiter notre ville, je vous promènerai partout, avec ma voiture.

Il fait une grimace de plaisir à l'idée des joies qui m'attendent.

— Peut-être, dis-je, versant de nouveau de l'huile sur le feu, que la ville sera différente de ce que vous imaginez...

Il sourit. Un sourire enfantin, légèrement absent, ses yeux semblent s'ouvrir vers l'intérieur.

Possible, semble dire son sourire. Mais quelque chose en restera. Changé, ennobli, enrichi par d'autres organisations de la vie, mais il en demeurera quelque chose. Il restera la terre de mon enfance. Et ceci est essentiel.

En français par RADU TOMA

GYÖRGY BEKE (n. 1927), écrivain, journaliste et traducteur de nationalité hongroise, rédacteur à l'hebdomadaire « A Hét », a débuté en 1945. Auteur des romans Les Cercles des vagues **(1965)**, Éclair circulaire **(1967)**, Solitaire dans le crime **(1969)**, Au-dessus d'eux, les montagnes **(1980)**, La Porte de la maison Haynal **(1982), des volumes de prose courte** Le Jeudi des amours **(1970)**, Piuliță **(1983). Une partie de ses reportages sont réunis dans les volumes tels que** Casser des noix **(1964)**, La Rivière noire **(1974)**, La Loi des eaux **(1977)**, Notes du Maramureş et de Satu Mare **etc. D'autres volumes parus:** Recherches sur nous-mêmes **(essais, articles, 1972)**, Sans interprète **(entretiens, 1972)**, Veress Sándor **(monographie, 1976). Lauréat des prix de l'Union des Écrivains pour traductions du roumain en hongrois (1970) et de prose (1978).**

György Beke

LA CAUTION DE LA BEAUTÉ

Il y a quelques jours, j'ai eu affaire dans deux usines. La première est une fabrique flambant neuve: le travail vient à peine d'y commencer, cette année, tandis que l'autre... J'allais écrire que l'autre aussi pouvait être considérée comme étant nouvelle, mais voici qu'à y compter de plus près, elle peut se vanter d'un passé d'une vingtaine d'années déjà. Les feuilles du calendrier de l'industrie se succèdent à un rythme rapide, ici, dans nos contrées: une usine de dix ans passe presque pour être « ancienne » — à tel point les nouvelles, les jeunes, se développent et prennent de l'avant. Les ouvriers des deux usines sont « jeunots », ils sont entrés dans le monde des fabriques après leurs premières pérégrinations ou venant directement des villages et, bien qu'ils ne se connaissent en général que par ouï-dire, ils ont un trait commun, un signe particulier qui caractérisait jadis seulement les « vétérans »; je l'ai repéré dans les deux usines. La venue à maturité de l'ouvrier se serait-elle accélérée au même rythme que celle de l'industrie?

La randonnée entre les deux usines m'a valu aussi un souvenir touristique inoubliable, assez proche des impressions recueillies dans les fabriques en question. C'est des Gorges de Bicaz et de Lacul Roşu que je veux parler, un spectacle qui éveille à la fois tension et apaisement...

Je suis parti de Gheorghieni où je m'étais rendu, attiré par la bonne réputation de la fabrique de meubles. Ce n'est pas la meilleure de l'endroit

et pas la meilleure de l'industrie du bois non plus. Il semble que la plaine du Gheorghieni avec ses champs cultivés repose toute entière entre les bras des montagnes et des forêts, que le bois et le champ aient constitué depuis tous temps les sources d'existence de l'homme de Gurghiu. Mais, dans la région des scies circulaires, des cognées et des ouvriers forestiers, souvent évoqués dans les vers de Salamon Ernö, cette fabrique est peut-être la première qui prétende se livrer à un travail presqu'artistique. Les meubles sont difficiles à réaliser et l'exigence accrue et le souci pour une qualité supérieure constituent « un facteur de production » décisif, même lorsqu'il s'agit d'une production en série, même si la production annuelle représente vingt-deux mille mobiliers complets et même si le plus dur du travail est effectué par les outillages et les machines modernes. Ou est devenu justement maintenant un facteur décisif.

Je déchiffre l'itinéraire sinueux de trois destins humains, guidé par des souvenirs un instant ressuscités. Trois destins — sur six cents. Dans l'ordre alphabétique: Ambrus Andras, 35 ans, né à Ciumeni; Bartalis Antal, 41 ans, également né à Ciumeni; Szabo Bela, 35 ans, originaire de Borsec. Pour respecter la hiérarchie de l'usine c'est Szabo Bela, que je devrais mentionner en premier, car il est contremaître, tandis que les deux autres travaillent depuis peu à l'usine, bien qu'ayant un passé assez considérable d'ouvriers forestiers, comme la plupart des hommes de Gurghiu. Mais leurs destins sont assez différents. Szabo Bela a suivi les cours d'une école professionnelle, il est menuisier qualifié à Gheorghieni et a travaillé pendant six ans à la fabrique de meubles « 23 Août » de Tîrgu Mureş qui l'a envoyé à une école de contremaîtres. Il a travaillé ensuite à Oradea.

— J'ai appris qu'on construisait une fabrique de meubles. Eh bien, me suis-je dit, c'est pour moi qu'on la construit !

Il se tait brusquement, comme si pareilles effusions lyriques n'étaient pas dignes d'un contremaître. Mais les destins continuent à parler: les destins des deux autres hommes de la région de Gurghiu. Leur village, Ciumeni, est le berceau de nombreux ouvriers; la plupart des navetteurs de la fabrique en proviennent. Ils vont et viennent par bus.

— On dit qu'on trouve des gens de Ciumeni jusque sur la lune, dit Ambrus Andras, sans ciller ses yeux verts. Il n'a pas plaisanté.

— Mais vous n'y êtes pas allé, sur la lune...

— C'est vrai, je n'y suis pas allé. Mais s'il me fallait additionner les kilomètres que j'ai parcourus... il n'y a pas un seul recoin de ce pays que je n'ai traversé... Nous avons abattus tant d'arbres, qu'ils suffiraient à bâtir dix villes.

— Les villes ne se construisent pas en bois.

— Éh ! manière de dire... une habitude. Chacun mesure le monde selon son métier.

C'est ainsi que j'écoutais se dérouler et s'entretisser les fils des destins et des vies humaines avec l'existence de l'usine. Un peu plus tard, me voilà causant avec Florica Moleşteanu, originaire de Braşov, un des ingénieurs de service. Elle effectue ici son stage: c'est son premier poste. Le fil

de sa vie mène tout droit de l'université à l'usine. Autrement dit — c'est elle-même qui l'affirme — la fabrique est une sorte de « seconde université ».

— On a la tête farcie de chiffres, lois de la physique et connaissances théoriques. Puis, la vie vous confronte à des problèmes très simples et pourtant très compliqués.

— Pour lesquels l'expérience individuelle vous fait encore défaut.

— Oui... Savez-vous, ma vraie joie, c'est de résoudre des questions de ce genre car je suis plus consciente alors de la capacité que j'ai acquise que lorsque je dois simplement transposer en pratique une « copie » de la théorie. L'usine est un maître.

— L'usine, c'est l'unité entre l'homme et la machine.

— La machine n'est partout que la machine. Moi, j'ai beaucoup appris de ces gens.

— Par exemple?

— L'exigence. Ici, chacun accomplit le travail qui lui revient comme si chaque meuble qui sort de ses mains était destiné à orner sa propre maison.

— Souvent, les gens du Gurghiu passaient d'un chantier à l'autre, parfois simplement pour gagner cent lei de plus, conclut Bartalis Antal. Les gens pensent à leurs gains, même ici, chez eux. Moi, lorsque je me mets au travail, je ne pense plus du tout à l'argent que je vais encaisser. Je veux que le travail soit bien fait. Je travaille au polissage. Eh bien ! alors, que ça brille ! Et lorsque tout est fin prêt, je caresse le poli avec ma paume, tout doucement, comme un souffle, comme si je touchais une plaque de verre fragile. Pour moi, c'est un ravissement...

Est-ce le charme de la beauté qui opère là? La soif du beau naît de l'âme — mais est un produit du travail. Un rapport entre l'homme et son travail. Sans doute, cette soif du beau embellit aussi l'homme. Spirituellement, tout au moins. Elle ennoblit sa conscience et sa pensée. On a beaucoup parlé de cet ennoblissement de l'homme, de l'exigence accrue à notre égard, à l'égard de notre travail et de nos tâches. « Pour moi, c'est un ravissement... »; les paroles de Bartalis Antal — aujourd'hui ponceur à l'usine, hier ouvrier d'abattage — résonnent dans ma mémoire tandis que la voiture grimpe allègrement la route en lacets. On dirait que les montagnes du Gurghiu, elles-mêmes, ont tracé cette route qui permet au voyageur de contempler tout le panorama. D'ici, d'en haut, les cimes des sapins balancées par le vent donnent l'impression de vagues vertes. Puis, à mesure que la route descend, les rochers se font jour parmi les sapins et finissent par dominer le paysage. Au fond de la vallée, un clapotement vert, d'eaux. C'est Lacul Roşu, un lac hérissé de troncs de sapins. La route se glisse dans un tunnel creusé dans le roc, continue en longeant une terrasse incrustée dans la paroi de pierre. « La terrasse du diable », dit le chauffeur. Mais il n'y a pas trace de crainte dans sa voix. Nous ne nous trouvons pas dans l'enfer de Dante, mais dans un monde serein des rochers, dont les chaînes capricieuses incitent l'imagination, la poussant sans cesse à de nouvelles comparaisons. Je me surprends à rechercher les proportions du beau dans le jeu de la nature. Chaque touriste y éprouve le même sentiment: partout règne une atmosphère

de visions grandioses et accablantes. La plupart déchiffrent la beauté dans les plis de l'écorce terrestre, comme si des forces titanesques eussent agi ici pour notre bonheur, formant des parois de rochers presque perpendiculaires, faisant s'effondrer un pan de montagne dans le lit du Pîrîu Roşu; comme si une main d'artiste eût organisé une exposition perpétuelle du beau et de la sérénité.

Nous descendons maintenant la vallée du Bicaz, laissant ses gorges derrière nous. Seul le « pilier » est encore debout du portail de rochers bien connu; derrière lui, des machines gigantesques ont broyé la montagne entre leurs mâchoires et un train industriel l'a transportée vers la fabrique de ciment de Bicaz. Mais le pilier du portail a été conservé — symbole, memento et jouet... Le charme de la beauté a réussi à dominer même la précision et l'intransigence des ingénieurs.

Il convient de s'arrêter un peu plus haut sur la crête du barrage de Bicaz. C'est une construction utile; c'est pourquoi on a coulé entre les deux montagnes ce colossal mur de béton. Il fait obstacle à une incommensurable quantité d'eau, afin d'obliger chaque goutte des ruisseaux de montagnes à s'engager dans les turbines. Mais (et bien que nous ayons tous lu, à un moment donné, les dates respectives), au premier contact, vous ne cherchez pas à vous rappeler la quantité de courant électrique obtenue par les turbines de Bicaz, vous contemplez, fasciné, l'eau légèrement ondulée du lac que l'homme a créé et vous sentez le désir de tendre la main afin de saisir les navires qui le sillonnent.

Cette fois-ci, mon voyage s'achève à Săvineşti. Depuis que l'on a construit ce moderne empire de la pétrochimie je suis allé plus d'une fois visiter ses halles brillantes de propreté et j'ai reparcouru en pensée l'itinéraire qu'ont suivi les petites paysannes d'hier jusqu'à leur qualification professionnelle, jusqu'à la nouvelle organisation de l'usine dont la beauté fait aussi partie, pour la plus grande fierté des gens de Săvineşti. La beauté, élevée presque au rang d'un « facteur de production ». Tout évoque ici l'intimité d'une atmosphère familiale.

Une surprise: le bouquet d'œillets dans un vase sur le pupitre de commande du régulateur. Des fleurs fraîches, peut-être cueillies le matin même. Le pupitre de commande, le « centre nerveux » de toute l'usine réceptionne toutes les nouvelles de la fabrique, les demandes d'intervention, les rapports quotidiens, et le régulateur mobilise la moitié de l'entreprise, si c'est nécessaire, ou calme l'ingénieur en chef, pour qu'il puisse aller se reposer sans se faire de soucis. La construction de ce pupitre répond à des critères d'ordre pratique: il n'y a de place que pour les instruments. Et pourtant, l'ingéniosité féminine a trouvé un petit coin où placer quelques fleurs qui ne dérangent personne, bien au contraire, qui donnent à la pièce un air accueillant.

C'est Maria Silvestru qui est de service. Quatre personnes travaillent ici, en deux relèves de 12 heures, avec 24 heures de pause entre chaque relève. Comme aux voies ferrées. Afin de demeurer intégré dans cette continuité qu'est la vie de l'usine. Dans les pauses permises par les instruments, quand les téléphones se taisent et les petites ampoules ne s'allument pas, elle me

parle de son travail et de sa vie. Cette machine « intelligente » à laquelle elle travaille, transmet des informations concernant la vie de l'usine à huit mille personnes. Quand est-ce que le service au pupitre de commande est le plus pénible? — La nuit, lorsqu'il faut faire des efforts pour garder une attention éveillée. Or, il faut qu'elle soit toujours éveillée. — La vie en famille? Elle a une fillette de cinq ans.

— L'amenez-vous ici, parfois.

— Elle y vient avec plaisir. Elle est sage, et ne me dérangerait pour rien au monde. Elle sait que mon travail implique concentration et précision.

Avant de partir j'effleure — comme par hasard — le vase d'œillets. Maria Silvestru se précipite, le redresse.

— Vous ne l'avez jamais fait tomber?

— Mais non, pourquoi?

— Et il ne vous a jamais dérangé dans votre travail?

— Des fleurs, me déranger?

— Qui vous les apporte?

— Nous nous les apportons toutes les quatre, réciproquement.

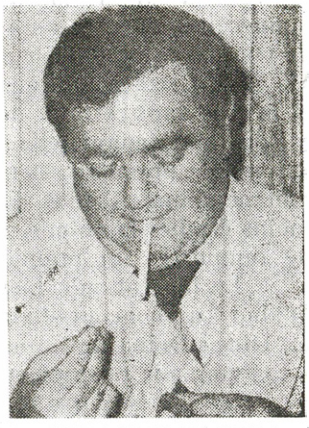
— Même en hiver?

— Oui. Il y en a dans la serre de l'usine.

Les fleurs fraîches ne leur manquent jamais. Pas même en hiver. Lorsque les congères encombrent les vallées maintenant tellement hospitalières et que le froid engourdit les lacets que la route inscrit dans le paysage.

Les gens assument une des tâches de la nature: ils conservent et cultivent les beautés de l'été.

En français par ANCA COSĂCEANU



EUGEN SECELEANU (1940—1979), d'abord professeur de lycée, fut l'un des reporters les plus actifs de l'hebdomadaire « Flacăra ». Le seul livre paru de son vivant est le roman Éternité locale (1973). Volumes posthumes: Grands événements, petits événements (reportages, 1982) et Le Solfège de la victoire (roman, 1983, en collaboration avec Oprea Georgescu).

Eugen Seceleanu

SI J'OBTIENS LE PRIX NOBEL...

Cette année où j'écris ces lignes, en automne, Gheorghe Maria, jusqu'à très récemment élève au lycée « Gheorghe Lazăr » de Bucarest, accomplira ses 19 ans, mais en attendant il peut se glorifier d'une chose qui, à son âge, représente non seulement ce que nous appelons généralement une réalisation, mais aussi une véritable entrée dans le monde de la science moderne. À l'Olympiade internationale de chimie, à laquelle ont participé des élèves de plusieurs pays, Gheorghe Maria a occupé la première place, qu'il a partagé d'ailleurs avec un autre représentant de notre pays et deux autres concurrents. C'est la première fois, dans l'histoire de cette Olympiade, qu'un concurrent roumain se classe premier et c'est également pour la première fois que tous les concurrents roumains ont obtenu des prix. Deux — le 1er prix, et les deux autres — le IIIe prix.

Gheorghe Maria est tel que nous nous imaginons ceux qui ne rêvent que de réaliser des idéaux du monde de la science. C'est-à-dire qu'il est sérieux, concentré, et que sa parole est marquée par ses préoccupations, mais il ne porte pas de lunettes. Il m'a dit qu'à la fin de l'Olympiade il a téléphoné à ses parents: Maman, j'ai le premier prix, et il m'a dit aussi qu'à l'autre bout du fil sa mère aurait répondu: Bravo, Gigi. Puis, sa mère a téléphoné à son père, et c'est ainsi qu'il arriva que ce soir-là fut un soir agréable, heureux, un soir où des parents vécurent l'instant où leur enfant se dirigeait à pas fermes vers un avenir exceptionnel. Car il n'y avait pas

eu dans la famille Maria des antécédents de nature à faire penser qu'elle donnerait naissance au vainqueur d'une Olympiade de chimie. « S'il s'agit de tradition, me dit Gheorghe Maria, eh bien ! elle est en train de se former. Ma sœur Carmen, qui aura sous peu sept ans et ira donc à l'école, m'a aidé et m'aide dans certains des travaux de laboratoire que j'effectue à la maison, et, dès maintenant, elle sait distinguer la chlorure de cobalt du sulfate de cuivre. La première est rose, la seconde bleu, et Carmen les reconnaît et les nomme comme il faut. Elle veut devenir médecin, mais elle n'en devra pas moins étudier la chimie, si bien que rien ni personne ne pourront l'empêcher de remporter un premier prix à l'Olympiade internationale de chimie. »

Le lauréat m'a bien entendu raconté le déroulement de l'Olympiade. D'abord un concours-barrage pour désigner les quatre concurrents roumains, où Dincă Doina de Craiova s'est classée première, bien qu'elle n'ait obtenue à l'Olympiade proprement-dite que le troisième prix. Gheorghe Maria pense que c'est l'émotion qui l'a empêchée de conquérir le premier.

« Cela a commencé par une épreuve écrite: cinq problèmes à résoudre en cinq heures. Ils étaient très difficiles, d'autant plus qu'ils contenaient aussi des éléments de physique et au bout des cinq heures je pense que je n'étais même plus capable de multiplier cinq par cinq. (Autrement dit, il était non seulement heureux mais aussi très fatigué.) Puis, il y a eu une épreuve pratique qui s'est déroulée dans le laboratoire de l'Institut agronomique « Nicolae Bălcescu », où chacun d'entre nous a dû identifier une dizaine de substances organiques et anorganiques. Je vous le dis avec fierté: tous les concurrents roumains se sont tirés à leur honneur de cette épreuve de laboratoire, identifiant absolument toutes les substances et je pense que ceci est dû aux changements qui se sont produits dans notre enseignement secondaire, ces dernières années. Lorsque nous reçumes nos prix, mon ancien professeur, la camarade Maria Andrei était présente, elle aussi, les yeux légèrement embués, de satisfaction s'entend. Après la cérémonie, tous les concurrents sont partis pour quatre jours au bord de la mer Noire et là, je me suis lié d'amitié avec Andrei et Viktor d'URSS et avec le Bulgare Stefan que je n'ai pourtant jamais appelé Fănică.

Vous savez sans doute que le but de telles olympiades est aussi de nous mieux connaître, de créer des liens d'amitié entre nous, de causer de questions de notre âge, de nous aider à croire que nous, les jeunes, domineront non seulement l'avenir de la science mais aussi celui du monde. Viktor est un garçon très intelligent, très sérieux et je suis content toutes les fois que je lui écris une lettre, lui envoie une carte ou, tout simplement, lorsque je cause avec lui pendant des heures des produits macromoléculaires. C'est un chapitre de la chimie auquel je me sens très lié affectivement (oui, c'est bien ce qu'il a dit, affectivement), parce qu'on y trouve l'explication du phénomène de polymérisation. »

Le garçon qui se tient devant moi et qui, dans le tramway qui devait l'amener au rendez-vous que je lui avais donné, avait résolu quelques problèmes, histoire de ne pas perdre son temps, me regarde attentivement, il sent, certainement, que je ne m'y entends pas du tout en chimie, mais je

lui fais comprendre que je suis effectivement persuadé que c'est là une science de l'avenir, une science à laquelle on accorde beaucoup d'importance dans notre pays, où l'on a déjà enregistré de véritables performances dans ce domaine, et qu'un jeune homme doué et sérieux pourrait y découvrir des choses encore inconnues.

Certes, il y aurait beaucoup à dire sur ce jeune homme, des choses banales du type: « Il a l'esprit farci de formules », mais c'est l'image du garçon qui résout, dans un tramway, 13 problèmes de mathématiques, histoire de ne pas perdre son temps, qui s'impose à moi plus fortement; elle est, je crois, de nature à prouver que ces jeunes gens que nous voyons poussés et aidés par leur désir d'être utiles à la science roumaine, de se former en tant que citoyens sérieux et dignes, sont, véritablement, notre avenir. Avant de nous séparer, Gheorghe Maria m'a dit: « Vous savez, quelques mois avant que le prix à l'olympiade de chimie n'ait été accordé, j'ai commencé à me passionner pour des questions qui tiennent de la structure de certains composés de type sandwich. Et puis, j'ai entendu, à la radio que l'on a accordé le prix Nobel pour des recherches justement dans ce domaine . . . J'en ai été très heureux, et à votre question si j'ai jamais songé que je pourrais un jour obtenir le prix Nobel, je vous répondrai honnêtement que oui, j'y ai pensé, et même souvent. Si cela est, j'ouvrirai un institut de recherches . . . »

Et j'ai encore demandé à Gheorghe Maria pourquoi il s'est tellement fait prié, à son âge, pour accorder une interview à un journaliste. Il m'a de nouveau montré le cahier où il avait résolu les 13 problèmes de mathématiques, dans le tramway, et m'a dit que dans quelques jours il allait se présenter au Concours d'admission de la Faculté de Chimie industrielle, de l'Institut Polytechnique de Bucarest.

En français par ANCA COSĂCEANU

MIHAI PELIN (n. 1940), prosateur et journaliste, a fait ses débuts en 1967 avec le volume de proses courtes Rédacteurs et pianistes. **D'autres volumes:** Non-adhérence **(contes, 1968)**, « Mioritza » n'est pas née près des étoiles **(reportages, 1973)**, La Prise de Plevna **(reconstitution historique, 1977)**, Selle perdue sur la mer **(reportages, 1983). Prix du reportage de l'Union de la Jeunesse Communiste en 1973 et Prix de l'Association des écrivains de Bucarest en 1977.**

Mihai Pelin

LE PUITS DE VELA

Entre Cetățuia et Vela l'histoire quotidienne du village roumain n'a pas connu seulement des vicissitudes, elle a pu aussi se vanter de quelques acquis fondamentaux, minutieusement enregistrés dans les archives de la commune. Mais, chose étrange, dès que ces acquis se transformaient en parole écrite, ils perdaient subitement leur capacité d'influencer les esprits. J'avais feuilleté jusqu'alors plusieurs monographies de villages, à Gătaia, à Colonești, ou à Drănic, ou dans d'autres villages, mais ce n'est qu'ici, à Vela, que je me suis convaincu que leur densité se raréfiait d'une manière injustifiée justement dans les chapitres qui auraient eu le droit d'être plus lourds de sève, dans les pages consacrées au présent. Et ceci n'est pas à négliger. Le passé de chacun de ces villages se présente habituellement à nous comme une chaîne d'événements plus ou moins pittoresques, plus ou moins heureux, plus ou moins dramatiques, mais qui témoignent d'efforts fournis, d'espoirs visant implicitement un but. Leur histoire est pleine de gens qui combattent, qui fondent, qui éclairent l'esprit de leurs semblables, réchauffent l'air où ils respirent, et leurs actions ont toujours un début et une fin, sont parfaitement accomplies, et quand on les place bout à bout, elles forment un conte sans lequel l'histoire demeurerait un édifice dépourvu de sens et d'enseignement. Cependant, à mesure que nous nous rapprochons des jours où nous vivons, les mêmes monographies semblent écrites par une autre main, pensées par un autre esprit. Brusquement, ce ne sont plus les

actions qui comptent, ce sont les chiffres. La richesse actuelle d'une commune ne semble pas être le résultat de l'effort, de la ténacité, mais découle de chiffres qui à leur tour en découlent d'autres. La vie devient une comptabilité et très souvent une partie double. Les hommes vivants, avec leurs rêves et leurs accomplissements, se retirent dans l'ombre et l'oubli, cédant la place à un compte minutieux d'étables, de voitures, d'appareils de télévision et de téléphones. Des événements qui, à leur époque, avaient bouleversé ou spirituellement ennobli la communauté sont ignorés en faveur d'une sorte de statistique qui n'a plus de sens quand on la dépouille de son fondement humain. Et ainsi, continuant à compter avec une frénésie digne d'une cause meilleure, nous en arrivons à oublier que l'histoire se fait aujourd'hui aussi par les hommes et pour les hommes. Mais alors, pourquoi passer les hommes et leurs actions sous silence, au profit de simples chiffres qui changent de toute façon d'année en année? Et si la monographie du village de Vela n'a pas réussi à se débarrasser de cette mauvaise habitude, pourquoi ne raconterions-nous pas dans les détails un événement qui s'est passé il n'y a pas longtemps, sous les yeux mêmes des actuels chroniqueurs de la commune? D'autant plus que les chroniqueurs sont passés auprès de lui comme s'il ne se fut pas produit. Et pourtant, il a bien eu lieu.

Un beau matin qui n'était ni d'été tardif ni d'automne hâtif, j'ai trouvé un de mes bons amis, Constantin Fotache, le maire de Vela, aux milieu de ses gens les plus actifs. Ils étaient tous armés de seaux et de poulies, de pics et de pelles. Ils creusaient un puits, travaillant avec un acharnement farouche des plus rares, non loin de l'endroit dit du Plateau de Dinică, à un carrefour de routes de campagne. Personne ne savait plus qui ce Dinică avait été. Et au delà, à l'horizon, Cetăţuia s'éteignait, un hameau qui fut et qui ne sera plus, dont seul demeurera le souvenir. Ils creusaient tous, avec acharnement, un nouveau puits, de près de trois ou quatre mètres de diamètre, un puits comme on n'en avait encore jamais vu son pareil ni à Vela, ni dans les communes avoisinantes. Un puits pour les temps à venir, pour l'avenir.

C'était Alecu Maria, un vieillard passé les soixante-dix ans qui en avait eu le premier l'idée. Plus exactement, qui avait d'abord songé à cet endroit. Il s'était souvenu que bien longtemps auparavant, non loin de ce carrefour, il y avait eu un puits à la margelle de bois, profond comme un abîme. Et lorsqu'il entendit que l'eau manquait près de quelques étables voisines, que les bêtes mugissaient de soif devant leurs mangeoires et que les gens du village songeaient à creuser un nouveau puits, mais ne savaient encore où, ou pensaient à apporter de l'eau d'où il y en avait, du diable au vert s'il le fallait dans des citernes, le vieil Alecu Maria ne perdit plus son temps. Il saisit Constantin Fotache par la manche de sa veste, il le conduisit jusqu'à la lisière de ce champ, du côté de Cetăţuia, le village vaincu par les transformations que le temps entraîne, et lui dit d'un ton décidé, de militaire, comme parlait le sergent qu'il avait été: « Creusez donc ici, mon gas, car on puisait ici l'eau lorsque vous et d'autres plus futés que vous n'étaient pas encore nés . . . Creusez ici . . . »

Cela semblait incroyable, impossible à concevoir. Sur le Plateau de Dinică les confins des terres s'étaient mêlées pendant plusieurs dizaines d'années, confondues ensuite, à l'heure où la terre était revenue à ses anciens maîtres. Les tracteurs, les charrues, les herses et les semeuses avaient foulé cette terre, année après année, de tout leur poids d'être mécanique lourd et bruyant, et sur cette terre, année après année, le maïs et le blé, la betterave et de nouveau le maïs ou le tournesol avaient poussé, et pourtant le vieux Alecu Maria avait, simplement, tranquillement, posé son pied chaussé d'une sandale de cuir juste à l'endroit où se trouvait autrefois l'ancien puits: quelques coups de pic avaient suffi, quelques coups de bêche et de pelle, un peu de terre écartée pour que des morceaux de bois pourri de la vieille margelle fussent déterrés, ceux dont les villageois du Vela d'autrefois, des temps oubliés, avaient entouré un puits, tel qu'il convenait à leur soif d'alors. Un puits depuis longtemps bouché, vers 1919, une année à laquelle personne ne pensait plus car elle n'avait pas signifié grand-chose pour leur vie d'alors.

Et ceux du Vela d'aujourd'hui, parmi eux, Aristică Mitrică et Dumitru Anghel et aussi Alexandru Armeancă, dit *Panduru*, comme ça, pour qu'on sache bien qu'il y a eu des *pandours*, ces fiers soldats de Tudor Vladimirescu, qui pourraient à tout instant renaître, encouragés par ces indices, se sont mis au travail de tout leur cœur et ont creusé, ont creusé, jusqu'à cinq, sept et même onze mètres, mais l'eau tant espérée tardait à se montrer. « Creusez, fainéants, mettez-y plus de cœur . . . », leur criait Alecu Maria, de sa voix de commandement, celle du sergent qu'il avait été, sans cesser de sourire mystérieusement à des gens qui semblaient avoir du cœur à en revendre, eux qui était bien plus jeunes que lui. « Et quand vous trouverez une grosse pierre de meule et un tambour de batteuse que j'ai jetés là quand j'avais une dizaine d'années, alors vous trouverez aussi l'eau . . . » En effet, ils finirent par la trouver.

Et maintenant, que nous nous trouvons là, près de ce puits, à la fois si vieux et tout nouveau, de Vela, réfléchissons un peu et remettons les choses à leur place: quelle force cachée, inconnue et miraculeuse a-t-elle aidé le vieil Alecu Maria à toucher du pied la place même où un puits avait existé qu'on avait depuis longtemps bouché? Quel nom donner à cette fraternelle alliance entre l'homme et la terre qui a engendré cette force? Voilà deux questions nées des mystères qui ont présidé à l'établissement de ce peuple sur la terre que l'histoire lui avait destiné. En dépit de toutes les vicissitudes de son âpre histoire. Et heureusement pour nous, nous ne pouvons découvrir les chemins qui mènent à cette réponse qu'à travers tant et tant de témoignages, tous empruntés à la vie. Peu après, à l'heure de midi d'un jour qui n'était ni celui d'un été tardif ni celui d'un automne hâtif, le vieil Alecu Maria a pu mirer son visage dans le miroir de l'eau où s'était imprimé pour toujours le visage de ses jeunes années. Car il est dans la nature de ce peuple de retrouver sans cesse, toujours et toujours, cette force qui le caractérise: une jeunesse parfois oubliée.

En français par TEODOR SAULEA

LE MUSÉE VIVANT

Il a fallu près d'un demi-siècle à Pamfil Albu pour réunir les objets qui forment cet extraordinaire musée ethnographique de Lupşa, une commune pittoresque de la vallée de l'Arieş, non loin de Muntele Mare, entre Bistra et Baia. Cependant, « réunir des objets » n'est peut-être pas le terme qui s'impose, car il s'agit là d'un véritable univers dont les fenêtres sont largement ouvertes vers les clartés autant que vers les mystères de l'âme humaine de ces contrées, d'un monde véritable, qui a connu les joies et a été soumis aux peines et qui se distingue par ses coutumes. Un tel monde ne saurait être que créé ou recréé. Ne pouvant le créer car il en avait été engendré, qu'il y était né, bercé par son tumulte sourd et soumis à l'inextricable lacis de croyances plus ou moins troubles, l'instituteur Pamfil Albu l'a recomposé en ingénieur, à partir d'expressions matérielles éloquentes jusqu'à vous subjuguer. Il en a résulté un musée ethnographique, vivant parce qu'il est complet, et nous faisons cette affirmation en parfaite connaissance de cause, justement parce que nous-même avons vu assez de musées improvisés de ce genre, même dans des villes qui revendiquaient des traditions muséistiques durables, dispersés, innombrables, là où on s'y attend le moins et qui manquent justement là où il serait bon qu'ils existent.

Mais le musée de Lupşa, là, dans les montagnes du couchant de notre pays est vivant aussi pour une autre raison, c'est que les gens dont l'existence quotidienne en a alimenté la richesse et le faste sont eux-mêmes vivants, ancrés dans leurs coutumes ancestrales et dans leurs habitudes de travail, aspirant sans cesse à la beauté morale et matérielle qui leur fut inculquée au long des siècles, en dépit de la civilisation du monde nouveau qui les environne et les assaille de plus en plus impétueusement, mais sans en entraver la vie au soleil, bien au contraire, lui offrant souvent de remarquables facilités. Et puisqu'il s'agit de personnes vivantes, il est évident que ce sont elles qui décident ce qui trouve sa place dans un musée ethnographique et qui décident, en pleine liberté et certitude de l'esprit, quand tel ou tel outil, ou vêtement, ou écuelle, qui a perduré jusqu'alors dans leur maison, doit la quitter pour le bénéfice du musée. Autrement dit, ce sont eux-mêmes qui décident ce qui doit quitter, irréversiblement, leur existence, et quand il le doit, parce que ce sont là des actions dont ils supportent eux-mêmes les conséquences, ces séparations font partie de leur vie, non de la vie des autres et pas non plus d'une vie imaginée par d'autres, mais bien de celle qu'ils vivent.

En fait, ce que nous voulons affirmer ici, c'est une vérité qui a plus d'une fois été oubliée, la vérité de la relation indestructible entre le musée et le progrès, la vérité que l'existence d'un musée ethnographique ne saurait être conçue en l'absence du progrès enregistré aussi bien par la vie des hommes que par leurs mentalités. Un musée des masques et des totems ne saurait exister dans le cadre d'une civilisation qui participe encore des éléments

d'une civilisation de la pierre. Un musée des circuits intégrés n'est pas possible dans un monde qui vient à peine de découvrir l'électronique. Et ceci est valable aussi ici, à Lupşa, au milieu des montagnes: lorsque la lumière électrique y a pénétré, les hommes ont pu renoncer aux lampes à huile ou à pétrole et celles-ci ont pris, bien entendu, la route du musée de Pamfil Albu; lorsque les tracteurs ont surgi dans les exploitations forestières, le *gînj*, l'ancien joug en bois, à l'aide duquel les grands troncs de sapin étaient halés hors des forêts de l'endroit est devenu inutile, et le *gînj* a pris, lui aussi, le chemin du musée de Pamfil Albu: inutiles sont devenus également les anciens ustensiles des chercheurs d'or de cette belle vallée de l'Arieş, le *şaitroc*, la *hurca* ou le *şteamp* en bois, et ils se sont retrouvés à leur tour dans le musée de l'instituteur Pamfil Albu; et ainsi de suite, si bien que les exemples que nous pouvons offrir sont, pratiquement, innombrables. Comme le sont aussi les objets exposés dans ce musée, si complet, malheureusement entassés dans quelques pauvres petites pièces, totalement insuffisantes pour le trésor qu'elles abritent. Pamfil Albu nous assure, modestement, qu'il n'y en a que... dix mille, tout au plus. Dix mille témoignages d'une constance extraordinaire, car on ne saurait concevoir la constance en l'absence des moyens qui vous aident à la maintenir, à la supporter et même à en être fier d'être suffisamment fort pour en admettre éternellement, la malédiction.

Il a fallu toute une vie à l'instituteur Pamfil Albu, armé seulement, au début, de sa tranquille obstination, devenue célèbre dans les villages d'alentour qui viennent à peine de comprendre ce que son obstination cachait de sens et de mystère, pourquoi il fouillait patiemment les granges et les greniers, et les coffres de dot et les autres espaces, même plus intimes de l'existence. Aidé d'abord par sa femme, Ana Albu, puis par sa fille, Monica Albu, il a patiemment rassemblé tous les objets acquis sous un seul toit. Et de la patience, il lui en a fallu, et même beaucoup! Car le progrès n'engendre pas seulement des objets dignes de meubler un musée, mais aussi une sorte de nostalgie qui freine parfois, de manière tout ce qu'il y a de plus inattendue, l'élan constant des ethnographes, qu'ils soient professionnels comme ne l'est pas Pamfil Albu (et comme il ne veut pas non plus l'être) ou amateurs, comme l'est Pamfil Albu, et comme il veut le demeurer. Et nous ne saurons jamais si cette nostalgie fait ou ne fait pas partie du musée, aux côtés des objets qui l'alimentent. Et au delà de nos quelques lignes, bien trop brèves pour rendre compte de son labeur d'un demi-siècle, que pourrions-nous souhaiter d'autre à l'instituteur Pamfil Albu que santé parfaite et longue vie? Et que pourrait-il, ce même Pamfil Albu, nous donner d'autre au moment de la séparation, qui remplace le vœu de courage et les provisions de route? Une histoire bien sûr, une de celles qu'il a vécues...!

L'histoire que je voudrais que vous racontiez par écrit, nous a dit l'instituteur Pamfil Albu, avant que nous nous séparions en accompagnant ses paroles d'une tape légère sur mon épaule, s'est passée pendant l'automne tardif de l'année '68. Nous, ceux de Lupşa, avions conservé avec une piété facile à comprendre de nos jours le tricolore roumain, le tenant parfois caché,

le faisant surgir d'autres fois aux fêtes de nos villages, ce tricolore autour duquel se rassemblèrent, unis par un nouvel espoir, le 1er décembre 1918, tous les gens de Lupşa qui sont allés prononcer leur adhésion solennelle à la Grande Assemblée Nationale d'Alba Iulia, à l'heure de la réunion de tous les Roumains sous un seul et même drapeau. J'étais jeune alors, très jeune, le drapeau avait été tissé à la main, par des femmes qui avait caché jusqu'alors les couleurs de la patrie dans les vestibules, les cousant sur les serviettes, pour que tous les Roumains les aient auprès d'eux, autour d'eux, dans les maisons, partout où leurs yeux s'arrêtaient, à chaque instant de leur existence, et c'est comme cela qu'il nous a été possible à un moment donné, longuement préparé, de le faire brusquement surgir, de le faire flotter au grand vent des temps. Ceux qui l'ont porté alors, se sont dirigés vers Alba Iulia directement par-dessus l'Arieş, longeant le pied de Detunata, laissant sur leur droite Negrileasa et sur leur gauche Intregaldele; ils se hâtaient n'ayant plus le temps de suivre tous les méandres des routes qui traversaient les vallées, ils coupaient au plus court, et cela leur a permis d'arriver à temps là où ils devaient arriver. Et c'est de la même manière que nous sommes arrivés, nous aussi, cinquante ans plus tard, le 1er décembre 1968, toujours à Alba Iulia, portant le même drapeau, jusqu'à ce que nous nous soyons retrouvés à quelques pas du chef d'aujourd'hui de notre pays. Un nouvel espoir brûlait maintenant aussi dans nos cœurs de gens plus tout à fait jeunes lorsque nous nous sommes trouvés devant l'homme qui, alors déjà, et depuis lors constamment, s'est efforcé et s'efforce de nous assurer que rien de notre passé n'avait été faux ou malhonnête, que toute notre histoire est aussi claire que le cristal de la larme, que notre histoire s'est forgée de ces larmes mais aussi de notre fermeté et de nos combats. Et, nous regardant, nous qui nous trouvions rassemblés autour de notre drapeau fatigué, passé à travers tant de vicissitudes, l'homme qui incarnait nos espoirs, a simplement demandé: qui sont-ils? — Nous sommes ceux de Lupşa ! avons-nous répondu sans laisser aux autres le temps d'ouvrir la bouche. Comme nos pères sont venus, ici, à Alba Iulia, il y a cinq décennies, de même sommes-nous venus aussi, aujourd'hui, rassemblés autour du même drapeau! — avons-nous ajouté. Et lui, il a souri, avec une douceur de voïévode et de prince. Et depuis lors, notre drapeau a trouvé la place qui lui était due, au Musée national d'histoire. Nous n'avons plus conservé que son souvenir. Et c'est tout dire...

En français par TEODOR SAULEA

NICOLAE CRISTACHE (n. 1939), prosateur et journaliste, a débuté en 1975 avec la nouvelle La Plage **dans la revue** « Luceafărul ». **Actuellement, rédacteur à l'hebdomadaire** « Flacăra ». **Outre le volume de reportages** La Vie pour tous **(1980), il a publié les recueils de proses courtes** Le Bazar **(1979),** Les Coupables ne savent rien **(1981),** Recours à la morale **(1984) et le roman** Personne avec emploi, cherche éternité **(1982).**

Nicolae Cristache

RETOUR

Tout près d'une petite bourgade on a construit une usine. La bourgade était pleine de fleurs, les tilleuls de l'avenue de la gare étaient taillés chaque été, comme été coupés courts aussi les cheveux des enfants; en automne, le jaune des vignes passait des cours aux fenêtres. De leurs jardins, les femmes s'en allaient travailler dans les champs de la coopérative agricole, tandis que leurs maris travaillaient au loin, dans les entreprises de Craiova, Bucarest, Reşiţa ou Arad, partout où ils trouvaient un bon emploi.

Le premier inconnu qui s'établit dans le bourg fut un homme élégant que les deux autres qui l'accompagnaient (ses aides) appellaient « camarade comptable-chef ». Quant au quatrième qui vint, les trois premiers le nommèrent « camarade directeur général ».

À leur suite, il y eut la boue charriée par les roues des camions-basculeurs, des poids-lourds, des bulldozers et des excavatrices. Cet été-là, on ne tailla plus les tilleuls de l'avenue de la gare et les hommes n'allèrent plus chercher du travail à Bucarest, Craiova, Arad, Reşiţa ou ailleurs.

Le 17ème embauché fut le contremaître Marin Ionescu. « Après 24 années de navette, à Craiova ou à Bucarest, je suis rentré non pas à la maison, mais dans la nouvelle usine, d'où je ne sortais que le temps nécessaire pour que les gosses ne m'oublient pas. C'était notre usine, nous la construisions et 99% des anciens habitants sont rentrés chez eux; certains même après 40 années d'absence. »

Pour ces derniers on construisit des immeubles, pour les immeubles on construisit une microcentrale; les rues furent défoncées pour y installer la canalisation; le cinéma, jusqu'alors assez vaste, s'avèra soudain parfaitement insuffisant; l'absence d'hôtel s'est fait sentir, les puits menaçaient de tarir et les audiences chez le maire de la ville ont triplé. En automne, les enfants ne sont plus partis dans d'autres villes pour finir leurs études: 5 500 élèves se sont ajoutés aux 11 000 habitants.

« Il fut un temps où les gens ne se hâtaient pas d'avoir des enfants. Les maris étaient absents la plupart du temps, les femmes avaient tout le travail des champs sur les bras. Les gosses poussaient diable sait comment, puis s'en allaient dans différentes écoles et beaucoup ne revenaient plus. La natalité était en baisse. L'usine a ramené les hommes dans leurs foyers, on construisit des crèches et on organisa des jardins d'enfants; il y eut un groupe scolaire avec des écoles d'apprentis et professionnelles, un lycée industriel, une école de contremaîtres, des cours du soir, des foyers, des cantines, des immeubles. Le destin des enfants fut scellé. Leur chemin assuré et sans surprises, et pour les parents, cela signifiait un nouveau revenu, et même deux ou trois de plus. Ils y furent donc intéressés de manière directe, concrète, palpable. La natalité se redressa brusquement et, ce qui fut miraculeux, les hommes se précipitèrent à l'usine, les femmes eurent de plus en plus d'enfants et la production agricole tripla du moment où l'usine se mit à fonctionner.

La bourgade se nomme Balş, et l'usine, l'Entreprise d'essieux et de bogies. Ni le premier produit, ni le second n'ont éveillé la passion des spécialistes que l'entreprise nécessitait. Le retour des habitants de Balş dispersés dans tout le pays natal, véritable phénomène de masse, a déréglé les fonctions de la ville, mais n'a pas satisfait les besoins de l'usine. Le Directeur général a refusé l'idée de recruter les gens par la « persuasion ». Certains sont venus de leur propre mouvement.

« J'ai travaillé à la construction de la fabrique d'appareils éectriques pour réseaux de haute tension « Electroputere » de Craiova. J'ai même été en France pour cela. On m'appréciait. Mais c'était comme si quelque chose mourait en moi. J'avais été oublié. Je suis venu tout reprendre dès le début. »

« À la fin de mes études d'université, j'ai été affecté à une grande usine, à structures solides. Je m'en suis réjoui, car c'était une chance que de travailler dès le début, dans une usine à traditions. J'ai fait tout ce que j'ai pu, je me suis démené au point d'en irriter mes collègues, je mendiais le travail, j'aurais travaillé jour et nuit si on me l'avait demandé, mais il y avait là beaucoup de spécialistes meilleurs que moi et avec beaucoup d'expérience! Ici, personne ne vient me dire: ceci n'est pas de votre compétence. »

« Je suis venu par passion. On m'a dit: vous êtes Olténien! à Balş on a besoin d'Olténiens. Je suis venu dans l'idée non dissimulée de prouver que les gens de près de l'Olt, qui n'ont pas de traditions industrielles, peu-

vent, grâce à leur intelligence innée, construire des industries au niveau de la technique mondiale. »

« On s'habitue au bien. Qui signifie aussi dépersonnalisation. Je suis venu me retrouver parmi des gens qui ne me connaissent pas. »

« Je ne sais pas, à Craiova j'étais passablement satisfait. Peut-être pour que vous ayez l'occasion de me rencontrer, bien que je vous prie de ne pas citer mon nom. »

C'est avec ces gens et avec des spécialistes locaux que furent créés les premiers noyaux de l'usine. Puis, les paysans des environs commencèrent à affluer, à pied, à bicyclette ou avec les bus de l'entreprise. Ils signaient un formulaire, recevaient un bleu, renonçaient à leur veste de bure, mais l'habit ne fait pas le moine. Lorsqu'ils avaient sommeil ils se couchaient, lorsqu'ils avaient soif ils s'en allaient boire un verre d'eau, lorsqu'ils en avaient marre ils s'en allaient faire un petit tour dans l'usine, histoire de retrouver les voisins du village. L'un d'eux s'endormit près de la soupape d'eau. La halle fut innondée et le travail arrêté pendant toute une journée.

Peu à peu il en vint de 80 km à la ronde. Les ouvriers rentraient tous les quinze jours de l'usine rapportant du pain, de l'huile, de sucre, puis des appareils T.V., des postes de radio, de la tôle pour les toitures, du fer forgé pour les clôtures, des meubles de cuisine, des cuisinières, des bouteilles de butane. Rentrés chez eux, ils retrouvaient les champs et les vignes de la coopérative, leurs lopins individuels, leurs enfants, leurs poules, porcs, bêtes, étables, hangars, étables et poulailler, le toit de la maison et les pigeons qui y roucoulaient.

Puis, le lendemain, ils bâillaient et tombaient de sommeil. Jusqu'à la prochaine paie. Le jugement de la commission des ouvriers fut juste. Il y eut des pénalisations et celles-ci influencèrent les achats, la quantité de meubles achetés, qui équivalait pour l'ouvrier à une carte de visite d'activité et de diligence. Et les gens comprirent que la discipline du travail impliquait la discipline du repos. En deux ans, la production de l'entreprise quadrupla. Mais l'obligation de surveiller et de contrôler tout ce qui se faisait, bloqua pratiquement tout le personnel technique à l'usine, jour et nuit.

« Entre temps, nous dit le maire de la ville, notre bourg a été raccordé à un conduit d'eau venant de l'Olt, on a construit 2 000 appartements et on en construira 3 000 autres, ce qui, pour une population de 11 000 habitants, signifiait un appartement pour deux personnes, puis nous avons également obtenu le raccord du bourg à la centrale thermique de l'usine, et c'est encore l'usine qui a fait construire un bassin de dimensions olympiques, a amenagé un terrain de football, un autre de tennis et d'autres bases sportives. Nous construirons un hôtel, un cinéma, un immeuble-tour, nous amènagerons l'étang derrière la gare, nous fonderons des jardins d'enfants, des crèches, des cantines, un foyer pour célibataires etc. »

À l'usine et sans que personne ne le leur ait suggéré, les gens ne disent plus *je*, mais *nous*. Nous, les ouvriers, l'équipe de rugby de la division B, nous, l'équipe de football de la division C, nous, l'équipe de boxe, nous, les participants au rallye de l'Olt, nous, l'équipe de handball. On organise des

excursions collectives, on fait du tourisme, on effectue des échanges d'expérience. Si c'est nécessaire, c'est l'arrière-centre, le directeur général de l'usine, qui est l'arbitre. Au match de football disputé entre l'équipe de l'usine et l'université-Craiova, qu'il a arbitré, 5 000 spectateurs sont venus assister, la moitié de la population du bourg. L'entreprise a définitivement été adoptée par la ville, sans réserves. L'entreprise de la ville, ou la ville de l'entreprise d'essieux et de bogies? La ville respire à travers les artères vitales de l'usine. Son pouls se transmet aux communes sur un rayon de 40 kilomètres. Toute une région de force de travail a rattaché son destin à celui de l'entreprise. C'est dans cette cohésion matérielle, spirituelle et d'intérêts que réside l'explication du rythme accéléré du devenir ouvrier. En quatre ans, ici, à Balş, et seulement sur les lieux mêmes de leur travail, sont formés des ouvriers que leur haute qualification rend aptes à travailler dans n'importe laquelle des grandes usines de notre pays, mais eux n'y vont pas, ils ont choisi de demeurer à Balş.

À la sortie du travail, 4 200 nouveaux ouvriers quittent l'usine pour se rendre dans leurs villages, à pied, à bicyclette ou dans les bus de l'entreprise. Il y en aura à l'avenir 5 000, 7 000, 9 000, et les sommes qu'ils encaisseront augmenteront en conséquence. Quel sera l'aspect de ces communes qui touchent un revenu annuel de 100 millions de lei non imposables, les gains nets d'une partie seulement des familles, qui s'ajoutent à ce qu'ils retirent de leur travail aux coopératives agricoles, de leurs lopins de terre personnels, de leurs jardins, des bêtes qu'ils élèvent, de la vigne qu'ils cultivent?

Une partie de ces revenus retournera, bien sûr, à l'usine, sous la forme d'une nouvelle qualité de la force de travail. L'usine doublera sa production actuelle grâce à une productivité du travail accrue. La productivité du travail suppose une autre conception de l'organisation, et l'organisation implique l'existence d'une collectivité. D'une collectivité qui continue et développe l'esprit de l'industrie moderne dans des formes spécifiques à l'endroit. « Les noces, nous dit le maire de la commune de Babicești, ne se font plus maintenant comme elles se faisaient dans le passé, elles ne se célèbrent plus dans le cadre restreint des parents et des amis. Tout le village participe à la noce, grâce aux nouvelles relations entre les gens que l'entreprise a créé. De même, les baptêmes. Puis, les rondes du dimanche ont recommencé, spontanément, sans que personne ne les organise, des équipes de football se sont formées, animées par les ingénieurs de l'usine, et des orchestres... »

La crise d'énergie a relancé le transport par voie ferrée. La vitesse qu'enregistrent les wagons, dans le nouveau régime de transport, nécessitent des essieux montés monobloc. En Europe, il y a cinq pays qui en fabriquent, dont la Roumanie (à Balş). L'usine a été dotée d'outillages prototype, uniques au monde. La technologie de la section de forge, n'est plus détenue

par les seuls Japonais. On a construit une aciérie électrique. Un secteur de fonderie complètement automatisé. Tout cela sur le champ près de Balş. L'usine a transformé les gens des champs et les gens des champs transforment maintenant l'usine.

En français par OLGA GALAŢANU

DES GENS «AU CHAUD» ET DES GENS «AU FROID»

Devant moi, le secteur de turbines de l'Entreprise de Machines Lourdes, Bucarest, pareille à un « fuséedrome », fait défiler ses outillages et ses machines. Nous visitons ses principaux ateliers, accompagnés par l'adjoint du chef de secteur, mais mes pensées me ramènent sans cesse à la halle des aciéristes que nous avons visitée la veille. Je revois la porte qui y mène, côté bureaux. Près d'elle se profilait la silhouette d'un homme d'une taille exceptionnellement élevée. Devant lui, une femme qui, sous l'angle dont je la contemple, semble une enfant. Ils causent, mais l'éloignement leur confère un air figé, de statue, un sculpteur eut intitulé cette œuvre « Paternité ». L'homme nous avait quitté quelques instants auparavant. Il s'était excusé: « Ma femme ». Quelqu'un avait ajouté. « Elle est ingénieur. Et travaille aussi ici ». L'ingénieur Moldovan nous rejoint. Je suis la main qui trace une ligne imaginaire; la peau en est si tendue et transparente qu'on dirait du cellophane. La ligne imaginaire que l'ingénieur Vasile Moldovan trace passe maintenant près des fours — deux bonshommes de neige ventrus dans le panse desquels se produisent des explosions solaires; des langues de feu en jaillissent à intervalles égaux; les gens s'écartent. Un ouvrier regarde avec intérêt la main tendue; les autres font semblant d'être indifférents. Les fours ont 50 tonnes chacun; autant que ceux de Hunedoara. Les U.M.G.B.-istes disent que ceux de Hunedoara sont plus grands que les leurs. Les aciers qu'ils produisent sont des aciers spéciaux, électriques ou — comme ils les nomment — « hautement alliés ». L'index de l'ingénieur s'arrête à la hauteur de l'escalier par où nous sommes montés. La plate-forme de l'aciérie est une sorte de scène, de podium élevé au milieu de la halle, sur laquelle les fours ont été installés. En bas, à la hauteur de l'amphitéâtre, le reste de la halle apparait comme un chantier archéologique: des vases, des lingots, des retortes, des tuyaux, de la poussière, des chaudières, des formes d'une géometrie étrange, inutile en apparence, de la fumée, beaucoup de fumée ou de vapeurs; l'ingénieur est en sueur, de grandes gouttes glissent sur ses joues rouges à la lumière des fours et il me semble de nouveau apercevoir la transparence de cellophane de

ses doigts tendus. Je me dis que c'est là, sans doute, l'aspect qu'acquièrent tous les visages et les mains des aciéristes. Au fond, recouvrant près d'une demi-halle, une presse de six mille tonnes-force, la plus grande de notre pays et la seule qui ait cette puissance.

Je contemple pendant un certain temps un trou énorme. Du reste, tout le secteur de fonderie n'est rien d'autre qu'une alternance continue de trous et d'éminences, de plates-formes et de fossés. Je regarde, dans ce trou, la carapace de ciment ou de glaise d'un modèle, je pense à la fantaisie qui les rapproche de l'art du modelage, de leur grande habileté et je ne comprends pas pourquoi les jeunes évitent ce métier si passionnant. « C'est un métier très dur, me dit l'ingénieur Petre Oprea, aussi beau que difficile. » Sous la trajectoire en arc brisé de ses mains, l'ingénieur révèle tout un monde: de sous terre jaillissent les gerbes d'étincelles des lampes à souder, des grues jaunes grincent sous la voûte de la halle, des jeunes gens brisent les roches de silicium, leurs visages sont couverts de poussière; des ouvriers en bleus se penchent et poussent des mécanismes inconnus pour moi; des blocs, inconnus pour moi, de pierre ou d'acier, sont éparpillés un peu partout... « Quand nous avons coulé la première lingotière de 40 tonnes, cinq ministres sont venus y assister. Maintenant, l'oncle Vasile en coule qui ont 200 tonnes, et le directeur ne se dérange pas pour autant. Pourquoi? Eh bien ! mais parce que les gens ont grandi en même temps que l'usine, depuis l'ingénieur en chef et jusqu'au plus jeune des fondeurs. Lorsque des étrangers viennent par ici, en visite, ils s'étonnent, nous aussi nous nous étonnons lorsque nous apprenons que les Japonais ont coulé une pièce de 400 tonnes sans aucune fissure ou dérogation technologique. Cela fouette nos ambitions. Nous revoyons les technologies, nous les perfectionnons, nous en élaborons d'autres. Nous savons que cette pièce des Japonais est un exemplaire unique, et nous n'en dormons plus. Personne ne reste sur place. Nous non plus. Récemment, nous avons élaboré, pas moi, un groupe d'ingénieurs et d'ouvriers, la technologie pour une presse selon un projet original. C'est la première de ce genre dans notre pays. Dans notre métier, pas question de s'ennuyer ou de rester sur place. On peut fuir, se faire porter malade, faire n'importe quoi pour y échapper, inutile ! Personne ne peut se plaindre qu'il se plafonne ! Car, vous le savez, dès qu'il y a une nouvelle usine, tous s'y précipitent, surtout à Bucarest: on reçoit un logement, un permis d'établissement dans la capitale, bon ! et puis tous s'arrangent pour travailler dans un ministère, un institut de recherche, peinards, quoi? Mais il arrive aussi le contraire. Un ingénieur stagiaire nous arrive. Au début, on veut lui épargner les tracas, ne pas le faire se heurter à trop de difficultés. Faudrait pas l'effrayer ! on l'envoie au secteur Investissements, dans un bureau... Et puis vous le voyez soudain qui se met à flairer les traces, bon chien chasse de race, qui fourre son nez partout, qui s'agite... Et si la vocation de fondeur s'éveille en lui, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, vous pourrez lui offrir n'importe quoi, tenter de l'apprâter... En vain ! vous ne l'arracherez plus jamais à la fonderie. Il y en a un, Nicolae Olteanu, il vient à peine d'arriver, mais

c'est sûr que c'est ici qu'il prendra sa retraite... Content, au point de s'en ficher de tout le reste. Pour l'aciérie, c'est la même chose. Il y a des aciéristes. Un point c'est tout. Ceux qui restent. Il y en a un qui est fantastique. Je pense qu'il n'aime même pas la vie autant qu'il aime l'acier. Vasile Moldovan.

J'ai dû tressaillir, car mon interlocuteur s'interrompt:

— Vous le connaissez?

Je me suis souvenu de sa haute silhouette, de la peau tendue et transparente, comme du cellophane.

— En quelque sorte, oui.

— Il allait mourir. Le four a sauté. Il a été un des plus gravement atteints. Il porte encore les cicatrices de l'accident...

Dans mes oreilles résonnent des paroles entendues sur la plate-forme, une fin de phrase que je n'avais pas comprise: « ...sa mère aussi est morte dans la fabrique ». Et je pense que l'homme avait ajouté: « brûlée ». Je n'étais pas sûr. J'aurais voulu demander une explication, mais Petre Oprea parlait déjà d'autre chose. Des gens comme lui et comme Vasile Moldovan n'insistent pas sur de tels détails. Je me souviens que c'était l'ingénieur Moldovan lui-même qui m'avait parlé de l'accident, mais qui n'avait pas trouvé bon de parler de sa personne. Je n'écoutais plus. Pourquoi Vasile Moldovan était-il devenu aciériste? Un défi lancé au destin? Ou, au contraire un appel irrésistible?

Le tourneur Emil Grosu ouvre la porte d'un frigo plein à craquer: des centaines, des milliers, peut-être des dizaines de milliers de fils, boutons, clapets... Une microindustrie.

« J'étais parmi les meilleurs tourneurs, vingt ans de métier, les gens ont eu confiance en moi, ou semblaient en avoir, qu'auraient-ils pu faire d'autre, eux non plus n'en savaient pas davantage, la machine était automatisée, il est vrai, vous l'avez vue, mais j'ai bien eu un serrement de cœur, je savais que tout était bien réglé, qu'elle est nouvelle, mais c'est une chose que de regarder, d'assister comme je l'avais fait là où j'étais aller pour me spécialiser, et c'en est une autre que de voir la poulie vous placer le « projectile », comme vous l'appelez, dans le tour, un « projectile » qui coûte quelques millions. « Allez, fais-lui les trous ! » J'hésitais à m'y mettre, je n'avais personne à qui demander conseil. « Voyons, mon vieil Emile, t'en fais pas, m'a dit l'ingénieur Ulmeanu, on y réussira. » Un brave type, l'ingénieur, c'est lui qui m'a donné du courage, je n'étais plus seul, je ne voyais plus devant moi les millions et les machines de contrôle par ultra-sons, qui n'admettent pas une tolérance de plus de 0,008 mm... » Sa lourde main salie d'huile caresse le froid de l'acier, ses doigts en cherchent les aspérités, le métal est luisant comme une feuille d'aimant, et des yeux il m'invite à faire la même chose. Je ne puis réprimer un sourire.

— Pourquoi souriez-vous?

— Quelqu'un me racontait, voyez, je réponds comme vous, que le jour où il avait dû enfoncer pour la première fois dans le « buffle noir » comme il le nommait, le pointe de son outil, opération tout aussi délicate que celle

dont vous me parliez, le vide s'était fait autour de lui, et que lorsque tout fut achevé, et bien achevé, une douzaine d'individus avaient brusquement fait surface pour se faire triomphalement photographier près de la pièce si bien réussie, mais sans lui, bien entendu; il s'est plaint à un des chefs qui aurait souri et l'aurait admis dans leur cercle...

— Ce sont des choses qui arrivaient... C'est comme ça, au début. Maintenant, nous, les communistes de l'usine, nous nous sommes engagés à former plusieurs jeunes gens à nos côtés. Ceci crée des obligations, pour nous comme pour eux. Car chacun d'entre nous désire que les jeunes qu'il forme soient les meilleurs et nous nous vantons des performances qu'il réalisent comme si c'étaient nos propres enfants.

Nous passons le long d'une série de fraiseuses et d'aléseuses horizontales dont les extrémités ferment la perspective du plafond comme le feraient des tremplins de concours, et laissons derrière nous les arcs de triomphe que forment les machines porteuses; devant nous, au bout de l'allée, se dresse une gigantesque carcasse de rotor alternatif de 120 tonnes, tel un module de fusée, à gauche, au fond, devant un rideau, le banc d'essai... la première turbine, avait été montée et attendait le moment de commencer les épreuves technologiques. Avant d'y arriver je demande des détails sur un cas dont j'avais entendu vaguement parler, sur un ouvrier dont les cheveux avaient tout simplement blanchi pendant les quelques jours où l'on exécutait le premier rotor.

— Voyez-vous, nous dit l'ouvrier spécialisé George Popa, ces machines automatiques semblent travailler toutes seules, mais en réalité l'habileté du tourneur, par exemple, qui les manie doit être non seulement plusieurs fois plus grande, mais aussi d'une toute autre qualité, ce sont d'autres sens qui travaillent, l'esprit est davantage mis à contribution; dans notre usine, chaque ouvrier est impliqué dans tout le processus technologique, pour transformer un de ces colosses de métal, un seul métier n'est pas suffisant, il passe par beaucoup de mains, voyons, il y a une barre d'acier qui coûte environ 800 000 lei, lorsque vous avez fini de le travailler, il coûte 2 000 000, mais de chez vous il passe aux mains d'un autre qui y ajoute aussi quelques centaines de mille, vous ne devez pas faire de faute, parce que ce n'est pas seulement votre travail que vous bousillez mais aussi celui de tous ceux qui vous ont précédé... Je travaille depuis longtemps, moi, je suis vieux, mais c'est maintenant à peine que je puis dire que je sais ce que signifie véritablement la fierté du travailleur...

En français par OLGA GALAȚANU

SÎNZIANA POP (n. 1939) a commencé sa carrière littéraire par des reportages publiés dans le quotidien « Scînteia tineretului » et dans la revue « Luceafărul », dans la rédaction de laquelle elle travaille actuellement. N'abandonne jamais la course (1966), son volume de début, comprend aussi bien des contes que des reportages. Le livre suivant, Sérénade pour trompette (roman, 1969) reçoit le Prix de prose de l'Union des Écrivains. Son option pour le reportage se manifeste dans les volumes La Vie a besoin de vie (1975), Propositions pour le paradis (1976), Lettre de la première ligne (1984).

Sînziana Pop

LES PEINTRES DE VULTUREȘTI

Je n'ai pas lu d'articles sur les enfants-peintres de Vulturești, ni vu d'émissions télévisées ou de films qui leur soient consacrés. Mais, moi, j'ai vu le « miracle » de mes propres yeux. Un miracle d'un mètre et d'une paume, moitié bonnet de fourrure, moitié jambes — gelées — enfoncées dans la neige.

Le village se trouve entre des collines, ses vergers descendent les flancs du mont, on y trouve un moulin à eau, un alambic pour distiller la tsouïca, sur toutes les cordes il y a du linge fraîchement lavé qui pend, — draps et serviettes brodées de fleurs et d'oiseaux —, les femmes portent les blouses brodées et les jupes paysannes de leurs ancêtres, et les hommes des manteaux de bure.

— Est-ce là que réside l'explication de ce miracle? Existe-t-il parce que la tradition s'y est conservée?

— Peut-être, répond l'instituteur Ion Mărgescu, qui tourne vers moi deux yeux bleus très purs.

Dehors, les enfants sont petits, parce qu'en hiver les oiseaux volent haut. Des oiseaux noirs, de gauche à droite, très haut, par dessus les maisons et les branches, sous le soleil blanc. En classe, les enfants sont petits, parce que leurs pupitres sont très hauts, on ne voit que leur tête qui dépasse, comme derrière une clôture.

Je regarde les enfants, et les enfants me regardent.

— J'ai entendu que vous aimez dessiner.

— Ouuuiii ! font les enfants la bouche grande ouverte montrant toutes leurs quenottes blanches.

— J'ai entendu que vous avez reçu beaucoup de prix.

— Ouuuiii ! répondent les enfants.

— Et que vous voulez devenir peintres.

— Ouuuiii ! crient-ils en chœur.

— Camarade instituteur, dis-je, laissez-moi donc seule avec eux !

L'instituteur Mărgescu s'en va et moi, je monte à la chaire et me présente.

— Je voudrais écrire sur vous, dis-je. Vous voulez m'aider?

— Vous aimez écrire? demande une fillette.

— J'aime bien.

— Avez-vous reçu un prix?

— J'ai reçu un prix.

— Tous les pays, ils vous connaissent?

— Ils ne me connaissent pas.

— Nous, ils nous connaissent. Moi, on me connaît aussi à Paris.

— Que dis-tu? !...

— Oui, dit-elle. Et lui, Ilie, on le connaît aussi en Égypte.

— Moi, on me connaît aussi en Égypte ! crie Ilie.

— Bien, dis-je. Que tous ceux qui ont reçu des prix m'apportent leurs dessins.

Toute la classe plonge dans les pupitres, puis tous se bousculent vers moi.

— Tous? m'écriai-je, stupéfaite.

— Ouuuiii ! répondent les enfants en montrant de nouveau leur quenottes et en se tordant de rire.

— Pourquoi riez-vous?

— On rit parce qu'on reçoit des prix, dit un garçon.

Et il hurle:

— On prend tous les prix de la terre.

★

— Qu'est-ce que c'est, là?

— Là, c'est une maison.

— Qu'est-ce que c'est, là?

— Là, c'est une chèvre.

— Pourquoi une maison sans portes ni fenêtres?

— Parce que je n'ai jamais vu de maison sans porte et sans fenêtres !

— Pourquoi une chèvre avec un œil tout petit et un autre tout grand?

— Parce que je n'ai jamais vu une chèvre avec un œil tout petit et un autre tout grand.

— Tu ne peins que ce que tu n'as jamais vu?

— Père Frimas, moi, je l'ai vu. Il est venu et il a dit: je te cherche depuis dix ans.

— Et ce chien qui a des ailes?

— Les chiens n'ont pas d'ailes, mais celui-là vole parce que je le veux.

— Et trois soleils au lieu d'un seul, ils existent parce que tu le veux?

— Non. Il y a vraiment trois soleils. Ici, à Vultureşti, il y a trois soleils qui brûlent. Mais là, ce que vous montrez du doigt, ce ne sont pas des soleils, ce sont des cloches. Ça, c'est la coutume. Y a un homme qui vient, avec son manteau à longs poils, et avec lui d'autres hommes, avec des fouets, un soufflet-*bouhai* et des cloches. Ils chantent.

— Que chantent-ils?

— Ils chantent: *Hé, salut, not' père Basile / Où est ta chèvre agile? / J'l'ai virée, j'suis pas sot, / En guise de lait, elle casse mon pot!* Ça, c'est le pot. Et là, c'que vous regardez c'est quand le vieux, il vient avec l'oiseau. Il vient avec les enfants sur des oiseaux et s'en va chez les hommes.

— Et là?

— Là, c'est le Père Frimas avec ses sœurs, mais ça, c'est pas mon dessin, c'est le dessin à Oncescu Liliana.

— Il te plaît?

— Non pas, parce qu'on ne voit qu'une aile, la gauche, du Vieux et de ses sœurs.

— Peut-être que le Père Frimas d'Oncescu Liliana ne vole que d'une aile?!

— Ça ne se peut pas. Ou bien il vient directement du cosmos avec la fusée ou bien il reste là-bas, dans l'air, et il rencontre un autre Père Frimas, y s'donne la main, salut!, et puis y laissent des sacs pleins de jouets sur les toits.

— Mais regarde, il y a là une fusée.

— Elle n'a pas de roues!

— Il n'y a pas de fusée sans roues?

— Non, il n'y en a pas!

— Pourtant, je vois qu'il y en a sur ton dessin.

— Là, ce n'est pas une fusée.

— Qu'est-ce que c'est, alors?

— C'est Mihai Eminescu.

— Mihai Eminescu?

— Oui, qui s'en vient vers nous!

POUR QUOI DESSINEZ-VOUS?
QU'EST-CE QUE VOUS AIMEZ DESSINER?
POUR QUI DESSINEZ-VOUS?

J'ai écrit les questions au tableau et je les ai priés de répondre par écrit.

— À la première question, moi je ne réponds pas! a dit un gamin.

— Pourquoi ça?

— Ce n'est pas une question!

— Comment ça, ce n'est pas une question?

— J'sais pas, dit-il, ce n'est pas.

— Et les autres, ce sont des questions?

— La deuxième, oui, répond-il.

— Comment t'appelles-tu?

— Onică Ion, dix ans.

Sur sa feuille de papier il écrivit: « J'aime penser toute le journée à des choses que j'imagine. J'aime le plus dessiner des choses que j'imagine. »

D'autres réponses:

Ivașcu I. Paraschiva: « Je dessine parce que j'aime ça. Le dessin, c'est quelque chose de très beau. Le plus, j'aime dessiner des paysannes, les fignoler, dessiner leurs habits, comment elles marchent et se regardent. Nous dessinons pour nous. »

Stoica N. Nicolae — 10 ans. « Je dessine parce que j'aime beaucoup colorier des paysages. Je dessine pour faire toujours des paysages. »

Mailătescu Ileana — 10 ans. « Je dessine tout ce que je vois de mes yeux. Les fusées et le cosmos, le soleil, la lune et deux hommes très beaux. J'aime aussi les pots de fleurs, les oiseaux, le chemin qui court sur la montagne, les portraits et d'autres. Je dessine pour moi et pour qu'on me mette à l'exposition. »

Bichi G. Elena — 10 ans. « Je dessine parce que j'aime faire des portraits et qu'on y voit les montagnes. »

Floarea Dorina — 10 ans: « Moi, j'aime dessiner ma mère avec ses enfants sur sa tête, et comment les gens marchent sur les immeubles et ils ont le cosmos sur leurs têtes. »

Oncescu Liliana — 10 ans: « Nous dessinons pour participer à des concours et gagner. Moi, j'aime dessiner beaucoup de peintures modernes, c'est-à-dire ce qu'on n'a pas encore vu. Nous dessinons pour avoir une belle vie et devenir des peintres. »

Sur une des feuilles j'ai trouvé ceci, écrit en majuscules: MOI, J'AIME DESSINER PARCE QUE J'AI GAGNÉ UNE MONTRE ET PARCE QUE DANS TOUS LES PAYS ON ME CONNAÎT. MOI, TOUTE LA NUIT AUSSI JE PENSE AUX COULEURS. MON NOM EST CONSTANTINESCU M. ION ET JE SUIS HEUREUX. »

— Comment cela est-il arrivé, camarade instituteur?

— Le hasard ! J'avais proposé aux gosses de s'inscrire aux concours scolaires de littérature et d'art. Cinq se sont inscrits pour la littérature, trois pour l'art. On a fait des listes. Afin de stimuler leur intérêt pour l'art, je leur ai acheté des aquarelles. Ils n'en avaient jamais vu de leur vie. Chez nous, dans notre village, on n'apporte que des crayons de couleurs. Le lendemain, toute la classe s'est inscrite pour l'épreuve de peinture. Nous avons une gosse à moitié paralysée, elle a eu la poliomyélite, la pauvre, si bien qu'elle ne peut ni marcher, ni écrire: Bologa Vasilica, fille de Bohémiens qui travaillent le bois. On l'amène à l'école à tour de rôle, les enfants et moi. Eh bien, elle ne peut pas dessiner, elle ne peut pas tenir un crayon entre ses doigts. Je lui ai expliqué que je ne pouvais pas l'inscrire pour l'épreuve de peinture, que ce n'était pas possible. Elle a tant pleuré que j'ai dû l'inscrire aussi. Ensuite, j'ai acheté des aquarelles pour toute la classe.

— Êtes-vous professeur de dessin?

— Non, je suis instituteur.

— Mais vous dessinez aussi?

— Je ne dessine pas. Je n'ai aucun talent. J'ai bien essayé une fois, le soir, chez moi, que voulez-vous, à se trouver tout le temps parmi eux, on se laisse entraîner, j'ai voulu faire une nature morte et un nu. Moi, ma passion, c'est d'être instituteur. Mais je suis bien obligé de voir ce que leurs couleurs donnent. J'ai barbouillé quelques feuilles de papier, histoire de voir comment elles se combinent, les nuances qu'on peut en tirer.

— Et avec eux, comment travaillez-vous?

— J'ai procédé d'abord selon les règles, didactiquement. Vous comprenez, je n'avais aucune expérience. Peu à peu, j'ai compris combien ma méthode était rigide. D'ailleurs, tous le sentaient. Les heures de classe non plus n'étaient pas suffisantes. J'ai créé un cercle. Je n'avais pas de salle pour cela. Alors, on s'est installé dans le laboratoire, j'ai renoncé à la chaire, je les ai laissés complètement libres, je n'ai plus voulu les influencer, je me suis contenté de les stimuler. Un point c'est tout.

— Avez-vous consulté des livres de spécialité?

— Non. Je crois, quant à moi, que la nature est toute-puissante et géniale. J'ai renoncé à leur imposer des sujets. Je causais avec eux, de n'importe quoi, de ce qui se passait dans le village, comme ça, en absolu. Je stimulais leur fantaisie. Je leur proposais des sujets libres, mais ils avaient aussi les leurs. Je le faisais toutes les fois que l'occasion s'en présentait, pas seulement pendant les heures de classe. Avant, quand je m'en tenais aux méthodes didactiques, je leur posais de questions; maintenant, au cercle, c'est eux qui m'en posent.

— Que vous demandent-ils?

— Tout ce qui leur passe par la tête! Concernant la vie du village, par exemple, Mais il me prient aussi de leur lire des histoires pendant qu'ils dessinent. Des contes populaires, surtout, et des poésies.

— Peuvent-ils dessiner et écouter en même temps?

— S'ils n'ont pas envie de dessiner, ils ne dessinent pas. Parfois, l'inspiration leur manque. J'attends qu'elle leur vienne. Tenez. Balu Marinella, elle n'est pas toujours inspiré... Elle ne travaille que si elle en a envie. Mais quand elle sent qu'elle n'a pas d'inspiration, elle me prie: camarade instituteur, aidez-moi pour que l'inspiration vienne. Je cause avec elle, puis elle va se promener et elle revient quand elle sent qu'elle a vraiment envie de dessiner. Les enfants me disent sincèrement quand ils n'ont pas envie de dessiner et me prient de faire quelque chose pour que l'inspiration leur vienne.

— Et les gens du village, que disent-ils?

— Les parents aussi bien que mes camarades étaient sceptiques. Ce cercle ne tenait pas compte des talents ni de rien d'autres. Tous les enfants y venaient, c'était une expérience, n'est-ce pas? Je leur ai expliqué qu'on pouvait faire n'importe quoi à force de volonté. Pendant qu'ils dessinaient je leur lisais des livres traitant de biographies uniques, de personnes exceptionnelles. À la fin une inversion extraordinaire s'est produite. L'élève

Bologa Vasilica, la petite infirme qui ne pouvait pas manier le pinceau, s'est mise à peindre avec les doigts. Le résultat? Elle a apporté à notre cercle son premier prix international. Au début, elle pleurait de désespoir, ensuite, c'est moi qui ai pleuré de joie.

— Êtes-vous heureux, camarade instituteur?

— Personne ne me comprend. Ni le village, ni mes beaux-parents, ni mes parents, ni ma femme. Mais j'ai pour me soutenir, la joie des enfants. Les enfants sont naïfs et sincères. C'est là mon ivresse. Les gens disent: « Il veut en faire des peintres. » Vous savez, ici on ne rêve que de mécaniciens et d'ingénieurs. Qu'y faire? Dans tout le village, il n'y a eu qu'un seul parent qui ait donné de l'argent pour acheter des aquarelles, et celui-ci, c'est le camarade directeur de notre école. Mais je voudrais un peu systématiser.

— C'est-à-dire retourner au cercle de dessin?

— Oui. Donc, en 1968, à l'étape nationale du concours, 12 enfants sur 19 réussissent à se classer. Je fais appel aussi aux tous petits, de la Ière, je travaille avec eux, séparément d'abord, puis j'essaie de les réunir aux grands et je les prie de ne pas copier. J'ai un peu plus d'expérience, maintenant, n'est-ce pas? J'ai deux classes de 49 gosses chacune. En 1969 à l'étape nationale 35 gosse sur 49 se classent, dont 19 de la Ière. L'élève Constantinescu Elena est médaillée au Concours international de Sofia. L'élève Bichi Elena est médaillée au Concours International de Moscou. En 1970, à l'échelle nationale, 49 se classent. Nous obtenons d'autres prix internationaux: Bombonica Dragomir au Caire, Săndulescu Viorel et Paraschiva Ivaşcu à Leningrad. Enfin, au concours organisé par l'UNICEF, sur les 10 prix accordés à la Roumanie, 7 ont été remportés par des gosses de Vulturești.

— Formidable !

— Oui, c'est un sujet de grande fierté pour nous !

— Et les gens du village?

— Peu nombreux sont ceux qui casquent les cinquante lei et cinquante centimes que coûtent la boîte d'aquarelles. Ce n'est pas la ville ici, et les conceptions y sont différentes.

— Qui a payé les aquarelles?

— Moi, jusqu'à présent, mais cette année cela m'est devenu impossible. Le cercle compte 74 membres, on travaille dans deux salles, assis aux pupitres, ou même par terre, sur des cartons. On aurait besoin de 4 000 lei par mois, environ, et moi, je n'en gagne que 1 000? ! Ma femme ne me comprend pas, mais elle a aussi raison. Cette année, j'en suis arrivé à abattre tous les cerisiers de ma cour pour pouvoir me chauffer et réparer la clôture.

— Êtes-vous un aventurier?

— Camarade, ne m'offense pas !

— Je ne veux pas vous offenser. Je veux dire qu'un autre, à votre place, aurait renoncé.

— Et les enfants? Nous autres, les grandes personnes, nous pouvons nous fâcher les unes contre les autres, mais les gosses, ils ne font de mal à personne. C'est pour eux que je me bats en désespéré; ils en valent bien la

peine. Ainsi, par exemple, je veux organiser dans notre village une exposition permanente, et je n'y réussis pas. Le vice-président du Conseil départemental a pourtant clairement ordonné que cette exposition soit organisée dans la salle de l'ancien Conseil Populaire, mais le Conseil Populaire refuse depuis un an de nous en remettre les clefs. Et pourtant nous sommes maintenant bien connus, n'est-ce pas? Nous recevons un grand nombre de visiteurs, tenez, vous êtes là, et je ne puis vous montrer les dessins, ils sont tous entassés à la va t'en comme je te pousse dans une boxe, ils s'abîment, se détériorent.

— Pourquoi n'essayez-vous pas de vous aider vous-mêmes? Vendez une partie des dessins de ces gosses. Vous auriez, certainement, de nombreux acheteurs.

— Je ne vends rien. Pas le moindre petit dessin. Je ne puis m'en séparer. J'ai fait une sorte d'exposition chez moi. Vous y viendrez et vous verrez. C'est mon bonheur, ça ! Du reste, après les derniers résultats, nous commençons à recevoir des subsides. L'UCECOM, avec qui nous n'avions rien de commun, nous a envoyé 5 000 lei. Le Ministère de l'Enseignement nous a aidés à réaliser le film *Les Rêves de l'enfance*, que les Studios « Sahia » sont venus tourner ici, à Vulturești, et a fait encadrer plusieurs œuvres. L'inspectorat départemental, aussi, nous a envoyé des couleurs. Vous n'avez pas idée comme les gosses ont été heureux.

— Les enfants ont-ils été informés de tout ceci?

— Bien sûr. Les enfants sont au courant de tout. Je les tiens tout le temps au courant.

— Savez-vous qu'à la question: Pour qui dessinez-vous, beaucoup d'entre eux ont répondu: « Pour des prix »? Ils s'y sont habitués. Vous avez réveillé leur ambition et cela leur plaît. Ne craignez-vous pas pour eux les difficultés que l'avenir leur réserve? Je veux dire qu'il n'est pas si facile de viser toute sa vie le premier prix?

— Mais non, je ne veux pas en faire des chasseurs de prix. Et je ne pense pas non plus qu'ils deviendront tous des peintres. Je voudrais seulement qu'il ne passent pas avec indifférence auprès des événements qui se déroulent autour d'eux. S'ils ne sont pas indifférents aux beautés qui les entourent, ils ne passeront pas non plus en indifférents à travers la vie. Je pense que les gens d'aujourd'hui ont beaucoup changé. Ils ne se préoccupent pas seulement de leurs propres intérêts comme par le passé. Ils s'en occupent, bien sûr, mais ils ont aussi le temps de regarder autour d'eux.

— Vous regardez aussi?

— Au printemps j'emmène les enfants sur les collines et dans la forêt. Nous marchons un temps, nous causons et ensuite, les couleurs ! Si vous saviez tout ce que les gosses trouvent sur l'écorce des arbres, que de nuances ils distinguent ! La nature se renouvelle sans cesse, se régénère, les branches, les racines, lorsque le vent souffle à travers les herbes, vous ne pouvez vous imaginer à quel point les gosses voient les formes et les mouvements, s'en réjouissent et les comprennent. Les enfants ne sont jamais hypocrites. Ils

sont eux-mêmes. Je les regarde et je m'enivre de mes propres euphories. C'est pour cela que je n'ai pas besoin d'amis. Je cause avec les enfants. Les gosses ne m'irritent jamais. J'ai appris à les écouter. Savez-vous quoi?

— Quoi donc?

— Un grand bonheur vit tout autour de nous.

En français par MICAELA SLĂVESCU

Vultureşti, 1971.

LA STRUCTURE DU NORD

1. S'il n'y avait pas eu ce matin de printemps lorsque la secrétaire est venue m'avertir que le rédacteur en chef voulait me parler et le rédacteur en chef m'a invitée à entrer, et dans son bureau il y avait deux hommes très bien mis qui se sont levés — l'un était très haut de taille, l'autre de taille normale, — et se sont inclinés très bas, comme des ambassadeurs présentant leurs lettres de créance, et le rédacteur en chef m'a demandé « vous y allez, n'est-ce pas? », et l'homme de haute taille, qui portait des lunettes à monture dorée m'a adressé un sourire invincible et j'ai répondu « j'y vais » et ce n'est qu'ensuite que j'ai ajouté « où cela? » et le rédacteur en chef a répondu: « à Borşa, bien sûr ! » et j'ai répliqué « c'est impossible », « que voulez-vous dire par c'est impossible? » a-t-il demandé, et les deux hommes ont ri et, tout en tenant leur attaché-cases dans une main ils m'ont tendu l'autre et ont dit: « Peter ». Et « Mihali ». Alors, bien sûr, je suis rentrée à la maison, j'ai fait ma valise et maman m'a dit: « Tu pars de nouveau? ! Tu viens à peine de rentrer de Vîlcea ». Et moi, je l'ai embrassé et je lui ai dit: « Sais-tu comment ils se nomment? Peter et Mihali ! », et elle s'est adoucie parce qu'elle avait fait son lycée à Sighet. « Et sais-tu à qui ils ressemblent? À l'oncle Eneas, lorsqu'il est rentré d'Amérique ! » « Que sont-ils? », a-t-elle demandé. « Des permanents, du secteur culturel ! » et j'ai prié un voisin de me conduire à la gare et, couchée dans l'unique wagon-lit qui va vers le Maramureş, j'ai pensé à Peter et à Mihali.

2. Si ce n'eût été l'heure: 5h du matin. Et le temps: ni sec, ni humide, une sorte de glu sur la verticale qui masquait le paysage, en détachant les premiers plans, très près, avec des détails agrandis, comme des fragments de tissu, placés sous microscope: la gare — déserte, la voie ferrée brillante, le dos oscillant de la locomotive électrique et le sourire teinté d'insomnie de Vasile Mihali (il avait dû dormir, plein d'appréhensions, la tête sur une des tables du Foyer Culturel), et la Dacia d'un ami, et la route — en lacets et mouillé e

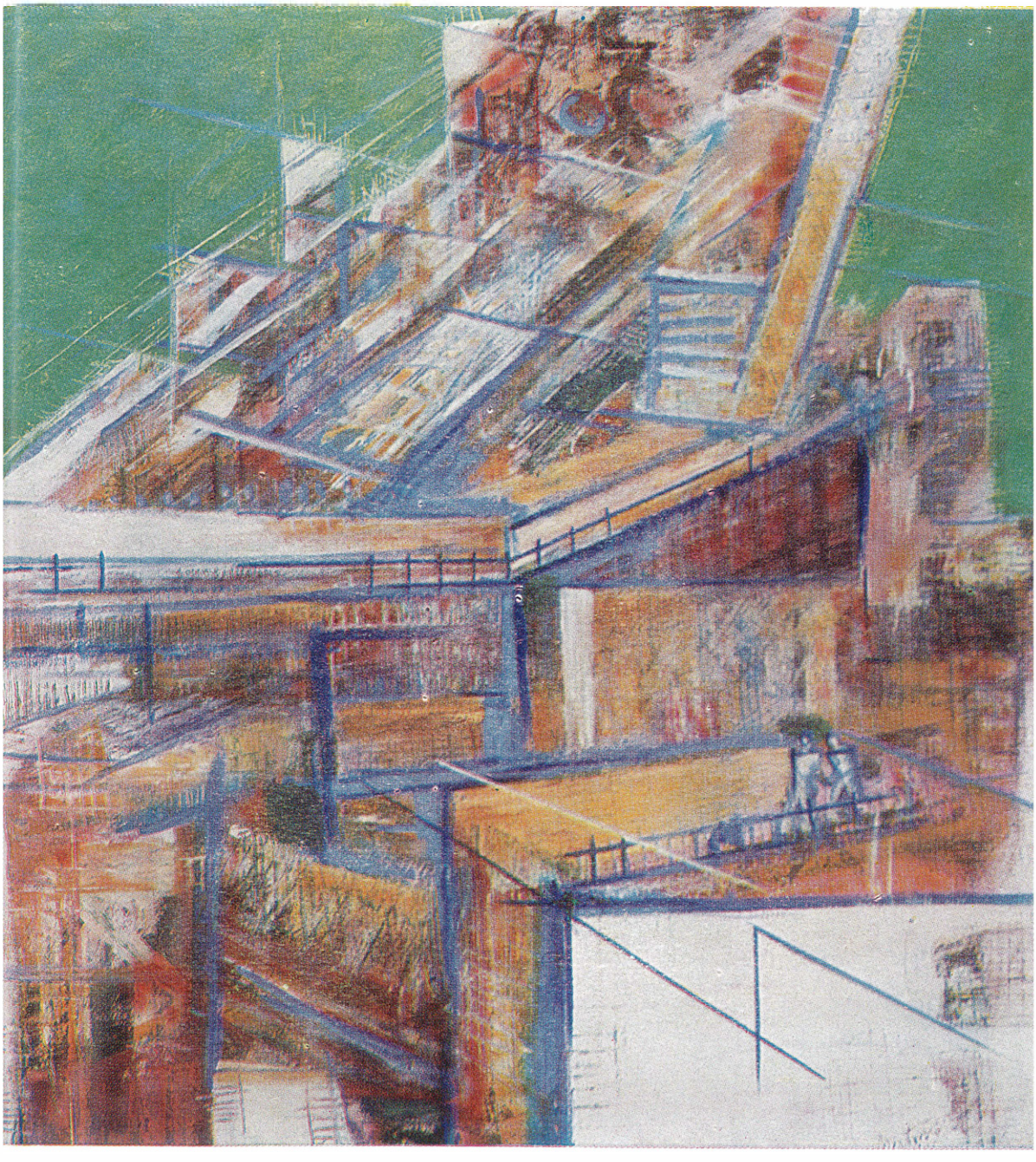
isolée entre les mêmes parois de glu qui faisaient paraître les panneaux indicateurs « Vişeul de Sus », « Moisei » et même « Borşa » des éléments de décor oubliés par un théâtre itinérant: Et ensuite l'hôtel, et la chaise vide du bureau de réception de l'hôtel, et les clés provisoires, qui vont à d'autres chambres que celles qui ont été préparées et les cinq gars endormis dans des fauteuils, tête penchée à droite, genoux à gauche, vaincus par la fatigue mais bien alignés, auxquels les charmes de la discothèque avaient fait oublier l'heure du dernier bus: et de nouveau Vasile Mihali et ce même sourire de travail de nuit (que Bucarest est donc loin !), et une bouteille de tsouïca sur la table de la chambre d'hôtel: « Ça réchauffe. » Et, en effet, ça réchauffe. « Établissons un programme ! » Et nous établissons un programme, « jusqu'à ce que le restaurant ouvre », et le restaurant ouvre (hôtes de marque) et ensuite ferme (ce n'était pas conforme à son horaire), mais les chambres sont maintenant fin prêtes, nous pouvons y porter nos bagages, et les fenêtres sont du bon côté: loin du bruit de la rue, donnant sur les montagnes, si le temps est favorable, on aperçoit le Maramureş Voïévodal. Je me couche sans retirer mes jeans, me couvre avec la couverture mince comme une pelure d'oignon et tandis que la pluie tambourine à ma fenêtre avec une conviction accrue, je me demande, stupéfaite: « Que diable suis-je venue faire ici? Qui est Peter? et qui, Mihali? »

3. Comment est Borşa?

Ville pluvieuse au premier coup d'œil. Ville pluvieuse aussi au second coup d'œil. Pas de chance, ville pluvieuse: point névralgique, placé juste sur le front des eaux qui soufflent ce printemps du nord vers le sud. Isolée par le plafond de nuages du spectacle des Monts Rodna; isolée par des murs de brume du paysage historique du Maramureş Voïévodal et détachée du contexte, dépourvue de biographie, destinée à un regard objectif et dur à cause des bulletins de la météo.

Donc: une petite ville de province comme toutes les petites villes de province où l'agriculture s'ajoute au travail dans les mines depuis si longtemps qu'ils en sont arrivés à faire bon ménage — et les gens sont l'un et l'autre: paysans et ouvriers. Que le pain ait d'abord été gagné dans les entrailles de la terre ou d'abord au soleil, que les bras aient appris d'abord à fouiller la roche à la recherche du métal ou d'abord à déraciner les arbres, pour faire pousser à la place des forêts le maïs et les pommes de terre — qui peut encore le savoir? Les gens se sont retrouvés avec les deux métiers à la fois, ils les pratiquent parallèlement, sans pouvoir se décider à opter, brutalement, pour l'un ou pour l'autre: dans la mine, le matin, dans les champs l'après-midi ou inversement, l'un pendant les loisirs que l'autre lui laisse, sans ombre de mécontentement pour ce double labeur, sans trace de fatigue, au contraire, avec, aux lèvres, ce sourire lumineux dont j'ai pris connaissance pour la première fois dans le département de Cluj, à Bonţida, dans la cour herbeuse de la Station de Machines Agricoles, non loin de la fonderie (pièces de rechange pour tracteurs) où, après avoir coulé le métal

ROMUL MUȚIU:
Chantier hydro-énergétique (huile sur toile)



LÁSZLÓ FESZT:
Futur ensemble architectural (linogravure)

dans les moules, les fondeurs s'étaient précipités dans la cour afin de faucher l'herbe haute et fleurie, « car son tour est aussi venu ».

Une petite ville, donc, pareille à toutes les petites villes de province où deux traditions de travail font corps commun: moitié agriculteurs, les gens portent ces vêtements étranges qui « frappent » tant lorsqu'on les rencontre sur les boulevards des grandes capitales départementales: le *clop*, petit chapeau de paille sans bords, le bleu de travail recouvrant l'ancestrale *opincă*, ancienne sandale en cuir fixée par de lanières, et la *dușagreica*, habit de molleton à fleurs, doublé, piqué comme une couverture et bordé d'un galon. Légère et chaude, la *dușagreica* est descendue de Moldavie avec les roses brodées des serviettes, oranges et vertes. Les modes n'ont pas de frontières, ne connaissent pas le temps, la réalité de la vie est plus dure que la réalité de la tradition, la matière première est de plus en plus chère et rare et, de même que les galoches ont conquis le sud du pays, la *dușagreica* et les roses ont conquis le nord du pays et se préparent ce printemps à occuper le Banat, portés là par les gens du Maramureș — enrôlés dans les grandes campagnes agricoles.

C'est donc une ville ouverte à tous les renouvellements. Un village transformé en ville: avec des maisons en bois mais aussi en briques, avec une foire de bétail et un marché de fromages, mais aussi avec des magasins modernes, une librairie et un cinéma, une ville que sillonnent des chariots tirés par des vaches et des chevaux, mais aussi des poids-lourds et des camions-basculeurs, desservant l'industrie minière, prospère, et l'industrie du bois, une ville où les traditions sont respectées surtout par les vieux, sur les collines, la Nuit de la Saint Jean, tandis que les jeunes préfèrent se divertir dans le sous-sol de l'hôtel où il y a des jeux mécaniques et une discothèque; une ville où ce qui a été et ce qui est s'allient et se mêlent comme partout ailleurs, paisiblement parfois, s'accompagnant de stridences d'autres fois, comme, par exemple, le centre de Borșa, composé d'immeubles gris et carrés, si peu appropriés à l'endroit, surtout par temps de pluie, lorsque le paysage disparaît et les jugements de valeur acquièrent un surplus d'objectivité ! C'est dans un de ces immeubles que j'ai participé à la « Réunion de travail annuelle des cénacles littéraires de tout le département de Maramureș ».

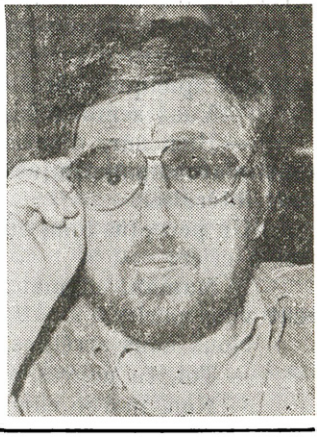
4. Si cet après-midi tranquille n'avait pas existé, collé comme une pellicule sur une vitre, lorsque la vue est voilée et que je ne pouvais pas contempler le Maramureș, comme je l'avais contemplé auparavant à travers l'ogive en bois de l'église de Ieud: une image délirante, comme dans les tableaux flamands, où une silhouette vous tourne le dos, tandis que le monde se déroule en perspectives et en degrés, si bien que tous ses événements se voient à la fois, comme si sa genèse se produisait justement alors: les montagnes, bien entendu, puis les collines, dépouillées d'arbres et douces (j'ai longtemps pensé à la « douceur » qui émane d'un paysage du Maramureș, jusqu'à ce que j'eus e enfin compris que c'est l'absence de forêt qui adoucit, le fait que les collines s'enchaînent aux montagnes tout naturellement, et que les gens les ont transformées en champs cultivés, un échiquier aux carrés légèrement

allongés et de travers et dans chaque carré il y a une famille de paysans, le père, la mère et les enfants — des fillettes et des garçonnets blonds qui ne vont pas encore à l'école suivent eux aussi la charrue, ils portent l'eau et le pain, vêtus de blanc comme leurs parents, afin que le temps et le travail en soient éclairés), et, enfin, l'empire de bois des cours, des maisons, des granges, des ponts jetés par-dessus la rivière, les chemises blanches, de chanvre, étendues au soleil, les mouvements lents des vieillards dans les cours, les meules de foin, celles de l'an passé et celles de cette année, ces spectacles dont nos paysans, à l'esprit hérité de nos ancêtres ont tellement besoin, pour conserver leur fermeté d'âme et leur authenticité; ce passé que d'autres achètent, mais qui existe chez nous, et qui dure chez nous, parfois, qu'il ne nous faut pas apporter dans la maison, changé en antiquités. Mais la fenêtre de la Maison de la Culture de Borşa n'était pas l'ogive en bois de l'église de Ieud, il n'y avait pas de soleil au ciel et pas de silhouettes humaines sur les collines, et la pluie, cette pellicule humide et opaque, voilait le paysage, et la vitre, et j'ai bien été obligée de tenir compte du temps et de l'endroit où je me trouvais.

5. S'il n'y avait pas eu ce jour, et cette heure, et ce matin, et cet après-midi et ce temps: cette pellicule grise collée à la fenêtre, lorsque, dans l'absence du paysage du Maramureş historique, je fus bien obligée de scruter avec attention l'endroit où je me trouvais: et d'abord les anciens tapis qui tapissaient les murs (Peter et Mihali les avaient apportés, tout exprès, de Sighet), eux ensuite. Puis soudain, la sensation certaine que je vivais en pleine littérature de S.F., une aventure d'une autre époque et d'un autre endroit. Où est-ce que je me trouvais? Où m'avaient amenée Peter et Mihali? Qui avait délégué toutes ces dizaines de jeunes gens hauts de taille, blonds et beaux, vêtus comme tout le monde de jeans et de pulls? Quand avaient-ils surgi là? Et pourquoi justement à Borşa? Et pourquoi ce silence? Ce silence inébranlable? Pourquoi, déterminée par qui, par quoi, cette attention, une attention « bonne », ni fausse, ni hypocrite, ni commandée; d'où venait toute cette vie spirituelle, ici, à Borşa, dans la grande salle du Foyer Culturel? C'est qu'on y lisait des poésies. Ils étaient venus de partout, de Vişeu, de Borşa, de Moisei, de Ieud, de Sighet, de Cicîrlău, de Fărcaşa, de Oarţa, de Beclean, et lisaient tous des poésies. Ils annonçaient leur nom, leur prénom, leur profession, et lisaient. Bien sûr: il y avait parmi eux aussi des professeurs de roumain, d'histoire, de philosophie, des licenciés des universités de Cluj et de Iaşi, revenus dans leurs villages de la Mara et de l'Iza; mais il y avait aussi des ouvriers mineurs, un chef d'office postal, un chef des transports, un ouvrier d'un centre pour le collectage des puits de forêt, et ils écrivaient tous des poésies; et ces poésies, oui, ces poésies étaient bonnes, en tout cas elles étaient vives, sincères, ignorant le lieu commun, et, avant tout, la démagogie sentimentale qui fait tant de victimes! Des vers simples, et francs, et justes, exprimant la même admirable bienséance spirituelle, la même implication visible, lumineuse, que nous troublions en la jugeant si humainement. Et deux questions ont surgi dans mon esprit. « Où est Peter? »

Et Peter n'était plus avec nous, à la tribune, mais assis tout au fond, sur une chaise de la dernière rangée, dans la salle, suant d'émotion, et « Où est Mihali ? » Et Mihali non plus n'était pas avec nous, à la tribune, mais se tenait debout, près de la porte, dirigeant des regards les entrées et les sorties, pareil aux grands chefs d'orchestre qui n'ont plus besoin de gestes pour se faire entendre. Et, bien sûr, la vie a été récompensée par la vie, et je me suis réjouie qu'il pleuvait, qu'on ne pouvait pas voir le Maramureş des Voïévodes et des temps historiques, mais bien ces jeunes gens, vêtus comme tout le monde, en jeans et pulls, qui avaient leur place dans la culture et n'avaient pas besoin pour cela de quitter Borşa pour venir à Bucarest.

En français par MICAELA SLĂVESCU



IULIAN NEACŞU (n. 1941), prosateur et journaliste, a débuté en 1964 dans « Gazeta literară » **avec des proses courtes. Un premier volume, intitulé** L'Hiver, quand le soleil brille **(1966) a été suivi par les recueils** Un Quidam **(proses courtes, 1968),** Un Bucarestois de passage à Bucarest **(reportages, 1980),** Les Souvenirs de Harap Alb **(1983).**

Iulian Neacşu

UN HOMME TRÈS OCCUPÉ

Je marche depuis quelque temps dans une des rues de Bucarest, une vieille rue, avec des maisons basses, entourées de jardinets. À mes côtés, un homme de taille moyenne, vigoureux, passé la cinquantaine, dont je venais à peine de faire la connaissance.

— Matei, s'était-il présenté.

— Matei comment?

— Aurel. Matei Aurel.

De temps à autre l'homme s'arrête brusquement, il voudrait me dire quelque chose, puis change d'avis. Il sait ce qui m'intéresse, mais n'est pas très bavard. On m'avait même prévenu, avant que je ne fasse sa connaissance que ce qu'il aime le plus, c'est se taire. Il s'y était habitué en pratiquant son métier: serrurier, depuis près de trente ans à l'entreprise de pompes « Aversa » de Bucarest.

— Vous n'aimez pas causer, lui ai-je dit.

— Non.

Cette réponse ne s'accordait guère avec un futur héros de reportage.

— Pourtant, les députés doivent avoir des talents d'orateur, savoir persuader, n'est-ce pas?

— Non. Moi, je les persuade autrement. Je parle moins de moi, et davantage d'eux. C'est pourquoi ils m'ont élu.

Matei Aurel avait été récemment élu député pour la troisième fois. Nous longions maintenant une des rues qui faisaient partie de sa circonscription électorale. Beaucoup de ceux qui passaient près de nous le saluaient avec des gestes d'anciennes connaissances. Quelques-uns l'arrêtaient pour échanger quelques paroles.

— Vous semblez bien connu par ici, lui ai-je dit.

— Bien sûr, d'autant plus que j'habite tout près. Je voudrais que vous m'accompagniez jusqu'à chez moi, j'ai là quelques notes qui pourraient vous intéresser.

Un peu plus loin, au coin d'une rue, un gosse juché sur une clôture se met à crier:

— Maman, maman, viens vite, voilà l'oncle Matei. Oncle, maman veut vous parler.

Nous nous arrêtons devant le portillon et attendons.

— Toi, tu ne vas pas à l'école? demande Matei Aurel au garçonnet.

— Non, moi je vais au jardin d'enfants, lui répond-il.

La mère du gosse arrive en courant, un manteau jeté à la hâte sur les épaules.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour, lui répondons-nous.

— Vous n'entrez pas?

— Non, refusa brièvement et catégoriquement selon son habitude le député. On a à faire.

— La nouvelle clôture vous plaît-elle?

— Oui.

— Vous savez, je ne suis plus mécontente, maintenant elle me plaît aussi.

Nous nous éloignons.

— Que voulait-elle dire à propos de la clôture?

... — Rien. L'ancienne clôture s'écroulait, était un danger pour les passants, enlaidissait la rue. Un temps je venais tous les jours, je la priais de la réparer ou d'en faire faire une autre, elle refusait, et pourtant elle a de l'instruction. Non, ne notez pas son nom, elle a payé l'amende et maintenant, vous l'avez entendue: elle est contente, elle aussi, alors?!

. . . . . .

Matei Aurel habite dans un nouvel immeuble, un des trois immeubles construits il y a plusieurs années dans ce coin d'un vieux quartier de Bucarest. Il occupe un trois-pièces; lui et sa femme Stana et ses deux enfants Nicolae et Mariana, chacun sa chambre. Nicolae a 23 ans, il est technicien et travaille dans la même entreprise que son père; Mariana est plus jeune, elle a 21 ans, et est éducatrice. Les enfants ne sont pas là, et c'est Stana, sa femme, une personne vive et gaie qui nous ouvre. Peu après je feuillette le carnet de notes du député Matei Aurel, un carnet d'aspect habituel.

« Depuis de très longues années j'ai appris à organiser mon emploi du temps, autrement je n'arriverai à rien. À l'usine, je suis le serrurier Matei Aurel, et non pas le député qui porte le même nom. Heureusement que ma femme me comprend, elle s'y est faite et m'aide. Même lorsqu'il s'agit de nos loisirs, des miens et des siens, quand nous aurions pu être davantage ensemble, nous promener ! »

— Ne vous est-il pas difficile de travailler à l'usine jusqu'à quatre heures de l'après-midi et ensuite, sans plus tarder, de faire votre devoir de député?

— Bien sûr que c'est difficile, mais je ne suis pas le seul à le faire. De plus, je le fais avec plaisir, j'ai toujours aimé vivre comme cela, non seulement parmi les gens, mais aussi pour eux. Voyez-vous, ce que je fais à l'usine c'est toujours pour les gens que je le fais. Ce n'est pas pour l'usine, j'ai une belle maison, une famille réussie, j'aurais pu rester de côté, m'occuper de mes affaires mais je n'en ai pas le cœur. Être député, ce n'est pas seulement un honneur exceptionnel, c'est aussi un devoir.

« Résoudre la question de logement pour la famille Lazăr, qui est très à l'étroit depuis la naissance du troisième enfant. J'ai causé avec eux, fait une demande. Sandu C. et Marin N. ne veulent pas travailler. Toutes les fois que je leur ai trouvé une place ils y sont restés quelques jours puis se sont enfuis. Leurs parents sont désespérés. La question des feux au carrefour Matei Voievod-Agricultori. Où beaucoup d'accidents ont lieu. »

— Qu'est-ce que c'est que ces garçons qui ne veulent pas travailler? ai-je demandé.

— Maintenant, ça va, je les ai conduits à l'usine, chez moi, et ils se sont mis à travailler, mais j'ai l'œil sur eux.

Certes, pour une autre personne et dans un autre contexte, un tel « problème » ne se serait pas posé. Elle aurait attendu que les « garçons » enfreignent la loi pour les faire punir. Mais pour Matei Aurel et pour tous ceux qui l'entourent, les voisins du « problème », c'est impossible.

« Les feux ont été installés. Il faut encore un magasin « Gospodina » (La Ménagère) qui facilite l'existence aux femmes. Quelques-unes m'ont

arrêté dans la rue, m'ont interpellé. J'irai au Conseil... la famille Lazăr n'a pas encore pu déménager. Les époux A. se sont terriblement disputés, ils veulent divorcer et sont venus me voir, chacun séparément. Les citoyens disent qu'ils en ont assez du chahut qu'ils font. »

— Il y avait dans notre voisinage un restaurant, petit et sale, me dit sa femme, Stanca. On le nommait « Borcea ». On y buvait beaucoup et les femmes s'en plaignaient. Aurel s'est agité et secondé par le président du Comité de citoyens, est allé réclamer l'aide du Conseil. On la lui a accordée, et maintenant, à la place du restaurant, on a ouvert un magasin « Gospodina », avec libre service.

Je me figure que les gens du commerce n'ont pas été enchantés de renoncer à un débouché de boissons aussi rentable, mais les insistances du député appuyé par les citoyens désireux de « nettoyer » le quartier et d'y trouver un magasin nécessaire à tous, ont eu gain de cause, ont réussi à s'imposer.

Je continue à feuilleter le carnet. Des mots, mais aussi des chiffres. Des kilos, des m^3, des m^2 mais aussi de simples chiffres: 100, 54, 2932... Je demande ce qu'ils signifient. Le député fait signe de la main qu'ils ne doivent pas m'impressionner plus que de raison.

— En général, dit-il, les chiffres indiquent plus exactement combien nous, les citoyens, avons travaillé volontairement, en sus des travaux exécutés par le Conseil, pour embellir notre quartier: combien nous avons pavé, combien d'arbres nous avons planté, combien de fleurs, combien de m^3 de terre on a apporté dans les parcs, combien de fois pour les bancs... Ce sont des réalisations qui peuvent sembler dépourvues d'importance. Mais qui, pour nous qui habitons ici, ont signifié et signifient beaucoup.

— Quoi donc?

— Que les gens ont appris à vivre ensemble, à embellir leur vie en mettant la main à la pâte, non seulement devant leur maison, mais partout où c'est nécessaire. Que les gens ne veulent plus vivre seuls, isolés dans leur coin.

« J'ai rencontré mes électeurs. Beaucoup me connaissent, si bien que je n'ai pas eu besoin de nouer de nouvelles connaissances. Je leur ai dit ce que nous avons déjà réalisé et ce qu'il nous reste encore à faire... La famille Lazăr a enfin reçu une répartition pour un nouveau logement, dans un nouvel immeuble, ils pleuraient tous de devoir nous quitter. Il faut installer deux lampadaires dans l'impasse Sergent Dardiac, il y fait bien trop sombre... Les époux A. se sont réconciliés. Ils ont promis une dernière fois de ne plus troubler le silence. On verra bien. »

— Les époux A, demandai-je, comment vont-ils?

— Bien. Ils ont un gosse maintenant. Peut-être bien que c'est pour cela qu'ils se disputaient jusqu'alors, parce qu'ils n'en avaient pas.

— Il est désagréable de se mêler des disputes des autres, n'est-ce pas?

— C'est désagréable, bien entendu, mais c'est encore plus désagréable de laisser les voisins ou les époux se battre entre eux, cela n'est pas possible. Même s'ils le font pour des raisons ridicules. Tenez, deux se sont disputés

toute une année à cause de l'ombre que jetait un arbre ! Parce que l'arbre de l'un donnait trop d'ombre dans la cour de l'autre à certaines heures du jour !

— Et qu'avez-vous pu faire? Ils ont abattu l'arbre?

— Nooon . . . Je n'aime pas commander aux hommes comme à l'armée. À droite, à gauche, en avant marche ! Les gens doivent comprendre que tout ce que nous faisons, nous le faisons de commun accord, dans notre propre intérêt. Que nous devons vivre de façon plus civilisée et nous entourer de beauté. Ce sont les retraités qui m'aident le plus, ils disposent de beaucoup de temps libre. Quelques-uns sont d'anciens ouvriers. Aurel T., le président du comité de citoyens, m'a même dit: « Écoute, Matei, tant que tu es à l'usine, nous sommes députés ici, à ta place. » J'ai aimé ça.

— Vraiment? Votre prestige n'en est-il pas diminué?

— Non. Au contraire, je pense. Ils m'ont élu député, voyez-vous, pour la troisième fois, et cela signifie qu'ils ont confiance en moi lorsque je les représente au Conseil, parce qu'eux et moi nous ne voulons faire que ce qu'il convient le mieux de faire. Si c'eût été différent, on aurait élu un autre à ma place, n'est-ce pas?

Matei Aurel a un sourire serein. De temps à autre il m'explique les notes que je ne comprends pas. Par exemple: « Chez V. 12 mat., s., tour d.r. » Cela signifie que le matin, à midi et le soir une personne, à tour de rôle, doit aller porter secours à une vieille femme qui habite toute seule. À midi on lui apporte son déjeuner de la cantine d'aide sociale. Le matin et le soir on s'enquiert de ce qu'elle a besoin.

— L'aide accordée aux vieux qui habitent seuls dans leurs maisons, qui n'ont pas de parents ou qui n'en ont que de très éloignés, n'est pas, à proprement dit, une obligation, c'est un acte d'humanité. Il n'a jamais été nécessaire de dresser une liste des personnes qui leur viennent en aide. Tous, nous le faisons, nous passons les voir.

« Quand j'ai été élu député au Conseil du secteur pour la troisième fois, je me suis réjoui. Mon contrecandidat était lui aussi un ouvrier, une personne très comme il faut, nous le connaissions, si bien que je craignais un peu qu'il ne l'emporte. Mais les gens m'ont préféré. Leur confiance doit être récompensée comme il se doit . . . »

Nous sortons. Il neige, les enfants se réjouissent de cette dernière neige qui couvre la rue d'une mince couche blanche.

— Ils se réjouissent, eux, de jouer dans la neige, grommelle le député, mais si ça continue, ce que leurs parents se réjouiront demain lorsqu'ils devront nettoyer les trottoirs et casser la glace . . .

Ce printemps approche, et j'apprends qu'il lui faudra, à lui et à ceux qui l'ont élu, nettoyer et préparer les parcs et les ronds-points, pareils en cela au peintre qui se prépare à peindre, afin que le vert vif de la nature s'étende autour des maisons et les éclaire . . .

En français par ANCA COSĂCEANU

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

Assumer le réel

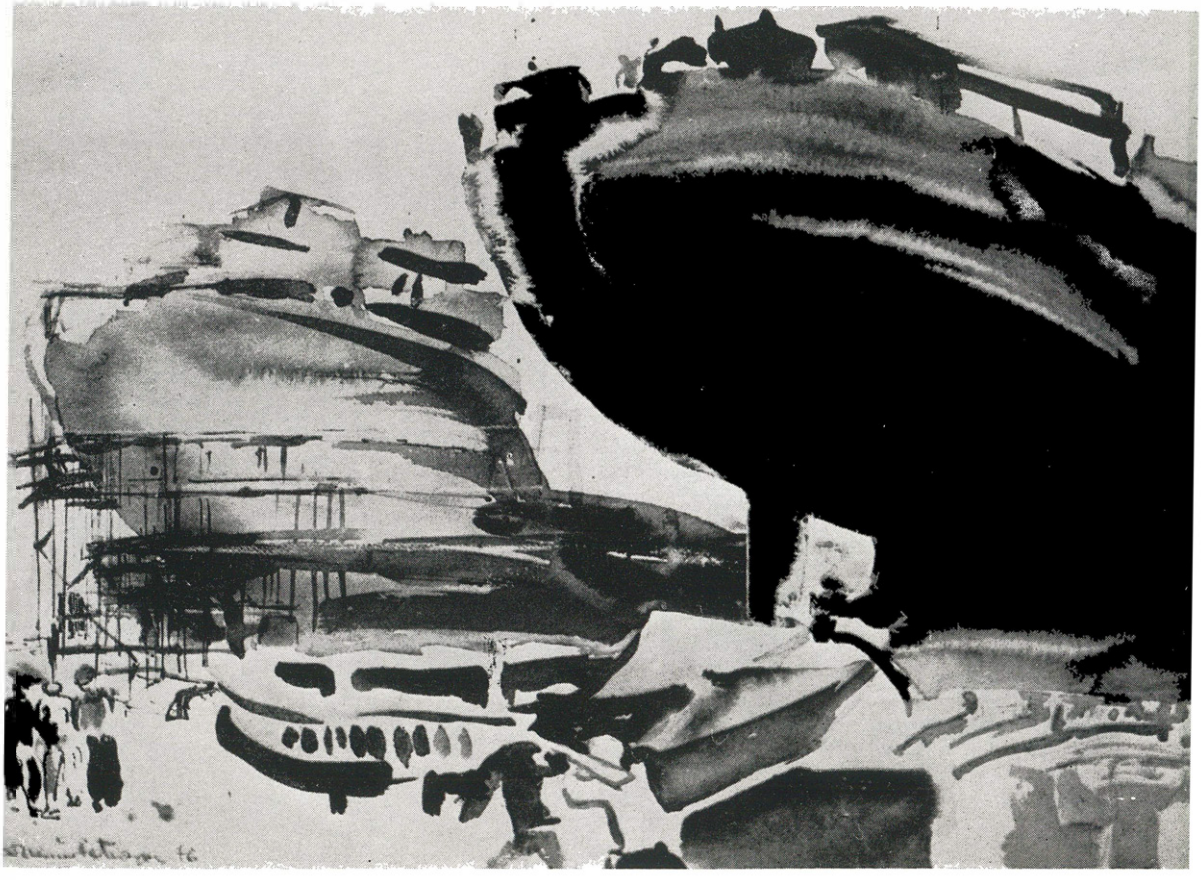
Le reportage roumain compte déjà plus d'un siècle d'existence, liée de façon très naturelle d'ailleurs, à la condition du journalisme en général. Vers 1850, les journaux abondaient en « faits divers » que l'on peut considérer comme une sorte de reportages, au même titre que maintes contributions journalistiques d'avant 1900. Ces chroniques des événements se situaient cependant en dehors de la littérature, et même si beaucoup d'écrivains pratiquaient le journalisme comme gagne-pain, leur littérature était encore très loin du reportage. Ceux qui se plaisaient à décrire dans les journaux telle activité mondaine ou à commenter tel événement sensationnel abandonnaient complètement, au moment où ils se mettaient à « créer », le sens de la réalité, afin d'accéder à ce que la mentalité de l'époque appelait la « littérature ». Le culte de la littérature en tant que réalité d'ordre supérieur est très marqué chez tous ces écrivains. La séparation entre le journalisme et la création semble avoir été absolue jusqu'à Ion Luca Caragiale, c'est-à-dire jusque vers 1900. Les deux « encres » — celle de la réalité et celle de la fiction — ne se mélangeaient guère: c'est seulement avec l'œuvre de Caragiale qu'un frisson journalistique pénètre la prose roumaine. Les *Moments et esquisses* de Ion Luca Caragiale (qui fut en même temps un grand dramaturge, dont le sens de la langue a été développé aussi par la pratique du journalisme) pourraient être considérés comme le premier « accès de journalisme » de notre littérature. L'écrivain entendait puiser à la réalité immédiate tout ce qui aurait pu servir à la constitution d'une vision parodique de l'humanité, à une ironie généralisée, entrée en littérature du côté du reportage. Les techniques journalistiques sont assez souvent d'apport fondamental pour l'effet littéraire; un des plus fameux personnages de Caragiale, Caracudi, est même un « brave reporter spécial ». À partir de là, la littérature commence à prendre en compte le reportage, mais sans accéder pour autant à une vision proprement journalistique du monde; le reportage pouvait tout au plus encourager l'abandon des formes anachroniques, l'adéquation plus profonde de la littérature à une réalité que les programmes littéraires avaient cessé de prendre en charge.

Le reportage et la création littéraire continuaient cependant de vivre des vies parallèles. C'est avec les morceaux publiés par la revue « *Semănătorul* », ruraliste et revendicative pour des raisons particulières, que le reportage fait son entrée en littérature, mais seulement comme moyen d'investiguer les milieux exotiques. La prose d'A. Sandu-Aldea, par exemple, évoque les gens des marais des environ de Brăila et les nouvelles de Ştefan Bassarabeanu, l'univers du delta du Danube. Cette démocratisation des milieux représentés en littérature ne demeure évidemment pas sans effets importants.

Ce n'est qu'après 1920 qu'on peut parler du reportage littéraire roumain autonome. Cette révolution dans la conception sur la littérature pourrait être rattachée, du point de vue de l'histoire littérature à l'avant-gardisme.

SPIRU CHINTILĂ:
Batisseurs (huile sur toile)

SANDA PETRAȘCU-BARCIANU:
Chantier naval (aquarelle)



En effet, le recours à la vie quotidienne, aux aspects du monde constituait un des points des manifestes de l'avant-garde, du futurisme par exemple. Mais cette raison ne vaut qu'en partie; la tendance vers le reportage est issue surtout de la nécessité de comprendre un monde qui avait perdu sa stabilité séculaire, la diversification de la vie quotidienne et les bouleversements sociaux de l'époque. Le mépris que la littérature vouait au reportage cède la place au sentiment que le reportage est une espèce littéraire à part entière, non seulement un procédé documentaire de transition dans la création d'une nouvelle ou d'un roman. C'est alors qu'apparaissent les reportages signés Alexandru Sahia, Aurel Baranga, F. Brunea-Fox: un univers nouveau, celui du documentaire, fait son entrée en littérature en même temps que la prose des milieux exotiques (de la périphérie par exemple). Le monde vivant des marginaux fait irruption dans la littérature « noble » des intellectuels et des milieux aristocratiques et bourgeois. Ainsi Geo Bogza, venu de l'avant-garde, nous donne-t-il des images du monde des tanneurs ou des vagabonds. Ion Călugăru, un autre avant-gardiste, fait des enquêtes dans les salles des cinémas de banlieue. N. D. Cocea, tire de l'anonymat toute une galerie d'« humiliés et offensés ». F. Brunea-Fox présente le « trust des mendiants » et le monde du cirque, part à la recherche des aspects les plus cachés de la réalité exotique, passant par exemple « cinq jours chez les lépreux ». La littérature connaît ainsi un nouveau type de créateur, le reporter, qui n'hésite pas à endosser un scaphandre pour descendre au fond des eaux ou une veste de cuir pour aller sur le Danube avec les pêcheurs, qui est prêt, s'il le faut, à descendre dans les mines. La réalité est pour lui une sorte d'Amazonie hallucinante, qu'il est le premier à découvrir et à cartographier.

Mais l'instinct de la réalité ne se manifeste pas au seul plan de la révélation sociale; à côté du reportage « dur », la littérature roumaine s'enrichit, avec le *Livre de l'Olt* de Geo Bogza (1940), d'une sorte d'hymnologie empreinte d'euphorie paysagiste et de lyrisme. Entre la musicalité et le naturalisme, le reportage roumain avait donc trouvé, avant 1940, ses éléments esthétiques fondamentaux, lui permettant de se développer dans la lignée de F. Brunea-Fox et de Geo Bogza. L'œuvre ultérieure de ces deux écrivains se maintient entre les mêmes limites, que le reportage allait cependant dépasser, se dirigeant vers une continuelle diversification.

★

Cette métamorphose est toutefois moins de nature esthétique que sociologique, le reportage étant l'espèce littéraire la plus sensible aux mutations de la réalité immédiate. Ce qui en assure la personnalité de la vision est en fait un écho du moment ; mais par la contribution du reporter, c'est-à-dire du créateur, le moment accède à la durée. Le reportage nous renseigne sur l'inédit, il est une expression de la matière sociale nouvelle, une espèce de l'exactitude littéraire, de l'enregistrement du particulier, mais que l'horreur de l'éphémère fait aspirer à un degré élevé de généralité. Un « portrait », dans un reportage, reste vivant dans la mesure où il est une « physiologie », une physionomie ou un caractère.

Le reportage a pour tâche d'extraire le général du particulier, aussi est-il fondé sur la sélection et il se doit d'isoler, au sein de la réalité, l'individu ou l'événement représentatifs, exemplaires. Mais si, par rapport à la réalité, le reportage est objectivité pure, du point de vue de la création il est un produit de la subjectivité. Faire du reportage n'est pas remplacer la compréhension du monde par sa photographie; le reportage est le journal d'un égo et, dans une certaine mesure, un portrait indirect, une autobiographie spirituelle de son auteur, donc un document moral.

Le vaste panorama du reportage roumain contemporain illustre dans des mesures variées toutes ces tendances, l'image d'ensemble en est diverse et multicolore. Prenons tout d'abord le reporter: celui-ci vient souvent de la littérature, il est prosateur (Eugen Barbu, Corneliu Leu, Alecu Ivan Ghilia) ou poète (Florentin Popescu, Mihai Negulescu). Des journalistes impriment au reportage l'air de l'éphémère journalistique (C. Prisnea, Victor Vântu, Dionisie Sincan). Beaucoup d'écrivains envisagent le reportage comme « un moment de la vérité » dans une œuvre souvent beaucoup plus vaste, qui embrasse des formes littéraires variées, depuis l'essai et la poésie jusqu'au roman et au théâtre. Mais encore plus nombreux sont ceux qui, même si leur œuvre est plus complexe, illustrent admirablement *surtout* le reportage.

L'image du reportage roumain de l'après-guerre est, naturellement, en grande mesure, un reflet de la réalité: partout en Roumanie où un élément social, de civilisation, fondamental s'est trouvé modifié, le reporter a été présent. Il nous a révélé le monde des ouvriers pétroliers, des mineurs, des sidérurgistes, a examiné le processus d'urbanisation, est monté sur les charpentes avec les constructeurs, a voyagé sur l'eau et par le train, a marché dans les champs, prenant la température des récoltes à côté des paysans, a été l'hôte des gigantesques chantiers des temps nouveaux, témoin de la construction de ces « cathédrales de la contemporaneité » que sont les centrales hydrauliques de Bicaz, de Lotru ou des Portes de Fer, du métro bucarestois; de l'audacieuse autoroute transcarpatique du massif des Făgăraş; du grand canal qui traverse la Dobroudja, entre le Danube et la mer Noire. Cette monographie collective de la Roumanie illustre un véritable art sociologique en mouvement, sans pour autant s'éloigner du domaine de l'esthétique. L'image multiple de la réalité est rendue dans le reportage à travers la diversité des visions personnelles des reporters: l'histoire de l'après-guerre en compte plusieurs promotions, reflétant les transformations sociales autant que celles de la mentalité littéraire. S'il est vrai qu'un reporter d'il y a une trentaine d'années avait pour objet des réalités différentes de celles d'aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai que sa vision de la réalité était elle aussi différente de celle du reporter actuel.

La première étape est celle du reportage lyrique, des rhapsodes du grandiose. Cette *promotion de l'ode*, apparue après 1950, est inaugurée par le même Geo Bogza, qui reste le représentant le plus important du reportage hymnologique. L'euphorie naturiste du *Livre de l'Olt* est appliquée maintenant à la nature artificielle de l'usine, aux réalités bâties par l'homme. À ses côtés surgissent Dumitru Almaş *(Le Frémissement de la lumière)*, Alecu Ivan

Ghilia *(Lettres du Bărăgan, Chansons de voyage)*, Pop Simion *(45ème parallère)*, Dionisie Şincan *(Les Chemins bleus, Viaduc dans le temps)*, Petru Vintilă *(La Dobroudja en marche)*, Radu Cosaşu *(Lumière!)*, Domokós Geza *(Le Quatrième souvenir)*, le luxuriant Traian Coşovei *(Le grand prélude)*, Vasile Nicorovici *(Le Méridien du feu, 400 jours dans la ville du feu, Le grand arc pétrolifère)*, ce sont les chantres de l'usine moderne, des chantiers, leur univers est celui de la nature domptée par l'homme.

Au début des années '60, cependant, le reportage roumain quitte la condition en quelque sorte uniformisante de l'hymne pour acquérir des dimensions nouvelles. S'il avait évolué jusqu'alors entre la monographie (éclairant le plus sensible des aspects de l'objet, dans une véritable mystique du détail) et la section (opérant une sélection, en vue de saisir l'essentiel), c'est à ce moment que, grâce à Nicolae Ţic, apparaît le « reportage-portrait », une façon de présenter l'homme plutôt que la machine. Le reportage descend ainsi, d'une sorte de mythologie, dans la vie courante. La diversification est lente, mais décidée: à côté de la promotion de l'ode, qui continue à avoir des représentants actifs aujourd'hui encore, apparaît une promotion « sociologique », moins attentive peut-être aux mutations géographiques qu'au phénomène social proprement-dit. L'humain triomphe; à côté du reporter qui fait la «chronique de la vie grandiose» se situe celui qui entreprend des enquêtes sur le quotidien. Le reporter cesse d'être un simple documentariste: il se veut aussi futurologue. Entre 1960 et 1970, c'est le reportage sociologique qui prédomine, même s'il emploie parfois les moyens du lyrisme. Le reporter du moment est sans aucun doute Paul Anghel qui fait, dans *La Victoire d'Oltina* la monographie d'un village de la Dobroudja et dans *Arpèges sur le Siret* un profil de la réalité sociale telle qu'elle lui apparaît le long d'une rivière. C'est toujours des monographies régionales que nous offre Ilie Purcaru dans *Harpes et eaux, Album danubien* et *Ère nouvelle en Olténie.* Romulus Rusan entreprend dans *L'Express 65* la monographie du monde des cheminots et dans *La Rivière cachée* celle de l'univers industriel. *Villes sans archives* de Petru Vintilă décrit l'apparition des villes bâties, comme Brasilia, sur des terrains déserts. Eugen Barbu est obsédé par la ville de Bucarest *(Autant qu'en sept jours)*, Ion Arieşanu *(Le Train bleu)* séjourne chez les mineurs et Ştefan Bănulescu *(Chemins dans la plaine)* chez les paysans. Ioan Grigorescu réalise des reportages sociologiques et politiques à l'étranger *(Cocktail Babylone, En zigzag sur la mappemonde, Le Spectacle du monde).*

En 1970, le reportage roumain a déjà acquis sa maturité et se montre extrêmement varié, les typologies sortent de leur état de quasi-unicité et s'entrecroisent. On aurait du mal à trouver encore des reportages exclusivement poématiques ou exclusivement sociologiques: l'examen des faits est empreint de lyrisme, le lyrisme de la sociologie. Partout se manifestent une esthétique supérieure et un subjectivisme issu d'une documentation solide, preuve que le reportage a acquis, par des exercices successifs, la condition d'une réponse vraiment spécifique. On a trouvé en ce sens la meilleure formule: le reporter roumain a découvert dans le reportage une catégorie de l'ethnologie; il s'efforce de rendre, après s'être documenté sur le terrain,

l'image non seulement de la réalité immédiate mais aussi d'une continuité spirituelle, issue d'un fonds archaïque, qui se fait jour dans la réalité. Des représentants de toutes les générations de reporters s'emploient à identifier les aspects pérennes, qui affrontent le temps. D'autres tendances, se manifestent aussi naturellement mais c'est l'apport de cette « promotion de l'essai » qui devient fondamental. L'idéologue en est Paul Anghel, avec *Archives sentimentales* et *En relisant un pays*. Selon lui, le reportage est « la rhétorique de notre époque ». Et même si « l'orateur, en vertu même de la nature fugace de son objet », ne nourrit pas l'ambition de la durée, il n'en échappe pas moins à l'éphémère en vivant « par la vérité » et en professant « un art civique ». « Aussi peut-on affirmer qu'on ne saurait tracer un portrait véridique et pathétique de notre époque sans envisager le matériel historique en son ensemble, dans son dynamisme contemporain, tous les événements et les témoins que le reporter a le devoir de citer ». Le reporter est donc un ethnologue qui, ajoute Paul Anghel, ne peut rien expliquer en dehors de la culture. C'est aux « ethnologues » qu'on doit les moments esthétiques les plus durables du reportage contemporain: Ilie Purcaru — *Parallaxes à la Miorița* et Mihai Pelin *La Miorița n'est pas née sous les étoiles*. Les « historiens » inaugurent (par Vartan Arachelian — *l'Automne de notre passion* et Mihai Stoian *Ni conquis, ni conquérants* — une technique inédite, celle du reportage fait de documents puisés dans les collections et assemblés en vue d'une démonstration. Ce « reportage aux ciseaux » illustre un journalisme de type nouveau, dont l'écho dans la conscience littéraire est considérable.

D'autres directions du reportage sont éclectiques, ne renonçant ni au lyrisme ni à la sociologie: Vasile Băran — *O.K.A.* et *R.I.T.M.*, Viorel Cacoveanu — *Le Someș brûlant*, Traian Coșovei — *Plus heureux qu'Ulysse*, Petre Dragu — *Suggestions pour Diogène*, Romulus Zaharia — *Le Signe du dauphin*, Ion Țugui — *Pétrole et hommes*, Radu Selejan — La *Transparence souterraine*, Pop Simion — *La Pluie bleue* et *Nord*, Vasile Nicorovici *Des Portes pour l'éternité*, ajoutent de nouvelles images à la monographie collective dont nous avons parlé.

L'histoire du reportage roumain de l'après-guerre ne s'arrête pas là. Les promotions récentes y ajoutent des formules inédites et diverses, depuis le moralisme jusqu'à l'expériment lyrique. L'aspect du reportage actuel se modifie jusqu'à rendre impossible toute typologie: on ne saurait presque plus parler du reportage, mais seulement des reporters. En nous efforçant de déceler certaines affinités, il est toutefois possible de tenter une classification. Ainsi par exemple, Teodor Bulza ou Radu Anton Roman illustrent le reportage régionaliste. Il y a ensuite les moralistes et les revendicatifs, qui partent de l'analyse sociologique mais la dépassent, essayant d'en faire aussi un programme social. Eugen Seceleanu, Iulian Neacșu, Nicolae Cristache, Ovidiu Ioanițoaia et Dumitru Eliade illustrent le domaine des physionomies morales; ils suivent tous la tradition de l'école sociologique de Dimitrie Gusti, de l'entre-deux-guerres: leur vision est active, les reporters ne se contentent plus de décrire les choses, ils proposent aussi des solutions. D'autres, tel Romulus Lal, réalisent des monographies des constructions

monumentales *(L'Épopée de la Transfagarachane, Opération Métro, La troisième écluse).* Le jeune reporter Petre Domşa *(Des navires au cœur de la Dobroudja)* est en réalité un écrivain amateur qui décrit — tel, autrefois, Alain Gerbault, la traversée de l'Atlantique — le chantier du canal Danube-mer Noire, avec le sentiment de vivre une expérience capitale. Il existe enfin assez de reporters jeunes qui pensent que le reportage, pour être littérature, doit être avant tout élaboration. Les effets de l'écriture moderne de ces « expérimentalistes » sont encore imprévisibles comme chez Ion Andreiţă, Eugen Mihăescu, Ion Longin-Popescu, ou Cornel Nistorescu dont les reportages ont un accent marqué de journal de création.

Quelle est donc la situation du reportage roumain actuel? Il représente surtout un phénomène issu d'une conception perfectionniste de la réalité et qui a abandonné en grande mesure le descriptivisme poétique et le sociologisme neutre. Le reporter est une conscience toujours en éveil, dont l'œuvre s'étaie sur un programme, sur une idée, sur l'équilibre de la nature et de la collectivité qu'il représente.

De ce point de vue, la direction la plus importante du reportage actuel est, comme nous le disions, celle de l'essai de nuance ethnologique, illustrée surtout par Paul Anghel qui découvre partout, derrière la géographie et la réalité humaine, des « emblèmes » des « hiéroglyphes », les signes irréductibles qui font de la communauté investiguée une réalité unique. C'est toujours de l'ethnologie, avec un moins d'essai et un plus de réalité que pourrait se réclamer Ilie Purcaru, surtout dans *Parallaxes à la Miorița.* Ce reporter, dont le style pénétrant et l'acuité du regard sont inconfondables, se fait l'interprète de la ruralité, dans l'actualité et dans la mythologie. La mémoire historique est le sens de la géographie, qui acquiert une dimension chronologique aussi; c'est elle qui donne la signification d'une civilisation.

Les reportages d'Eugen Barbu sont à leur tour ceux d'un ethnologue qui préfère le voyage de documentation illustré aux environs de 1960 par George Călinescu *(Les Chroniques de l'optimiste).* Son objet est l'élémentaire, vu dans sa liberté naturelle ou artificialisée par la civilisation. Le reporter glorifie les eaux et les montagnes, les champs et les forêts, le plaine du Bărăgan, mais il évoque en même temps les hauts fourneaux de Hunedoara et les lacs de retenue des centrales hydrauliques, donc une nature nouvelle, au charme inédit. Le reportage comme « re-lecture » du passage « re—vécu » et « re-senti », tel est aussi le programme, rendu toujours par l'essai de Mihai Pelin dans *Selle perdu en mer:* l'ethnologie s'applique ici à l'humain, le reporter s'efforce d'illustrer, par l'intermédiaire des comportements qu'il décrit en détail, une psychologie roumaine inconfondable. Il est moins attentif à l'événement qu'à la pérennité des éléments de la conduite nationale.

Les reportages de Sînziana Pop — *Propositions pour le Paradis, Lettre de la première ligne* sont des essais euphoriques et lyriques. L'œil pénétrant et sentimental du reporter découvre, derrière des réalités diverses, un monde ancestral, ses rites et sa morale. Ses reportages offrent l'image d'un peuple qui se conduit selon des lois claires et absolues, millénaires, une phénoménologie de la candeur et une métaphysique de la pureté.

de la Roumanie moderne. Dans toutes ces manifestations le paysage — genre aux longues et fructueuses traditions dans les beaux-arts roumains — s'avère être l'un des repères durables à même de définir un profil artistique roumain.

Proche de la palette psychique du spectateur, la beauté du pays fournit aux peintres l'approche des motifs suggérés par la vie de la nature, par le spectacle du changement, de la succession des saisons. Il y a des ouvrages qui se placent sous le signe d'un lyrisme attestant la joie simple de la redécouverte de la nature; ils mettent en valeur (naturellement, dans le sillage de la tradition artistique dont il était question plus haut) des sensibilités particulières, de remarquables qualités de dessinateur, la diversité et la subtilité chromatiques.

Qui plus est, aux recherches stylistiques s'ajoute également — grâce à de fréquents voyages documentaires organisés par l'Union des Artistes Plastiques dans toutes les zones du pays — le souci de dépasser la simple illustration. Le besoin impérieux de penser la réalité, le besoin de revenir toujours à la réalité édifiée par l'homme, aux objets qui concrétisent les efforts de son intelligence se font jour vigoureusement dans l'art de nos contemporains.

Le processus de modernisation ne veut nullement signifier une rupture avec le passé; le côté tradition fait effectivement partie de l'art nouveau, l'apport de lucidité et de maîtrise des siècles passés étant intégré dans des structures modernes. Chaque nouvelle génération d'artistes a imposé, dans le domaine du paysage aussi, un processus d'enrichissement continu de la tradition par des innovations dues à de plus vastes horizons philosophiques ainsi qu'à une plus profonde sensibilité. Des véritables chefs-d'œuvre du genre signés par Ion Andreescu et Ştefan Luchian, des paysages peints par Iosif Iser, Nicolae Tonitza ou Dumitru Ghiaţă jusqu'au pathétisme de la peinture d'un Ţuculescu, on découvre, sous une expression toujours autre, la capacité de transformer poétiquement la réalité. Dans ce même ordre d'idées, il convient de rappeler la beauté des créations de certains maîtres tels que Lucian Grigorescu, Marius Bunescu, Aurel Popp, Catul Bogdan, Alexandru Ziffer, Alexandru Ciucurencu.

Le vaste chantier de la création artistique roumaine a mis à profit dans les œuvres actuelles les impulsions de l'histoire, contribuant de la sorte à la naissance d'une véritable chronique, une chronique significative, notamment sous le rapport de la fidélité à la pensée plastique existente et à ses modalités, à des formes et à un langage capables d'exprimer des méditations personnelles et des recherches artistiques. Voilà pourquoi, ayant toujours à l'esprit l'exemple de grande beauté et de haute conscience professionnelle que nous ont légué les maîtres d'antan du paysage roumain — dont les œuvres constituent aujourd'hui l'orgueil de nos musées et collections —, on ne saurait ignorer les ouvrages de valeur réalisés ces dernières années. Bon nombre de ces ouvrages témoignent éloquemment de la communication fertile qui s'établit entre le produit artistique et les bénéficiaires, du dialogue qui, d'un côté, permet une meilleure connaissance des valeurs et, de l'autre, exprime la nécessité de réaliser amplement et de manière prospective le

GHEORGHE I. ANGHEL:
Pont en construction sur le Danube (huile sur toile)

GUSZTÁV CSEH:
En route vers la forêt (gravure)

rapport entre la commande sociale et l'initiative artistique. De sorte à pouvoir largement contribuer à modeler l'ambiance de la vie quotidienne selon les lois du beau. On constate en ce sens, dans notre peinture, y compris dans la plupart des paysages, un équilibre spécifique à l'intérieur de l'image entre l'abstrait et le concret — particularité dont les racines sont à trouver dans la structure même de notre folklore, capable d'exprimer les intuitions les plus subtiles, les suggestions les plus nuancées, dans des formes d'une grande concision, en même temps simples et envoûtantes, en apparence hiératiques et pourtant dynamiques et pleines de vie. L'apparente contradiction entre le réalisme traditionnel et les solutions des nouveaux systèmes figuratifs a été de la sorte dépassée par la fusion entre les notions de représentation et de création du visible. Le problème du réalisme contemporain y est posé et y trouve des solutions qui demeurent confinées à l'univers de l'art, en partant de la prémisse que le réalisme est une catégorie historique, qui ne se définit point par une morphologie nominale, mais par une certaine *attitude* vis-à-vis de la réalité de la condition humaine.

Comme l'ont prouvé les grandes expositions collectives des dernières années, les acquis des maîtres riches d'expérience tels que Henri Catargi, Corneliu Baba, Alexandru Ciucurencu, ont été assimilés par les nouvelles générations. Ce qui entraîna une relation aussi bien de continuité que de discontinuité, en ce sens que des modalités novatrices d'expression furent trouvées. Une certaine simplification du vocabulaire plastique, une mutation qui va de l'inventaire minutieux du monde visible à des images qui détaillent moins les apparences en faveur d'un accent mis sur le motif et ses significations sont aisément décelables dans ces expositions.

La présence, ces dernières années notamment, de paysages de dimensions monumentales est caractéristique. Ce sont des ouvrages qui se sont imposés comme de véritables métaphores poétiques-picturales. La fonction épique de l'évocation de certains aspects significatifs du travail déployé dans l'industrie ou sur de vastes terrains agricoles devient, dans ces conditions, éthique par excellence. De sorte qu'à l'intérieur de cette catégorie d'ouvrages, le détail concret est destiné à acquérir» des significations fondamentales et durables. Les œuvres créées ces dernières décennies par Viorel Mărginean, Ion Pacea, Brăduţ Covaliu, Traian Brădean, Constantin Piliuţă, Virgil Almăşanu, Eugen Popa, Ion Biţan, Vladimir Şetran, Octav Grigorescu, Vasile Celmare, Mihai Rusu, Ion Grigore, Spiru Chintilă, Gheorghe I. Anghel, Constantin Blendea, Iacob Lazăr, Constantin Niţescu, etc. en fournissent la preuve. Et, il va de soi, nous n'avons cité que quelques-uns des créateurs contemporains les plus doués. Dans leurs créations et sur les cimaises des expositions personnelles organisées partout en Roumanie, le paysage nous apparait comme détaché de ce que l'on pourrait appeler l'éphémère limitatif de l'image concrète. Il est le plus souvent chargé d'un sens des permanences, il met l'accent sur le primordial, sur l'essentiel.

Pour la plupart des créateurs contemporains, l'intérêt majeur va non pas vers l'aspect inédit, mais vers la stylisation, par l'appel à des motifs

d'ailleurs connus. Il ne faut pas oublier que tout créateur authentique est en même temps un poète et un philosophe, un artiste capable de communiquer ses perceptions, ses intuitions de grande sensibilité, par des moyens adéquats. La notion même de talent doit être considérée à travers la corrélation, spécifique aux beaux-arts, de l'intellect avec l'habileté manuelle, à travers le rapport entre l'artiste et les attributions techniques qui lui incombent et, implicitement, les significations produites à l'aide de ces dernières.

Mais outre ces aspects, demeure intéressante la tentative de la plupart des paysagistes contemporains de surprendre la signification majeure non seulement des images exceptionnelles, mais également de celles quotidiennes, de surprendre, au delà des limites purement formelles, l'essence de ces images, en les soustrayant au moment pour les faire durer dans l'aire des valeurs spirituelles. La capacité de la plupart de nos paysagistes contemporains d'exprimer d'une manière personnelle leurs pensées, de déchiffrer dans les images les plus ordinaires des significations qui dépassent le moment donnera, nous semble-t-il, de la durabilité artistique à bon nombre de ces créations.

MARINA PREUTU

Le Documentaire roumain

Dans un immeuble (aujourd'hui disparu) de la Calea Victoriei, principale artère du Bucarest d'autrefois, en face de l'actuel Palais des Téléphones, se trouvait la rédaction de « *L'Indépendance Roumaine* ». Ce journal qui paraissait en français, s'adressait à un public restreint. Et pourtant toute histoire du film en Roumanie commence par la référence à une notice insérée dans ce journal, qui annonçait que « le cinématographe, cette sensation du jour, était venu charmer Bucarest » et que la première « représentation high-life » aurait lieu dans le local même de la rédaction, *le lundi 27 mai 1896.* Nous soulignons la date, car elle est éloquente pour la célérité avec laquelle l'invention des frères Lumière était arrivé chez nous, cinq mois seulement après l'historique spectacle inaugural de Paris, du 28 décembre 1895, au sous-sol du « Grand-Café », Boulevard des Capucines.

« La sensation du jour » attire un public de plus en plus nombreux, le prix des billets baisse rapidement et, bientôt, l'attraction mondaine se transforme en spectacle populaire (voici, précisés d'emblée, les pôles entre lesquels devait osciller le septième art). Une année plus tard, au programme du cinéma constitué *ad-hoc*, figuraient les premières « prises de vues roumaines ». L'importance de ces « prises de vues » — dues au cameraman Paul

Manu — augmente très vite, de sorte que le 28 juillet 1897, elles y occupent le spectacle tout entier.

C'est là encore une date à retenir; et même plus importante que la précédente, puisqu'elle marque l'« acte de naissance » possible du documentaire roumain. Le rédacteur du journal mentionné plus haut devait en avoir eu l'intuition lorsqu'il annonçait, comme une grande attraction, ce programme formé uniquement de « prises de vues roumaines ».

Cependant — tel que le remarquait également le critique Călin Căliman, distingué historien du documentaire roumain — ce qui nous intéresse, ce n'est pas tant l'« ancienneté » que certaines traditions du documentaire roumain. Et que ces traditions existent, ceci est évident. En effet, les films scientifiques du docteur Gheorghe Marinescu sont non seulement les plus anciens dans ce genre, mais aussi les plus importants. Ses courts métrages médicaux, réalisés pour des fins didactiques sont l'œuvre inestimable d'un véritable précurseur, mais ce n'est qu'en 1973 que quelques enthousiastes chercheurs les ont tirés de l'oubli, offrant au public intéressé, « en première », après 75 ans, le premier film scientifique du monde, réalisé par le grand savant roumain vers la fin du siècle passé, entre 1898 et 1902. Les séquences concernant la recherche médicale enregistrées alors — études avec images « en mouvement » de certaines maladies neuro-psychiques — représentent aujourd'hui de passionnants témoignages scientifiques qui assurent au film roumain dans ce domaine une prestigieuse priorité internationale unanimement reconnue.

C'est toujours comme preuves de l'expérience du passé qu'on peut mentionner les films sociologiques produits entre 1929 et 1938 par le professeur Dimitrie Gusti; qui enregistrait la recherche monographique du village roumain de l'entre-deux-guerres. Ils sont aujourd'hui plus qu'un documentaire témoignant d'un état et d'une époque sociale, car ils sont utilisées par d'importantes recherches sociologiques contemporaines... Rappelons encore la tradition des films de montage sur la première guerre mondiale et celle des documentaires touristiques et industriels réalisés après 1936 par l'Office National Cinématographique.

Beaucoup de témoignages se sont malheureusement perdus au cours des années, cependant ces archives conservent, vieillis par le temps écoulé quelques émouvants fac-similés cinématographiques datant des années de la « préhistoire » du documentaire roumain et la valeur de ces fragments est comparable à celle des timbres-poste à la célèbre « Tête d'aurochs ». D'un cameraman anonyme, par exemple, nous sont parvenus 30 mètres de pellicule enregistrés à l'occasion de la manifestation du 1er Mai 1911: sortie des ouvriers de la salle de réunion, défilé le long de la Calea Victoriei, fête champêtre au Jardin Bordei. Vus et revus aujourd'hui, ces instants — de vie et de film — ne laissent pas de nous émouvoir.

Revenant au début des « débuts », il nous faut rappeler encore que l'intérêt des spectateurs pour le « nouveau venu » connaît le même reflux qu'en Occident (« Après dix-huit mois, les foules délaissent le Cinématographe » — écrit Georges Sadoul dans son *Histoire du cinéma mondial).*

En effet, la reprise des spectacles de film à Bucarest n'aura lieu qu'en 1905, en dépit de la promptitude et de l'enthousiasme avec lesquels la Roumanie avait adopté l'invention des frères Lumière. Cependant l'enregistrement des « prises de vues roumaines » continue: en 1911 on projeta un premier film joué par des artistes roumains (intitulé, selon le goût de l'époque, *Amour fatal* et dont le générique consignait les noms de deux des meilleurs comédiens roumains: Lucia Sturdza et Tony Bulandra).

La Roumanie commence donc à produire des films grâce à quelques passionnés du métier et grâce surtout à une généreuse tradition théâtrale. Pourtant, dans les conditions d'une totale absence d'intérêt de la part des autorités, cet enthousiasme ne représentait que la condition nécessaire, mais non suffisante, de l'organisation d'une production de films capable de passer au-delà d'un travail de pionnier pour se transformer en une véritable cinématographie. C'est pourquoi, et bien que les films autochtones n'aient pas manqué, le film en tant que tel demeura, dans l'entre-deux-guerres, en quelque sorte en dehors de l'évolution générale de la culture et de l'art roumains. Ce qui rendit possible, et surtout nécessaire, un deuxième début.

Dans le contexte des amples transformations révolutionnaires qui suivirent le 23 Août 1944, lorsque la Roumanie s'engagea dans une nouvelle voie historique, réorganiser la cinématographie s'avéra une nécessité idéologique aussi bien qu'économique: il s'agissait de faire de « l'Usine de rêves » un instrument d'éducation de la conscience sociale.

En novembre 1948 l'industrie cinématographique fut nationalisée, acte qui marqua le véritable début de la création de films en Roumanie La très pauvre dotation héritée au moment de la nationalisation exigea la construction, commencée en 1950, d'un studio cinématographique moderne et complexe, celui de Buftea, à 18 kilomètres de Bucarest destiné notamment à la production de films artistiques de long métrage, mais faisant également place aux producteurs de documentaires, jusqu'au moment où le studio *Sahia film*, fondé toujours en 1950 se mit à fonctionner à plein. D'ailleurs, les longs métrages (les documentaires aussi bien que les films d'animation ou de télévision) sont, aujourd'hui encore, réalisés dans les studios du Centre de production Cinématographique de Buftea où les cinéastes bénéficient des meilleures conditions.

Nous nous sommes habitués à associer l'histoire et l'évolution du documentaire roumain à l'histoire et à l'évolution du studio *Sahia film*, qui produit depuis plus d'une quinzaine d'années quelque 250 courts métrages par an. Point de vue à la fois vrai et faux car la nouvelle histoire du documentaire roumain commence en fait avec la nouvelle histoire du pays. Et cette affirmation n'est pas faite de pure forme. En vérité, ce sont les images enregistrées sur pellicule lors des jours brûlants de l'insurrection d'Août 1944 qui ouvrent la nouvelle époque du documentaire roumain.

Les cameramen et les metteurs en scène des documentaires ont été présents à tous les moments importants de l'édification du socialisme, fixant sur de précieuses pellicules-document l'image toujours renouvelée du pays.

Le « reportage d'événement » acquiert chaque année une position plus importante dans le contexte de la vie quotidienne, enregistrant les témoignages d'un devenir socio-politique impressionnant. Aux côtés du reportage et du journal d'actualité, le documentaire proprement dit a lui aussi progressé à mesure que progressait le pays. Servi au début par les mêmes pionniers, par la grande « armée » des cameramen, par le talent de certains metteurs en scène tels que Jean Mihail et Paul Călinescu, imposant des noms nouveaux, tels ceux de Victor Iliu et Ion Bostan, entraînant des metteurs en scène expérimentés dans les films de fiction de l'entre-deux-guerres, le documentaire forgea sa personnalité à la mesure des événements vitaux, significatifs, que traversait le pays.

S'enrichissant rapidement, s'emparant de nouveaux domaines de la réalité et de la spiritualité roumaines, la thématique abordée par ces films va de l'évocation du passé historique et de moments importants de l'actualité jusqu'à la vulgarisation des réalisations essentielles de la culture, de la science et de la technique roumaines. Regardés avec grand intérêt, ces films s'imposèrent à l'étranger aussi, remportant des distinctions et des prix prestigieux lors des principales manifestations internationales, et suscitant des opinions comme celle exprimée en 1964 par le grand historien du film Georges Sadoul, qui disait que l'école roumaine du court métrage était devenue pour lui une réalité vive et captivante, dont les supporters du genre devraient désormais tenir compte. Et, pour que les paroles de Sadoul ne semblent pas une exception, citons également l'appréciation d'un cinéaste de premier ordre, le documentariste anglais John Grierson: « J'ai été impressionné par le niveau professionnel des courts métrages roumains. J'ai vu des films de genres très variés et j'ai eu l'agréable surprise de constater que dans ce domaine, où le dilettantisme et la fanfaronnade se manifestent trop souvent, l'inspiration poétique n'exclue pas la maîtrise du métier et la probité artistique. Issu d'un sol aux vieilles traditions culturelles, le cinéaste roumain s'emploie à cultiver ces traditions, à les faire revivre en ce que l'esprit latin a de plus précieux: la clarté et l'équilibre, la solidité et le sentiment de la pérennité des réalisations humaines. »

Les opinions citées se rapportent aux années '60 lorsque le documentaire constituait le domaine le plus dynamique de la cinématographie roumaine. Cette période représenta un « moment de pointe », précédé, comme on l'a vu, par une longue histoire et auquel toute une décennie fit suite (celle des années '70) où l'essor de la production de long métrage laissa en quelque sorte dans l'ombre l'activité des documentaires... Mais les anciens maîtres du documentaire roumain contemporain — Ion Bostan, Mirel Iliesu (*Palme d'or* du Festival de Cannes en 1969), Titus Mesaroş, Slavomir Popovici, Florica Holban, Jean Petrovici, Dumitru Done, Ion Moscu, Pompiliu Gîlmeanu, etc. — continuent de travailler aux côtés d'autres créateurs qui ont débuté dans ces années-là (dont, plus intéressants, Constantin Vaeni, Nicolae Cabel, Felicia Cernăianu).

Le revirement du documentaire roumain eut lieu dans les années lorsque tout un group de jeunes metteurs en scène, frais émoulus de l'institut

de spécialité, fut engagé au studio *Sahia film*. Tirant profit de l'expérience de leurs devanciers, ces jeunes créateurs comprirent que s'ils ne passaient pas par « la sévère école du documentaire », qui supposait de la rigueur, un vif sens du réel et, en même temps, une extrême concision de l'expression, ce qu'ils avaient appris à l'école risquait de demeurer « lettre morte ». Ce qui les rapproche, en dépit des traits particuliers de la personnalité de chacun, c'est qu'ayant assimilé d'une manière originale la tradition et connaissant la cinématographie moderne ils manient sans complexes un riche langage filmique afin d'exprimer dans une synthèse personnelles une expérience de vie et culturelle des plus authentiques.

Bien que n'ayant pas réalisé plus de deux ou trois films, on peut parler — au moins pour certains d'entre eux, dont Copel Moscu, Corneliu Damian, Ovidiu Bose Paştina, Sabina Pop, Anghel Popa, Adrian Sîrbu, Serban Comănescu, Tereza Barta — de véritables individualités artistiques. L'incontestable aptitude de surprendre la note épique dans le quotidien, la concentration de l'effort créateur, la propension à la confession et à l'analyse (doublée de la capacité de trouver le ton juste, la vie n'étant abordée ni « par la façade » ni « par l'escalier de service »), le savoir de la « mise en page » — voilà les principales qualités de ces jeunes auxquels s'identifie l'avenir du documentaire roumain.

Bien que stimulante, la présence des jeunes ne doit pas pour autant être exagérée. Dans le « concert » actuel du documentaire roumain une efflorescence de modalités aux timbres distincts se fait jour, une polyphonie à laquelle concourent les représentants de toutes les générations.

Ainsi, par exemple, le « vétéran » Ion Bostan dont l'intérêt va constamment et depuis toujours vers l'investigation des secrets de la nature, du mirifique univers du delta du Danube notamment. Son film *La Jungle verte sous l'eau* a remporté lors de l'édition de l'année passée du Festival international de Carthagène (Espagne), le « prix pour le meilleur court métrage ».

Toujours en Espagne, à Bilbao (où a lieu un intéressant festival cinématographique qui a compté l'année passée sa 25e édition), Cornel Diaconu, de la génération moyenne des documentaristes (il commença comme cameraman de films documentaires, pour devenir ensuite metteur en scène de films artistiques), a remporté le « Grand prix » pour son court métrage *Le 13e thème: la vieillesse.*

Enfin à la 16e édition du festival international TOURFILM de Karlovy Vary (festival consacré aux films touristiques), la pellicule *Valeurs de Bucovine*, signée par Sabina Pop, reçut le « Prix spécial du jury » lors d'une compétition des plus ardues, vu la valeur des participations... La série des exemples de ce genre pourrait continuer.

Mais les cinéastes du documentaire roumain ont la possibilité d'évaluer leurs réalisations (et leurs échecs) aussi dans le cadre de manifestations nationales. L'une de ces manifestations — intéressante justement par son caractère nettement défini — est le « Festival du film pour la jeunesse », qui se déroule chaque été dans l'agréable station maritime de Costinești. Des lauréats de ses dernières éditions, il convient de mentionner aussi bien des jeunes, tel que

Copel Moscu, avec le film *Ceux des cours du soir* (lucide, et parfois acide « monographie » d'un groupe de jeunes, ouvriers mineurs dans la journée et élèves de lycée le soir), que des créateurs expérimentés, tel que Jean Petrovici, l'auteur de l'exceptionnel film *L'Equinoxe d'automne*, consacré au travail déployé sur la plate-forme de forage maritime « Gloria » au large de la mer Noire.

Un autre festival roumain est CONTEMPORANIA (à sa 10e édition cette année), qui se déroule à Tîrgoviște, dans l'ancienne résidence princière de la Valachie, de nos jours l'une des « citadelles de l'acier » de Roumanie; ce festival se propose de lancer de courts métrages qui abordent, avec responsabilité et sens civique, mais sans négliger le langage spécifique du film, des problèmes saillants de l'actualité. En 1983 le premier prix fut décerné à *Pourquoi avoir abandonné la terre?*, un film de Elefterie Voiculescu (toujours un « vétéran »; prosateur et metteur en scène de films artistiques), cependant qu'en 1984 il était attribué aux *Chercheurs d'or* de Copel Moscu. Si le premier de ces films s'attaquait à un important problème de l'agriculture roumaine — le retour au village des jeunes ayant étudié dans les grands centres industriels et universitaires —, l'autre est une métaphore suggestive portant sur l'intérêt pour la détection et la réinsertion dans le circuit productif des matériaux susceptibles d'être réutilisés. Il est à remarquer que l'animateur enthousiaste et infatigable de cette manifestation de Tîrgoviște est le metteur en scène Pompiliu Gîlmeanu qui, en 1982, avait réalisé le long métrage documentaire *Un homme pour l'avenir — Nicolae Titulescu* (film qui ressuscitait, de manière complexe la personnalité du grand homme politique et diplomate roumain, figure de premier ordre de la vie internationale de l'entre-deux-guerres mettant également à la portée du public quelques documents d'archives d'exceptionnelle valeur).

Une troisième manifestation qu'il convient de mentionner est CUPA DE CRISTAL (« La Coupe de cristal » — ainsi appelée en raison du trophée mis en jeu). C'est un festival consacré aux courts métrages roumains, documentaires et d'animation, quels qu'en soient les problèmes abordés. La compétition y est tout aussi acharnée et les lauréats font de règle partie des cinéastes mentionnés jusqu'ici.

Considérant la production des dernières années, on peut affirmer que l'art du documentaire roumain a ajouté aux qualités déjà connues de nouvelles dimensions de pensée et d'expression. Un timbre plus grave s'y fait jour: le documentariste roumain — habitant de ces contrées, mais non moins « citoyen du monde » se donne pour tâche d'exprimer l'humain dans ce qu'il a d'universel. Cependant que l'attention accordée aux jeunes nait du souhait de voir les virtualités d'aujourd'hui devenir les certitudes de demain. Et cela pour le grand bien de la culture d'un pays capable d'enrichir le patrimoine universel, à l'avenir aussi, de valeurs spirituelles durables.

NICOLAE ULIERIU

ATTITUDES

«Kritika»... et son attitude élogieuse à l'égard d'un passé réprouvé par l'histoire (I)

Le fascisme demeure, dans la mémoire collective de l'humanité, comme le souvenir d'un cauchemar, qui a fauché des dizaines de millions de vies humaines, endeuillé ou mutilé tout autant d'âmes et détruit énormément de biens matériels que l'humanité avait forgés au long des siècles. L'histoire n'a pas tardé de prononcer son verdict, juste et sévère: le fascisme — sous toutes ses formes — a été l'une des idéologies les plus néfastes, qui a déclenché l'une des tragédies les plus atroces dans l'histoire de l'humanité. La lutte contre le fascisme n'était que le réflexe d'autodéfense d'une humanité forcée à choisir: la destruction et l'esclavage ou le progrès et la démocratie. Et la tentative de ressusciter, au bout de quatre décennies, certaines thèses ou idées relevant de la théorie et de la pratique politique du fascisme, en les remettant en circulation, ne saurait qu'éveiller la profonde indignation de tous les hommes de bonne foi.

Devant la détermination des peuples de rejeter toute manifestation néo-nazie, néo-fasciste, revancharde et raciste, ainsi que toute tendance à faire revivre le fascisme, les pages publiées sous le titre *Des causes d'une démission* dans le numéro 8 d'août 1984, de la revue hongroise « *Kritika* », éveillent une vive contrariété et une ferme réprobation. Qu'est-ce que le lecteur se voit offrir sous ce titre en apparence inoffensif? Bonhardt Attila et Szakaly Sándor y publient le mémoire rédigé en mai 1943 par le général Nagy Vilmos, alors ministre de la Défense nationale dans le gouvernement de Budapest, et destiné à Horthy Miklos, régent de Hongrie. Le document, où le ministre explique les raisons de sa démission du gouvernement, est accompagné d'un commentaire et de plusieurs notes des deux éditeurs, dont l'intention est de fournir aux lecteurs les éléments nécessaires pour comprendre et interpréter le texte en question et notamment pour accréditer la probité du personnage.

La publication d'un document de ce genre implique, de la part de ses éditeurs, une grande responsabilité, car la mise en circulation d'un texte écrit par un général horthyste, représentant de marque d'un régime fasciste, sans les annotations critiques nécessaires — d'autant plus nécessaires que la revue qui le publie est elle-même intitulée « *Kritika* » — et pis encore, d'un texte accompagné de paroles élogieuses, ne peut avoir d'autre résultat que la propagation d'idées et de conceptions fascistes, chauvines, revanchardes, anti-roumaines.

Mais, avant tout commentaire, le lecteur roumain doit apprendre qui était le général Nagy Vilmos.

L'auteur du texte publié, fidèle ami de Horthy, a été ministre de la Défense nationale, entre le 24 septembre 1942 et le 12 juin 1943, dans le

gouvernement présidé par Kallay Miklos. Le général Nagy Vilmos s'est identifié aux objectifs fondamentaux et permanents du horthysme: révisions et annexions territoriales, agression, anti-communisme. Conseiller de Horthy, haut commandant militaire, il a participé — parfois même en qualité d'exécutant — à l'application de toutes les décisions qui devaient marquer l'évolution de la Hongrie horthyste à la veille et pendant la Seconde Guerre mondiale, décisions qui ont eu pour effets l'alliance avec l'Allemagne nazie, l'occupation, par la Hongrie, de plusieurs territoires appartenant à la Tchécoslovaquie, à la Roumanie et à la Yougoslavie et la participation de la Hongrie à la guerre contre l'Union Soviétique. Il était, selon ses propres affirmations, un adepte fidèle et définitif de l'Axe.

Devant cette carrière militaire et politique à la fois, qui suivait l'ascension même du régime horthyste, le lecteur, plongé dans l'étonnement, apprend que, selon l'opinion des éditeurs du texte, Nagy Vilmos « se situait sur une position nationale ».

Qu'est-ce, au fond, qu'une « position nationale »? Nous pensons faire notre devoir en rappelant aux éditeurs les paroles de Voltaire: « Si vous voulez parler avec moi, définissez vos termes ». Une position nationale implique l'identification aux intérêts suprêmes de la nation. Nagy Vilmos, ministre horthyste, se situait-il sur une « position nationale »? Cette affirmation n'ouvre-t-elle pas la voie vers une autre, infiniment plus grave, à savoir que le régime horthyste se serait lui-même situé, ne fût-ce qu'à certains égards, sur une « position nationale »? Les éditeurs du texte se bornent à affirmer que Nagy Vilmos s'était opposé « à la satisfaction inconditionnelle de leurs prétentions (des Allemands — note des auteurs) politiques, économiques et militaires ».

Quant au régime horthyste qu'avait fidèlement servi le général Nagy Vilmos — ramené, à l'aide d'une revue de large circulation, à l'attention du public et surtout des jeunes générations, comme si celles-ci étaient en quelque sorte appelées à rendre hommage à ses « hauts faits » — nous pouvons lire, dans le numéro 6/1984 de la « *Revue de Hongrie* », qui paraît à Budapest: « Entre les deux guerres mondiales, le pouvoir fut détenu en Hongrie par les forces politiques de droite. Après la chute de la République des Soviets en 1919, ce royaume sans roi fut gouverné par le régent Horthy Miklos. Les gouvernements qu'il fit nommer entretinrent, dans les années '20, des rapports étroits avec l'Italie de Mussolini, et à partir des années '30, avec l'Allemagne d'Hitler. Un des effets de cette orientation fut l'entrée du gouvernement hongrois dans la guerre contre l'Union Soviétique ». « Plus tard — dit encore la « *Revue de Hongrie* —, certains dirigeants du régime de droite se rendirent compte qu'ils avaient choisi le « mauvais camp » et les manifestations extérieures de cet éveil suscitèrent d'abord la méfiance, puis la colère d'Hitler ».

À suivre la logique des éditeurs de Nagy Vilmos, nous devrions conclure que les services rendus au régime horthyste, l'alliance avec l'Allemagne, l'occupation de territoires étrangers et la participation à la guerre

anti-soviétique répondaient à une « position nationale », donc au besoin de défendre les intérêts suprêmes du peuple hongrois.

Combien nets — mais combien nocifs pour nos temps — sont les traits propres à la « position nationale » de Nagy Vilmos lorsqu'il fait référence dans « l'information » adressée à Horthy aux prétentions du régime qu'il représentait et servait sur la vieille terre roumaine de Transylvanie. Nagy Vilmos, identifié — comme nous venons de le dire — aux objectifs spoliateurs et asservissants de la Hongrie de Horthy, s'identifiait à la conception de cette Hongrie « millénaire », forgée pendant des siècles par agression et oppression.

La revue « *Kritika* » ne se gêne point pour reproduire une des idées essentielles du credo politique de Nagy Vilmos: « J'ai toujours soutenu que nous devrions rester loyaux jusqu'au bout aux puissances de l'Axe ». Et ensuite, son souci majeur:

« Le pays doit disposer d'une partie de l'armée au cas d'une attaque dont pourraient nous menacer les Roumains, les Slovaques et éventuellement les Serbes. Nous avons à présent dans le pays quelque quatre divisions légères. Nous ne pouvons permettre à ces troupes de quitter le pays tant que ce danger subsiste et tant que nous ne réussirons pas à équiper nos divisions d'un armement suffisamment moderne.

L'attitude de la Roumanie est tellement imprévisible que nous devons prendre à son égard toutes les mesures de sécurité. La Roumanie soutient en permanence la nécessité de faire changer la situation actuelle, car elle ne peut renoncer aux territoires de la Transylvanie du nord et plus encore, elle veut même avancer jusqu'à la Tisza.

Au cas où les Anglo-Saxons débarqueraient quelque part dans les Balkans ou si la situation des forces armées allemandes devenait critique — poursuit Nagy Vilmos —, la Roumanie pourrait très bien tourner le dos à l'Allemagne. Et alors, nous devrions nous attendre à ce qu'elle essaie, avec les forces armées roumaines se trouvant dans le pays, à reconquérir le nord de la Transylvanie, ce qu'il nous faut empêcher à tout prix. »

Voyons maintenant l'histoire telle qu'elle fut. On sait que, le 30 août 1940, la Roumanie s'était vu arracher par la force et le diktat le Nord-Ouest de son territoire, couvrant 42 243 km^2, où la majorité absolue de la population était roumaine. Un territoire ancestral, foyer d'ethnogénèse, d'habitat et de civilisation roumains ininterrompus, était brutalement arraché, sous la menace de la force, au patrimoine territorial national et annexé à la Hongrie horthyste, en récompense pour toute sa politique pro-hitlérienne de la période antérieure. Sous le rempart de la même « haute » protection, le régime de Horthy avait déjà commencé à « enrichir » sa dot

territoriale par l'annexion de 12 000 km² du territoire de la Tchécoslovaquie (2 novembre 1938), alors qu'en avril 1941 il devait être présent au partage de la Yougoslavie, occupant la région de Batchka.

Si l'on considère que ces annexions territoriales, lesquelles tendaient à reconstituer la Hongrie « millénaire », avaient été obtenues sous le patronage et à l'ombre des puissances de l'Axe, on arrive à comprendre la profession de foi — pilier de la « position nationale » validée par ceux qui ont mis en circulation le texte de Nagy Vilmos: « Nous avons toujours soutenu que nous devrions rester loyaux jusqu'au bout aux puissances de l'Axe ». Nagy Vilmos connaissait parfaitement la position des puissances de la coalition anti-hitlérienne à l'égard du Diktat de Vienne du 30 août 1940: ne reconnaître aucune modification territoriale effectuée pendant la guerre. Mais les choses n'étaient-elles pas claires pour les éditeurs? Ou bien ont-ils à dessein laissé régner la confusion?

Le peuple roumain n'a jamais caché sa détermination de libérer la partie annexée le 30 août 1940 par la Hongrie horthyste. L'opinion publique roumaine avait, au moment de cette douloureuse tragédie nationale, condamné avec véhémence cet acte et manifesté la ferme volonté de lutter pour l'annulation du Diktat fasciste de Vienne. Ce fait légitime — la ferme volonté d'un peuple de refaire sa patrie mutilée — constituait pour Nagy Vilmos, comme pour tout le gouvernement horthyste et pour les milieux revanchards hongrois, ni plus ni moins qu'« une chose qu'il fallait empêcher à tout prix ».

Sa fonction permit d'ailleurs à Nagy Vilmos de prendre les mesures nécessaires à cette fin. « C'est précisément pourquoi — peut-on lire dans le document destiné à Horthy — nous n'avons plus le droit d'offrir de nouvelles forces militaires pour être employées au-delà des frontières du pays. » « Ce serait — considérait-il — un attentat criminel contre les intérêts de la nation hongroise ». Pour le gouvernement horthyste, il était absolument nécessaire de garder le plus possible de forces militaires à l'intérieur et dans les territoires occupés, afin d'annihiler une éventuelle tentative de la Roumanie de libérer par la force militaire le territoire qui lui avait été ravi. Au lieu de diffuser les desiderata du régime horthyste et — par l'absence de tout commentaire — de le réhabiliter de fait, les éditeurs auraient dû procéder à une analyse approfondie, à partir des positions marxistes, des circonstances respectives, pour déterminer quelles étaient les tendances et les positions négatives, réactionnaires, opposées aux commandements de l'histoire. aux principes de la justice nationale et sociale, et quels étaient les véritables intérêts progressistes, révolutionnaires du peuple hongrois, en concordance avec le cours général de l'histoire de l'humanité.

Les éditeurs du texte attachent une grande importance dans leur commentaire à l'attitude de Nagy Vilmos à l'égard des mesures répressives du régime horthyste: « Grâce aux mesures qu'il (Nagy Vilmos) a appliquées, les conditions de vie et de travail des juifs et des non-juifs des détachements de travail obligatoire, auxiliaires et spéciaux, se sont sensiblement améliorées. » Selon les éditeurs, Nagy Vilmos « a agi, tant qu'il a détenu son portefeuille ministériel, dans la plus stricte légalité ». On est alors en droit de se demander: quelle légalité était-ce? Car, disons-le franchement, il s'agit de la « légalité » horthyste, donc d'une « légalité » fasciste. Ce qu'elle signifiait ne fut que trop clairement démontré par les faits commis dans le nord-ouest de la Roumanie, région arrachée de force par le Diktat de Vienne. Dès le début de leur installation, les autorités d'occupation déclenchèrent une affreuse terreur contre la population roumaine majoritaire, en faisant recours à l'arsenal fasciste bien connu: massacres, arrestations, déportations et ainsi de suite. Les seuls massacres des localités Ip et Trăznea, du département de Sălaj, suffisent pour dévoiler le visage hideux de la « légalité » horthyste. Il faut ajouter à ces horreurs les 290 000 Roumains expulsés ou contraints à quitter leurs foyers, jusqu'au 1er septembre 1944, les 30 000 Roumains déportés en Allemagne aux travaux forcés, les dizaines de milliers de gens enrôlés de force dans les soi-disant « bataillons de travail » — qui étaient en réalité des camps d'extermination, la politique systématique de dénationalisation des Roumains, l'interdiction de parler le roumain, la profanation des saintes demeures, la fermeture des écoles, etc. Cette « légalité » fut pratiquement un génocide, qui visait à liquider — physiquement et spirituellement — la population roumaine, autochtone et majoritaire; comme effet de ces mesures, en quatre ans seulement, la population roumaine diminua de 16% dans le territoire occupé par la Hongrie horthyste.

Les Roumains ne furent d'ailleurs pas les seules victimes de cette politique sauvage dirigée contre les éléments ethniques non-hongrois, puisque ces pratiques barbares se sont répétées d'une façon identique dans les territoires occupés en Tchécoslovaquie et en Yougoslavie.

L'attitude vis-à-vis des juifs eut une évolution dramatique, déterminée par le cours de la Seconde Guerre Mondiale. Les proportions réelles de l'holocauste en Hongrie sont révélées dans les innombrables ouvrages des historiens de la Seconde Guerre mondiale dont un plus récent, dû à l'historien américain Randolph Braham. Dans les conditions de la défaite infligée à l'Axe Berlin-Rome, la population juive représentait un capital politique, de négociations et de transactions politico-diplomatiques, ce qui amena certains représentants du régime horthyste à atténuer la terreur raciale en Hongrie. Et, chose significative, ni Nagy Vilmos, ni ses éditeurs

d'aujourd'hui ne disent rien sur l'oppression exercée par le régime horthyste dans les territoires arrachés à la Tchécoslovaquie, à la Roumanie et à la Yougoslavie. La « position nationale » que les éditeurs de Nagy Vilmos lui attribuent se limitait à la population juive; les autres — Slovaques, Roumains, Serbes, etc. — arrêtés, torturés ou tués seulement parce qu'ils voulaient rester Slovaques, Roumains ou Serbes et parler leur langue, n'intéressaient point. Ils pouvaient être maltraités, voire exterminés, puisque, selon Nagy Vilmos et ses éditeurs d'aujourd'hui, cela était dans l'esprit de ces prétendues légalité et « position nationale » dont ils traitent. Les mesures répressives du régime horthyste frappèrent sans distinction tous ceux qui luttaient contre la terreur fasciste, pour la liberté, la justice et la démocratie. Hongrois, Roumains, Slovaques, Serbes, Juifs — tous connurent dans les camps et les prisons, la terreur horthyste.

Les éditeurs du document et la rédaction de la revue « *Kritika* » ne disposent-ils donc pas de renseignements sur le sort de la population juive sous le régime horthyste?

Quant au sort des juifs de Hongrie et des territoires occupés, il fut étroitement lié aux effets catastrophiques de l'application de la « solution finale » — la liquidation physique des juifs — décidée par les gouvernements dictatoriaux de la Hongrie horthyste. Sur les 151 125 juifs recensés par les autorités hongroises en 1941 dans le territoire roumain occupé en 1940, plus de 130 000 furent déportés dans les camps d'extermination. Devant ces réalités, toute tendance à présenter sous un angle favorable, des personnages de triste mémoire des régimes dictatoriaux, sans adopter une attitude critique à leur égard, est de nature à encourager les tentatives de ressusciter les fantômes repoussants que sont le néo-nazisme, le néo-fascisme, le horthysme et leurs variantes.

La politique agressive du régime horthyste à l'égard de la Roumanie devait atteindre son apogée après le 23 Août 1944, lorsque la Roumanie, en vertu d'un acte résolu de souveraineté nationale, entra en guerre contre l'Allemagne nazie et s'engagea avec toutes ses forces matérielles et humaines, aux côtés des Armées soviétiques, dans la lutte pour la défaite totale du fascisme et la libération du nord-ouest du pays.

Rappelons les considérations de Nagy Vilmos sur une possible réorientation de la politique de la Roumanie vis-à-vis du Reich nazi: « Au cas où les Anglo-Saxons débarquent quelque part dans les Balkans ou si la situation des forces armées allemandes devient critique, la Roumanie pourrait très bien tourner le dos à l'Allemagne ». Les éditeurs du texte ajoutent en marge de ces considérations une note en apparence innocente: « La "prévision" » de Nagy Vilmos devait s'accomplir en août 1944 ».

Cette capacité de prévoir l'avenir que les éditeurs du texte de Nagy Vilmos attribuent au général horthyste correspond-elle à la vérité historique? En réalité, la Roumanie entra dans la guerre anti-hitlérienne à un moment où l'on ne pouvait pas spéculer sur des situations de conjoncture, mais — comme il fut reconnu dans les plus hautes instances des puissances de la coalition anti-hitlérienne — « au moment où la défaite de l'Allemagne ne s'était pas encore précisée ». Alors, pourquoi les éditeurs du texte minimisent-ils l'importance et le moment de l'action héroïque de la Roumanie le 23 Août 1944, acceptant intégralement l'explication de l'acte roumain que Nagy Vilmos avait fournie en... 1943? Les éditeurs du texte ne savent-ils pas que le général horthyste lui-même, dans son mémorial intitulé *Les Années fatales*, paru en 1947, considérait que l'armée hongroise aurait dû suivre l'exemple donné par l'armée roumaine en août 1944 et anéantir ou chasser les troupes allemandes de Hongrie? On omet le fait que la libération du 23 Août émanait de la volonté du peuple entier, qui renversa la dictature d'Antonescu pour donner libre cours aux sentiments profondément antifascistes de la nation. Les éditeurs ne savaient-ils pas que le 23 Août 1944 représente la plus grande fête nationale du peuple roumain, peuple voisin et ami d'un pays qui entretient des relations d'amitié et de collaboration avec la Hongrie? Ou bien, est-ce peut-être là la raison pour laquelle le texte de Nagy Vilmos, ainsi que les commentaires et notes explicatives trop sommaires qui l'accompagnent ont été rendus publics justement au mois d'août 1984, lorsque tous les travailleurs de Roumanie célébraient l'acte historique par de nouvelles et grandioses réalisations obtenues dans l'édification de la société socialiste multilatéralement développée? Le texte a paru peut-être en août 1984 pour rappeler que 44 ans avaient passé depuis le Diktat de Vienne, dont le général Nagy Vilmos s'avère être l'avocat...? Les éditeurs ne savaient-ils pas qu'en cette fin d'août 1944, le régime horthyste avait décidé de déclencher l'aggression militaire contre la Roumanie dans le but d'occuper toute la Transylvanie?

À ce propos, nous n'allons rappeler aux éditeurs que deux notes tirées du journal du chef du Grand Etat-Major de l'armée hongroise à l'époque le général-colonel Vörös János: « 31 août 1944. Avant midi, entretiens avec le général-colonel H. Guderian (chef du Grand État-Major de l'armée de terre allemande — note des auteurs). Nous avons présenté la situation telle que nous la voyions. Puis, nous avons présenté notre plan relatif à l'occupation des défilés dans les Carpates du Sud. Le général-colonel Guderian a été d'accord »; « 1er septembre 1944; Le Conseil Suprême de la Défense a décidé en sa séance d'aujourd'hui de lancer l'attaque en Transylvanie du Sud ». (Le journal du général hongrois a été publié en allemand dans la « *Wehrwis-*

senschatfliche Rundschau », XX (1970), n°, 11, pp. 634—659; no 12, pp. 703—732).

Les éditeurs du texte n'ont fait aucun commentaire critique au sujet de l'affirmation du général horthyste, selon laquelle la Roumanie loin de renoncer à la libération de son territoire, « voulait même avancer jusqu'à la Tisza ». Les éditeurs en question savent, sans nul doute ce que l'armée roumaine a voulu et ce qu'elle a fait. Après la libération du territoire national ignoblement arraché en vertu du Diktat de Vienne, elle a poursuivi la lutte, aux côtés de l'Union Soviétique, et a donné son sang pour la libération de la Hongrie entière en proie aux forces fascistes, ainsi que de la Tchécoslovaquie, arrivant jusqu'en Autriche. Elle a lutté jusqu'à la défaite des puissances de l'Axe, jusqu'à l'anéantissement de l'hitlérisme. Seuls ceux qui ne trouvent pas à leur gré une pareille vérité historique ignorent sciemment que l'armée roumaine s'est couverte de gloire dans les combats héroïques menés pendant la guerre anti-hitlérienne, que la Roumanie y a engagé environ 540 000 militaires, dont quelque 170 000 ont fait le sacrifice suprême, que l'armée roumaine a libéré quelque 4 000 localités, dont 1 237 sur le territoire de la Hongrie. Les dizaines de milliers de militaires roumains qui ont donné leur vie pour la libération de la Hongrie et dont les os sont enterrés dans des cimetières parsemés sur tout le territoire de ce pays offrent un émouvant témoignage — éternellement vivant — de l'apport du peuple roumain à la libération du peuple hongrois voisin de sous le fascisme.

Dépourvue d'un commentaire critique, d'une analyse objective des faits, la publication du texte de Nagy Vilmos, loin d'aider à la connaissance de la vérité historique, constitue pratiquement une grave dénaturation de cette vérité. En publiant ce texte, la revue « *Kritika* » ramène dans l'actualité le régime horthyste et l'un de ses principaux représentants et met implicitement en circulation des thèses anti-roumaines, revanchardes. Les commentaires des éditeurs du texte dénotent une certaine tendance dont le but semble être la réhabilitation du horthysme.

FLORIN CONSTANTINIU
MIHAIL IONESCU

(article paru dans le n° 49/84 de l'hebdomadaire *Romania literară* du 6 décembre 1984)

LIVRES

La Nation roumaine

Comme toute nation en général, la nation roumaine est apparue au firmament de l'Histoire par suite de l'existence de facteurs objectifs, « naturels », ethnogénétiques et linguistiques. Mais, ainsi que le démontrent les études rassemblées dans un ample volume ayant pour titre *Naţiunea română* (« La Nation roumaine »), publié récemment aux Éditions Scientifiques et Encyclopédiques de Bucarest, sous la coordination du professeur Ştefan Ştefănescu, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, son identité a pris forme en premier lieu en tant que catégorie culturelle et politique sur une certaine trame de l'évolution socio-économique, au cours d'un processus durant lequel les phénomènes spécifiques de ce plan — le mouvement culturel et de libération, la lutte pour l'unité, le développement des facteurs d'intégration, de solidarisation et d'affirmation de la conscience nationale — se sont manifestés avec une grande intensité, conférant un contenu à toute une époque historique, époque que l'on retrouve dans l'histoire d'autres peuples européens, celle du réveil national.

Dans les premières études comprises dans le volume (« Ethnogenèse des Roumains » d'Hadrian Daicoviciu, « L'Unité linguistique des Roumains » d'Alexandru Niculescu, « La Littérature populaire et les projets de l'ethnos » de George Muntean, « Les Liens économiques entre les Pays Roumains à l'époque féodale » de Radu Manolescu, etc.), les auteurs soulignent le fait que l'entière période de formation du peuple roumain, celle des profondes transformations économico-sociales, a été, en même temps, la période de mûrissement d'une série de facteurs de permanence — de la vie économique, culturelle, spirituelle — lesquels vont participer, ultérieurement, au processus d'édification de la nation.

Et la vie d'État distincte, telle qu'elle s'est manifestée dans le cadre des trois Pays roumains (la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie) — nous montre le livre — n'a pas défait la matrice profonde de l'unité, de la civilisation et des formes de culture dont les Roumains étaient porteurs. D'ailleurs, comme le démontre l'Histoire même, l'organisation administrative et territoriale, l'évolution des formes de vie économique, les traits caractéristiques des rapports sociaux et le cadre culturel-religieux, toutes les manifestations qui cristallisent l'existence matérielle et spirituelle des Roumains, présentent toujours une unité remarquable.

Pour un peuple qui a vécu des siècles durant sous la domination étrangère, pour un peuple qui, par suite de l'imposition de force des intérêts de certains empires dans cet espace européen, n'a pas pu bénéficier d'un centralisme étatique, facteur intégrateur de la nation, la conservation et la pratique continuelle de sa communauté linguistique se sont avérées essentielles dans le processus d'édification et d'affirmation de la vie nationale. Cette langue commune ne fut pas seulement un moyen de communication entre Roumains: elle fut la messagère de l'histoire du peuple roumain, à la fois l'expression et le facteur de conservation de l'unité de ce peuple, de ses caractéristiques communes, favorisant la présence de la conscience ethnique, de la conscience nationale. Cette conscience nationale a trouvé une expression remarquable par le choix du mot *roumain* pour désigner les membres de la communauté ethnique par un signe distinctif, en dépit des frontières politiques et des divisions artificielles.

Mais ce ne furent pas seulement les facteurs d'ordre ethnique-linguistique et culturels, ou l'homogénéité des structures rurales qui remplirent leur rôle intégrateur dans l'histoire des Roumains. Le caractère complémentaire des économies des trois Pays Roumains, la position de la Transylvanie, de la Valachie et de la Moldavie au carrefour des voies commerciales reliant l'ouest et le centre de l'Europe au sud-est du continent et à la mer Noire ont contribué, dans une large mesure, au renforcement des liens économiques entre les Pays roumains ainsi qu'à leur entraînement dans le circuit du commerce international. Les centres artisanaux et commerciaux des zones frontalières de la Transylvanie — Sibiu, Braşov, Bistriţa — ont constitué de véritables plaques tournantes de l'économie roumaine.

Les liens économiques, réalisés au sein de zones à population homogène sous l'aspect ethnique et linguistique, ont créé non seulement des rapports d'interdépendance matérielle; ils ont, en outre, favorisé la

véhiculation de valeurs sur le plan culturel-spirituel et assuré ces contacts qui entretiennent l'idée et le sentiment de totalité, d'unité intérieure d'une communauté.

À mesure que furent créées les conditions de la vie culturelle dans les Pays roumains, la conscience nationale a revêtu une expression théorique. Écrire de manière à être compris par tous les Roumains, cimenter par ces livres leur unité, veiller à ce que ces livres puissent être répandus dans toutes les zones habitées par les Roumains, ce sont là tout autant d'idées-force qui ont présidé aux efforts des fondateurs de typographies et des humanistes roumains.

Dans le cas de l'histoire des Roumains, le passage de la constitution des racines historiques à une image réelle de la nation s'est effectué au cours du XVIIIe siècle et du début du XIXe. D'autres études présentées par le volume (« Lumières et nation » de Pompiliu Teodor, « Options sociales et démocratiques dans le processus de constitution de la solidarité nationale moderne » de Nicolae Bocşa, « L'État — cadre politique de développement de la nation roumaine » de Gheorghe Platon, « Le Mouvement national des Roumains de Transylvanie » de Liviu Maior, etc.) présentent des aspects de l'interpénétration des facteurs de permanence avec ceux de l'époque même de la formation des nations; le rapport et l'interaction entre le moment culturel et celui politique dans la constitution de la nation; l'interconnexion entre les facteurs matériaux objectifs (en premier lieu: économiques) et les facters psychiques et spirituels dans la formation de la nation; le dynamisme de l'idée de nation et de conscience nationale; la délimitation chronologique de l'époque de création de la nation roumaine; le rapport État-nation dans les processus de l'histoire roumaine. Les études soulignent le rôle des forces sociales « créatrices de la nation » dans les conditions de la réalité roumaine, le rapport du social et national dans l'échafaudage de la Roumanie moderne, le rôle des mouvements culturels importants (« L'École transylvaine », par exemple) ainsi que des événements révolutionnaires (les Révolutions de 1821 et 1848) dans la formation et la consolidation de la nation roumaine.

L'union de deux provinces historiques roumaines, la Moldavie et la Valachie, en 1859, la création, par suite, de l'État roumain moderne, ont constitué un moment crucial dans l'évolution de la vie nationale des Roumains. Le nouvel État est devenu le centre de polarisation de la nation, le représentant officiel de ses intérêts, l'instrument de cohésion et d'organisation de la vie nationale. La réalisation de l'acte de l'Union de 1859 est devenue un point d'appui décisif pour la réalisation d'un autre grand acte historique d'émancipation de la vie nationale: la conquête de l'indépendance d'État de la Roumanie. « Nous devons prouver — disait Mihail Kogălniceanu le 9 mai 1877 — que nous sommes une nation vivante, nous devons prouver que nous avons conscience de notre mission... ». La guerre de 1877 a laissé une forte empreinte dans la vie nationale des Roumains, la conquête de l'indépendance d'État de la Roumanie ainsi que le rattachement de la Dobroudja au reste du pays constituant un chaînon important dans le processus de l'édification de l'Etat.

Mais l'existence étatique des Roumains n'a pas coïncidé, même après 1877, avec leur existence nationale. Si, du point de vue des prémisses matérielles objectives et de la conscience nationale, l'existence de la nation roumaine était devenue un fait vers la moitié du XIXe siècle, sur le plan de l'unification politique et sociale les arriérés pesaient encore tellement lourd et les obstacles et les forces antagonistes s'avéraient à ce point redoutables que les tâches d'ordre national conservaient encore leur caractère fondamental au début de notre siècle.

C'est dans le contexte historique de l'effondrement de l'empire d'Autriche-Hongrie à la suite de la première guerre mondiale que s'est produit l'achèvement de l'unification de l'État national roumain en 1918, par le ralliement de tous les Roumains ayant vécu sous domination étrangère à la patrie-mère. Vœu séculaire et, en même temps expression d'un processus à déterminations objectives dans l'évolution du peuple roumain, l'Union de 1918 s'est inscrite en tant que moment capital dans la voie du développement de la nation roumaine par une opération devenue complète sous l'aspect politique et étatique. Dans ce nouveau cadre historique, la nation roumaine a démontré sa vitalité dans nombre de domaines, les résultats enregistrés justifiant pleinement les aspirations du peuple roumain.

Les études comprises dans la partie finale du volume (« L'Édification de l'ordre nouveau et l'évolution de la nation » de Constantin Vlad, « Le Parti Communiste Roumain et la nation » de Ioan Ceterchi et Damian Huveşeanu, etc.) démontrent que le socialisme ne signifie nullement la négation de la nation, mais, bien au contraire, la volonté d'en assumer les destinées pleinement, effectivement, à un niveau supérieur: car le socialisme crée le cadre favorable à l'épanouissement de la nation et les forces créatrices du socialisme ne sauraient se concevoir que par la mobilisation des forces créatrices de la nation. Les auteurs de ces études attirent l'attention sur la dimension historique sur le plan mondial du mouvement de libération nationale de notre époque, sur l'influence exercée par ce phénomène sur le développement de l'histoire et sur le mode dont il marque son empreinte sur l'évolution de l'humanité, phénomène ayant atteint à l'heure actuelle son apogée. En outre, ces mêmes auteurs soulignent le rôle actuel de plusieurs valeurs fondamentales de la nation — l'unité, la souveraineté et l'indépendance — avec tout leur poids en significations historiques, ainsi que leur lien avec l'éthique des rapports internationaux, lien indispensable qu'elles tendent toujours à promouvoir.

CONSTANTIN GHEORGHE

L'Architecture, un mode d'existence

Il y eut une longue période de temps durant laquelle on refusa à l'architecture le droit de siéger à côté des autres arts, pour le motif que sa finalité était utilitaire. À une époque plus récente, ce caractère utilitaire s'accentua jusqu'à ce qu'elle en arrivât à se dissoudre, avec sa dimension esthétique, et à aboutir à un concept plus ample, lequel reflète son développement homogène; on peut dire que l'architecture est devenue, aujourd'hui, l'art par excellence de l'être, de l'existence.

On ne saurait éluder un tel fait dans aucune démarche concernant l'architecture, ce qui fait que la contribution apportée par Constantin Joja dans son livre *Actualitatea tradiției arhitecturale românești* (« L'Actualité de la tradition architecturale roumaine »), publiée aux Éditions Techniques de Bucarest, doit se rapporter inévitablement, d'une manière ou d'une autre, à la pensée existentialiste. En fait, dans cet ouvrage de philosophie de l'architecture, l'auteur prend pour point de départ l'assertion de Heidegger: « L'homme est le voisin de l'être » (« Der Mensch ist der Nachbar des Seins ») qu'il comprend et reprend tacitement dans la formule: « L'homme est la *demeure* (l'habitacle) de l'être » (« Der Mensch ist die Wohnung des Seins »), lorsqu'il donne sa propre interprétation *pro domo:* « une époque a été exprimée plus pleinement par l'architecture que par les autres disciplines. On ne saurait comprendre la spiritualité, la culture, la philosophie et l'art de l'Egypte antique sans ses temples et ses pyramides, ni le monde hellénique sans l'Acropole, ses temples, agoras, théâtres et gymnases, le monde romain sans le Forum, ses arènes, ses aqueducs, ses villas et maisons. On ne saurait comprendre la culture, la philosophie et l'art roman, gothique et de la Renaissance sans leur architecture. Ni la culture, la philosophie et l'art roumains sans son architecture authentique. »

Une telle appréciation nous permet déjà de constater que, dans la vision de Constantin Joja, le phénomène « homme » renonce à ses attributs métaphysiques, étant investi d'une dimension socio-ethnique. L'architecture ne peut être viable — nous dit l'auteur — que dans la mesure où elle exprime la vie du peuple qui la crée pour ses besoins. « Nous construisons avec les matériaux de notre âme sociale présente », affirme-t-il; et il ajoute: « L'architecture se rattache par ses fibres intimes aux forces profondes qui ont créé un peuple; elle est une forme de sa vie, elle est même bien davantage: la projection idéalisée du peuple même, grâce à laquelle celui-ci prend conscience de ses véritables aspirations. Elle est le miroir des passions et des aptitudes d'élévation spirituelle de chaque époque: ses origines sont intellectuelles, morales et politiques; elle est une ambiance psychologique. Une interprétation purement technique demeure insuffisante. Symbolisant la pensée profonde d'un peuple et non la volonté claire d'un individu, elle doit se conformer docilement aux condi-

tions qui résultent du milieu, du climat, de la nature des matériaux, de la destination de l'édifice et du génie du peuple. L'âme de la collectivité se manifeste en architecture dans une forme persuasive qui modèle l'âme de chaque individu. »

La force d'expression de l'art architectural a encouragé l'auteur à nous présenter une considération judicieuse en affirmant que, partout dans le monde, les architectes ont été obligés d'utiliser les mêmes éléments, les mêmes matériaux, mais qu'ils ont eu aussi la possibilité de les ordonner, proportionner et rythmer de manière à obtenir des expressions infinies, tout en conservant, voire en accentuant, la spécificité de leurs pensées et sentiments. Certains d'entre eux sont arrivés à exprimer la communauté dont ils faisaient partie en déposant des efforts humains immenses, en gaspillant temps et matériaux, entraînant des frais gigantesques et l'emploi de matériaux chers et rares; d'autres — tels nos paysans — ont réussi à s'exprimer avec la même vigueur, en raffinant et concentrant leur spiritualité dans des constructions de faibles dimensions et en utilisant les matériaux les plus simples et les moins chers, obtenant toutefois le même résultat: la beauté absolue. Le fait que les auteurs de traités et de manuels d'histoire de l'architecture ont ignoré les constructions de faible envergure est dû, comme le fait remarquer très justement C. Joja, à une confusion élémentaire entre ce qui est *monumental* et ce qui est *immense*. Or, il y en a encore qui considèrent que le monumental d'un édifice réside en ses dimensions immenses, ce qui contredit les normes de l'esthétique qui séparent avec précision l'objet esthétique de l'objet naturel. Si un édifice nous paraît être monumental uniquement du fait qu'il est très grand, il nous faudrait admettre qu'une montagne pourrait acquérir l'attribut réservé à l'objet artistique.

L'auteur, avec son esprit subtil de dissociation, attire notre attention sur une seconde confusion qui apparaît dans la littérature de spécialité: celle entre *rustique* et *rural*, en tenant à préciser que « l'architecture paysanne n'a rien de grossier, de brut, de non fini, de non raffiné, de non évolué, mais qu'elle dévoile, au contraire, à mesure qu'on l'étudie davantage, ses valeurs de plastique majeure, le potentiel artistique qui l'anime et tout un raffinement qui fut nécessaire pour qu'elle atteigne la phase où nous la trouvons. »

L'ouvrage de C. Joja est échafaudé tout entier sur des considérations sur l'architecture civile roumaine, celle-ci devant, selon son opinion, jouir de la part des spécialistes de la même attention que l'architecture religieuse, du fait qu'elle est peut-être mieux en mesure d'exprimer les éléments architecturaux spécifiques d'un peuple, de sa spiritualité et de sa culture, que la section ecclésiastique, laquelle dut se plier dans le temps — nous dit l'auteur — à des commandements stylistiques parfois de nature extra-ethnique des cultes qui ont exercé — point de vue qui me semble discutable — une influence en quelque sorte de « nivelage ».

L'auteur fonde sa démonstration — qui vise à mettre en lumière l'apport original des valeurs roumaines dans l'architecture universelle — sur des critères stylistiques, historiques, zonaux et catégoriels, en examinant successivement le phénomène des architectures paysanne, urbaine médiévale, baroque, moderne néo-roumaine et postmoderniste.

Dans l'analyse théorique d'un vaste matériel, l'auteur ne perd pas de vue l'idée fondamentale, suivant laquelle la forme architecturale roumaine trouve son origine dans l'architecture archaïque des paysans autochtones, qui a constitué la matrice de formation. Cette thèse est soutenue et renforcée à l'aide de toute une série d'analyses graphiques et de planches comparatives extrêmement précises et détaillées. Sa démarche ne comporte toutefois pas d'application strictement phénoménologique; mais elle se cristallise en une étude-programme, qu'il a intitulée « Arguments en faveur d'une nouvelle architecture », qui constitue une plaidoirie de la part de Constantin Joja en faveur d'une vision qui conduise à une « nouvelle » compréhension des constructions rurales, de leurs significations plastiques et volumétriques. « Avec les éléments de la maison paysanne — affirme l'auteur — on peut trouver des variantes infinies, tout en conservant une authenticité et un caractère spécifique roumains incontestables. »

VLAD PAPU

NOS COLLABORATEURS

POP SIMION (n. 1930), prosateur et journaliste, rédacteur en chef de la revue « *România pitoreascǎ* ». A fait ses débuts littéraires en 1952. A publié des recueils de reportages (*Un voyage en butte aux tracas* — 1954, *L Éloge de la jeunesse* — 1956, *45e Parallèle* — 1958, *L'An 15* — 1959), *45e Parallèle — deuxième anneau de la spirale* — 1970, *La Pluie bleue* — 1971, *Nord* — 1972, *Destins ouvriers* — 1979), d'articles et de notes de voyage (*Heures chaudes* — 1962, *L'Orgue de bambou* — 1966, *Civica* — 1973, *Journal de Grèce* — 1975), de nouvelles (*Affiches de bal* — 1960, *L'Amphore sabine* — 1970), ainsi que des romans (*Le Triangle* — 1964, *Crise de temps* — 1969, *La Marche blanche* — 1974, *Le Combattant heureux et son amour passionné* — 1979, *Bestiaire* — 1981).

PAUL ANGHEL (n. 1931). Se fait connaître comme reporter, par *Sept personnes dans une charrette* et *La Victoire d'Oltina* (1961), *Arpèges à Siret* (1964), *Éphémérides, Entretiens culturels* et *Relisant les pages d'un pays* (1972). Passionné du théâtre, il écrit deux drames historiques — *La Semaine sainte* (1968) et *Le Brave* (1969). C'est toujours l'histoire qui fait le sujet du cycle romanesque *Les Neiges d'il y a cent ans* (1977—1984), qui évoque les événements de la guerre d'indépendance de la Roumanie de 1877. *Les Archives sentimentales* (1969), *Les nouvelles archives sentimentales* (1975) et *Un moment en Chine* (1978) illustrent un autre aspect de la personnalité de l'écrivain: l'essai.

ARTUR SILVESTRI (n. 1953), critique et historien littéraire. Licencié en philologie roumaine et française de l'Université de Bucarest. Chroniqueur littéraire à la revue « *Luceafǎrul* ». Éditeur, en 1978, de l'œuvre d'un prosateur roumain inconnu, de facture kafkaïenne — Aureliu Cornea; préfaces aux volumes de plusieurs poètes roumains classiques et contemporains. En cours d'édition le volume *L'Image des mondes nouveaux*.

MARINA PREUTU (n. 1943), critique et historien de l'art. Diplômée de la Faculté d'histoire et théorie de l'art, de l'Institut d'Arts plastiques « Nicolae Grigorescu » de Bucarest. Auteur de nombreuses études, essais, chroniques consacrés à l'art moderne roumain et européen. A publié les livres: *Pissarro* (1973), *Dumitru Ghiaţă* (1977), *Berthe Morisot* (1978), *Les Gravures des impressionnistes* (1982, édition en anglais en 1983), *Le Pastel roumain* (1984).

NICOLAE ULIERIU (n. 1941), licencié de la Faculté de philologie de l'Université de Bucarest et des cours post-université de relations internationales. Travaille actuellement dans le cadre du système de diffusion des films. Activité journalistique ininterrompue dès l'époque de ses études universitaires (chroniques littéraires et de film, reportages, interviews). À partir de 1981 s'occupe de la chronique cinématographique de l'hebdomadaire « *Săptămîna* ».

FLORIN CONSTANTINIU (n. 1933), docteur en histoire, spécialiste de l'histoire médiévale et contemporaine de la Roumanie, chercheur principal à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga ». A collaboré à l'élaboration du traité *d'Histoire de la Roumanie*, vol. III (1964); coauteur des volumes *Documents sur les relations agraires au XVIIIe siècle* (1961), *Histoire du peuple roumain* (1970), *200 jours plus tôt* (1984), *Août 1944, Repères historiques* (1984). De nombreuses études parues dans des revues de spécialité.

MIHAIL IONESCU (n. 1948), docteur en histoire, spécialiste des relations internationales pendant l'entre-deux-guerres et des problèmes de la Seconde Guerre Mondiale, chef de rédaction aux Éditions Militaires de Bucarest. Auteur des volumes *Une histoire vécue de la guerre d'indépendance* (1978), *La Force de la parole* (1984), coauteur des ouvrages *Documents de l'histoire militaire du peuple roumain* (1980), *Août 1944. Repères historiques* (1984), *200 jours plus tôt* (1984) etc.

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ROMPRESFILATELIA, Sectorul Export-Import Presă
B.P. 12—201, télex 10376 prsfir,
Bucarest—Roumanie, Calea Griviței nr. 64—66
ou aux correspondants de ROMPRESFILATELIA à l'étranger:

● **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana ● **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 ● **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 ● **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires ● **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 ● **AUTRICHE:** Globus. A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien ● **BELGIQUE:** Office International de Librairie, 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles ● **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia ● **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec ● **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing ● **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian ● **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan ● **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana ● **DANEMARK:** Mungsgaard, Norregade 6, Copenhague K ● **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 ● **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito ● **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 ● **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Gaiaa Street, Cairo ● **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ● **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris ● **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; ● **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 ● **ISRAEL:** Lepac — 15, Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv ● **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● **LIBAN:** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty ● **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 ● **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 ● **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● **PÉROU:** Librería y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima ● **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librería, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 ● **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 20 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ ● **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm ● **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel ● **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava ● **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 ● **VIETNAM:** Phong Phaf Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ. Hanoi ● **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 ● **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, Iv Misica, P.O.B. 206.

43434

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică »,
Calea Șerban Vodă no. 133—135, Bucarest — Roumanie